

**FNA 0254 -
L'escale des
Zulhs**

Max-André Rayjean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'ESCALE DES ZULHS



**M.A.
RAYJEAN** ★

★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

L'ESCALE DES ZULHS

MAX-ANDRÉ RAYJEAN

L'ESCALE DES ZULHS

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bld Saint-Marcel – PARIS XII^e

© 1964 « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Le cargo géant fonçait dans le froid de l'espace, laissant derrière lui une immense traînée lumineuse. Il errait, seul, désespérément seul, au milieu des constellations rutilantes, dans la noire monotonie de l'éther, charriant sa cargaison humaine de condamnés. Des hommes, des femmes, hantés par la perspective de n'arriver nulle part, de rester cloîtrés à jamais dans leur cercueil d'acier.

Pourtant, quelqu'un s'occupait de leur sort avec fébrilité, hargne, courage. L'espoir ne l'abandonnait pas. Son visage parcheminé, sec, glabre, rongé par la responsabilité, était penché sur les feuilles de calcul de l'astronavigraphe. Assis à sa table de travail, depuis des heures, il s'efforçait de résoudre les redoutables problèmes posés par l'aventure commune.

Sa combinaison collante de fibrosynthic dessinait son corps nerveux, musclé. Un serre-tête de même nature dissimulait sa chevelure, ses oreilles, sa nuque. Sous le costume des exilés à vie, des interdits de séjour, des apatrides, son expression restait froide, pratiquement insensible, impersonnelle. Rien ne ressemblait plus à un condamné qu'un autre condamné.

Nock, trop absorbé, ne fit pas attention à l'entrée de son adjoint, Kroul.

— Hum ! toussa Kroul, signalant sa présence.

— Ah ! C'est vous... Je vois ça sur votre visage : vous apportez la confirmation de ce que je craignais.

— Hélas ! commandant, soupira le second. Nous nous sommes égarés dans l'espace et nos réserves de combustible s'épuisent. Dans moins d'un mois, la nucléopile ne fournira plus d'énergie si nous ne l'alimentons pas en uranium enrichi.

— Comment trouver de l'uranium ? grommela Nock en tournant en rond dans la cabine. Sûrement pas dans le vide. Seul, un astre peut nous en procurer. Nous avons, à bord, tous les moyens pour le traiter, pour l'enrichir. C'était prévu. Reste à dénicher cette planète uranifère.

— Croyez-vous que d'ici un mois, à la vitesse de la lumière, nous n'atteindrons pas un système planétaire ?

— Ça dépend. J'ai consulté l'astronavigraphe. Notre voyage aveugle nous a conduits à peu près au centre de la Voie lactée. Le plus proche système solaire se trouve à cinquante jours de lumière. Nous ne l'atteindrons pas.

— Il le faut ! insista Kroul, martelant les syllabes. Stoppons les moteurs pour économiser le combustible. Nous poursuivrons notre chemin sur notre lancée. Certes, nous mettrons davantage de temps, mais qu'importe. L'essentiel est d'atteindre ce système solaire. Notre

vie, la vie de tous, est à ce prix. Vous ne l'ignorez pas, commandant. Si nous ne touchons pas un astre, nous graviterons éternellement.

— C'est bon ! convint Nock en abaissant un levier. Je stoppe les réacteurs. Mais l'absence de propulsion peut nous dévier. La catastrophe serait alors irréparable. Déjà bien joli si nous atteignons notre but !

L'espèce de sifflement sourd qui escortait le vaisseau dans sa course décrut et cessa. Un étrange silence succéda.

— Dois-je avertir les autres condamnés ? demanda Kroul. Comme nous, ils auront perçu l'arrêt des moteurs. Cela les intriguera.

— D'accord. Dites-leur que nous économisons notre combustible mais ne leur parlez pas des faibles chances que nous avons d'atteindre un astre. Qu'ils conservent l'espoir.

— Ils vous ont fait confiance, commandant. Nous vous faisons tous confiance, et nous espérons.

Nock sourit. Ses yeux étincelèrent et se posèrent sur son adjoint. Puis il s'avança vers le second et lui mit la main sur l'épaule.

— Merci, Kroul. Il est réconfortant de sentir des amis à ses côtés, dans les moments difficiles. Allez rassurer les autres. Vous me remplacerez dans deux heures. J'ai besoin de repos. Mais je tiens à m'assurer que le vaisseau ne s'écarte pas de sa route... maintenant qu'il en a trouvé une.

Kroul sortit. Nock resta seul. Il interrogea l'astronavigraphe. La fusée déviait légèrement, de trois degrés. Alors il remit en marche les réacteurs et procéda à la correction de cap. Puis de nouveau, il coupa l'alimentation de la nucléopile. Le silence figea une fois de plus le monumental engin.

Nock songea à la cinquantaine d'individus qu'il emmenait. Parmi eux, on comptait une vingtaine de femmes. Il s'agissait tous de condamnés à perpétuité. Les autorités avaient affrété un cargo, remis entre les mains de Nock, puis selon la loi, les condamnés étaient jetés dans l'espace. Toutes les femmes avaient été stérilisées avant le départ, ce qui fait que les exilés ne pouvaient avoir de descendance. Il leur restait la chance de découvrir une planète accueillante, où ils achèveraient leurs jours.

Nock revoyait le procès, son propre procès, celui d'un homme qui avait osé s'insurger contre le pouvoir central. La loi restait implacable pour les ennemis du régime unique. Ceux-ci le savaient. Mais le gouvernement rencontrait toujours des opposants, dans toutes les classes de la société. Or les tribunaux jugeaient les mécontents comme des fauteurs de troubles, des révolutionnaires. On les internait, on les jugeait sommairement avec des avocats achetés d'avance, et on les condamnait à la peine capitale : à l'exil. Lorsqu'on en avait assez réuni pour remplir un vaisseau, on les expulsait de la planète. Comme on les

plongeait, au départ, en hibernation, ils s'éveillaient un jour en plein espace, leur vaisseau fonçant à l'aveuglette. Alors, le commandant prenait la direction du navire...

Le commandant ! C'était un condamné, lui aussi, l'un de ceux jugés « gênants » par le pouvoir central. Le cargo ne contenait que des condamnés appelés « politiques ». C'étaient les plus nombreux. Car le crime, le vol, le chantage, avaient disparu totalement, grâce à des mesures purement psychologiques.

Peu importait le sort des condamnés au gouvernement. S'ils s'en tiraient, tant mieux. On leur offrait cette chance. Si le navire devenait leur cercueil, tant pis. De toute manière, ils n'avaient aucun moyen de communiquer avec leur planète.

Nock avait donc le souci d'en sortir, la responsabilité de vingt femmes et de trente hommes, parmi lesquels des techniciens, des savants. Depuis longtemps, chaque individu était devenu un spécialiste dans sa profession. Les derniers échelons se composaient même de techniciens, tous diplômés. Le diplôme était une obligation, une nécessité, un passe-partout. Sans lui, on ne trouvait pas de travail. Des lois rigoureuses régissaient la vie de chacun. Il n'existait plus d'individualité, de personnalité. C'est pourquoi certains, dans un sursaut d'atavisme, protestaient. Ils se retrouvaient tous dans l'espace, dans la monstrueuse prison d'acier d'un cargo...

Quinze jours s'étaient écoulés depuis que Nock avait stoppé les réacteurs. Kroul informa :

— Le vaisseau ralentit terriblement, commandant. Le système solaire, repéré par l'astronavigraphe, restera inaccessible si nous ne remettons pas en route les moteurs.

Nock releva la manette qu'il avait abaissée quinze jours plus tôt. Le sifflement sourd emplit de nouveau le navire.

— Voilà qui est fait, Kroul. Les réacteurs fournissent de nouveau l'impulsion. Notre vitesse augmente. Êtes-vous satisfait ?

— Atteindrons-nous le système planétaire ? demanda le second, anxieux.

— Oui, je le crois. Mais nous aurons achevé notre réserve de combustible. Si la planète que nous aborderons ne recèle aucun minerai d'uranium, nous serons condamnés à finir nos jours sur cet astre, même si les conditions de vie ne s'y prêtent pas.

Nock voyait avec inquiétude fondre ses réserves d'uranium. S'il ne s'était pas égaré, peut-être aurait-il découvert un astre accueillant avant que le dernier gramme de matière fissile ne se désintègre.

Il stoppa encore les moteurs, lorsque le vaisseau eut repris assez de vitesse pour lui permettre d'avancer sur sa propre lancée. S'il voulait atterrir, il devait garder du combustible pour freiner la chute inévitable dans les couches denses de l'atmosphère. Sur son visage,

s'inscrivait la crainte de tomber en panne à quelques millions de kilomètres seulement d'une terre. Ne serait-ce pas idiot ?

*
* *

Nock se pencha sur l'interphone :

— Kroul ! Kroul ! Venez vite !

L'adjoint quitta sa cabine où il se relaxait et se précipita dans la salle des commandes. Il trouva Nock figé devant l'astronavigraphe dont il interprétait correctement les informations.

— Eh bien, commandant ?

— Ah ! Kroul... La chance nous a aidés, beaucoup aidés. Le système solaire sur qui nous mettions tous nos espoirs nous capte. Le vaisseau est attiré infailliblement par l'astre central, d'un beau jaune d'or, étoile de troisième grandeur ! Quelle consolation de savoir qu'au moins nous ne mourrons pas dans un cercueil d'acier !

— Quel genre de système solaire ?

— Un système de neuf mondes. Les analyses spectrales montrent que le troisième est susceptible de nous accueillir. Son atmosphère contient de l'azote, de l'oxygène, de la vapeur d'eau. Sa densité est analogue à celle de notre planète d'origine. La pesanteur aussi. Une chance, je vous le dis, Kroul !

— Nous pourrions peut-être nous y fixer.

— Doucement, Kroul, doucement ! Si nous ne pouvons pas faire autrement, d'accord, et si on peut s'adapter... Là ou ailleurs, qu'importe ! Le problème sera de trouver de l'uranium, de façon à reconstituer nos stocks.

— Vous comptez donc repartir ?

— Il faut envisager cette éventualité. Nous ne nous établirons que si nous découvrons des conditions de vie susceptibles d'assurer notre sécurité et notre bien-être. Il se pourrait que ce monde nous déçoive. Il ne serait alors qu'une escale.

— À condition que l'on trouve de l'uranium ! nota Kroul.

Nock hocha la tête. La vitesse du cargo augmentait sans cesse. Le soleil attirait le vaisseau comme un aimant. Pour freiner la chute dangereuse, le commandant actionna les rétrofusées. Immédiatement, l'allure décrut.

— Prévenez les autres, Kroul. Qu'ils s'astreignent à appliquer les règles de sécurité que je leur ai apprises au cours du voyage. Surtout, pas d'exubérance prématurée. Nous touchons au but, certes, à *un* but. Nous ignorons lequel, s'il sera pire ou moindre que l'internement dans le navire.

Kroul se rendit dans les cabines. Nock, seul, crispa les poings. Jamais son visage n'avait reflété autant de volonté. Il contempla la

grosse boule nimbée de bleu, à travers le hublot.

— Nous ne mourrons pas ! Nous vivrons, parce que nous n'avons fait aucun mal, commis aucune faute grave. Les lois nous ont punis. Mais qu'est-ce que les lois ? Des règles entravant la liberté, dictées par des gens qui eux-mêmes ne les appliquent pas. C'est vrai, nous payons notre délit, et nous n'en voulons pas à ceux qui nous ont condamnés. Ils ont obéi aux lois et les hommes restent prisonniers de ce qu'ils inventent...

La sphère bleue, légèrement verdâtre même à mesure qu'elle se rapprochait, montait à la rencontre du vaisseau, vertigineuse...

*

* *

Le cargo géant reposait dans le désert. Autour de lui s'étendait à perte de vue une contrée particulièrement aride, un sol ingrat, sec, nu. Des cailloux, du sable, des collines sèches, assoiffées, sans la moindre végétation, hormis quelques arbustes rabougris, une herbe maigre, par plaques et des cactus. Le décor classique d'un désert.

Dans un ciel chauffé à blanc, le soleil étincelait, faisant éclater les pierres sous une chaleur torride. À travers les hublots, les condamnés grimacèrent de dépit. L'endroit semblait encore moins accueillant que l'intérieur du navire !

Quatre hommes, tous vêtus de combinaisons collantes en fibrosynthic et de serre-tête, s'entretenaient avec Nock.

— Messieurs, dit ce dernier, j'ai choisi ce lieu pour atterrir avec le souci de nous soustraire à la curiosité. Cette planète porte peut-être une civilisation. Dans ce cas, il sera difficile, sinon impossible, de coexister. Sommes-nous d'accord ?

Les quatre hommes approuvèrent.

— Bien, poursuivit Nock, satisfait. Quand j'ai pris en main les destinées du navire, étant le plus qualifié pour conduire le vaisseau, vous avez tous prêté serment. Vos votes m'ont élu commandant. Je tiens à vous dire que je ferai en sorte de ne pas vous décevoir. En revanche, vous m'obéirez sans restriction. La discipline reste notre chance de survie, et vous le savez. Le hasard nous a conduits ici. Si nous ne pouvons nous y fixer, nous reprendrons notre route errante jusqu'à ce que nous découvrions les conditions requises. Placés en hibernation aussi longtemps que nécessaire, nous ne vieillirons pas. Donc ni le temps ni l'espace ne sont un handicap. Par contre, il est primordial, je dirai même vital, de refaire notre stock de combustible nucléaire.

Il se tourna vers l'un des quatre hommes, petit, sec, nerveux, aux yeux expressifs :

— Lurt... Vous êtes atomicien. Je vous charge de prospecter la

planète. Tâchez de trouver de l'uranium. Votre groupe possède tous les moyens pour l'extraire, le traiter, l'enrichir. Des questions. Lurt ?

— Non. Je vais préparer les aérojets d'exploration. Nous partirons le plus tôt possible. Euh !... Si nous rencontrons des indigènes... ?

— Évitez-les. Je ne veux pas qu'ils sachent que nous avons atterri. S'ils s'assemblaient par ici, leur présence pourrait gêner notre activité. Or il nous faudra des semaines, des mois, pour traiter le minerai. Est-ce votre avis, Lurt ?

— Oui. Nous ne pourrons repartir que lorsque nos réserves en uranium enrichi auront été reconstituées. C'est une question de sécurité.

L'atomeicien quitta la réunion. Alors, Nock se planta devant un autre collaborateur, un individu grand, aux yeux clairs, qui tenait les bras croisés sur la poitrine.

— Tirp... Pouvez-vous construire quelque chose avec les cailloux, le sable, la terre du désert ?

— Certainement. J'étudierai chimiquement chaque matériau. Le mélange avec nos produits agglomérateurs fournira un matériau extrêmement résistant. Que faut-il construire ?

— Une pyramide, Tirp, une énorme pyramide. Peu importe l'architecture. Il la faut solide. Elle doit masquer entièrement notre vaisseau. Vous y ménagerez naturellement des issues, pour les aérojets.

L'architecte fronça les sourcils.

— Quel drôle de projet, commandant... Vous voulez enfermer le navire à l'intérieur de la pyramide ? *À priori*, je n'en vois pas l'utilité.

— C'est que vous ne réfléchissez pas, Tirp. Le vaisseau sera ainsi invisible. Personne ne soupçonnera sa présence sous la pyramide géante qui ressemblera, par sa structure et sa couleur, aux collines environnantes.

— Vous craignez les indigènes ?

— Je prends seulement des précautions. Mettez-vous immédiatement au travail, Tirp. Que vos équipes se relaient nuit et jour. Je ne souffrirai aucun retard. La pyramide assurera notre sécurité durant notre séjour sur cette planète.

L'architecte n'insista pas. Il avait prêté serment, voté pour Nock, et il s'en remettait entièrement au commandant. Comme Lurt précédemment, il se retira en promettant que les ordres seraient exécutés.

Dans la cabine, il ne restait maintenant que Kroul et Uhel, face à Nock, extraordinaire de sang-froid, de résolution. Uhel était un homme athlétique. Il alliait la force à l'intelligence. Sur la poitrine de son collant scintillait un écusson particulier. Sous le serre-tête, il apparaissait fougueux, impulsif.

— Uhel, fit Nock, soucieux. Quand nous avons examiné les attributions de chacun, je vous ai confié le poste de chef de la police. Certes, votre rôle se borne à commander quelques hommes, mais il n'existe pas de communauté, d'organisation, sans lois. Nous en avons fait la triste expérience. C'est la loi qui nous a expulsés dans l'espace, qui a fait de nous des apatrides. Or Uhel, à bord de ce vaisseau, vous avez mission de faire respecter la loi.

Le policier claqua des talons. Il se figea dans un garde-à-vous impeccable. L'insigne qu'il portait sur la poitrine lui conférait une lourde responsabilité, mais aussi l'absolue confiance de Nock.

— J'ai prêté serment, commandant. J'ai juré de maintenir l'ordre à bord du navire.

— Quel est le pouls de la colonie ?

— Ils sont déçus, très déçus. Ils espéraient toucher une terre de salut. La vision de ce désert les plonge dans le découragement.

— Je leur parlerai, annonça Nock, mûrissant déjà avec calme les termes de son discours. Je saurai les persuader. Je pense, Uhel, que vous n'aurez pas à intervenir. Néanmoins, restez vigilant, et rapportez-moi tous les propos que vous pourrez recueillir. Il faut que je connaisse la température mentale de la colonie.

À son tour, Uhel abandonna le conseil en saluant. Kroul resta seul avec Nock. Il admirait son chef. Nock donnait des ordres précis, mûris. Quand il avait pris en charge les destinées du vaisseau, il avait réparti la besogne, suivant les possibilités de chacun. Il avait cassé la colonie en plusieurs groupes, nommé des responsables à la tête de chaque section. Il avait agi comme si le navire eût été une ville. Et lui, par ses initiatives, sa perspicacité, son expérience, coordonnait les divers rouages de la petite communauté en exil. Il s'efforçait de reconstituer, sur une petite échelle, une organisation, symbole d'intelligence.

— Que redoutez-vous le plus, commandant ? demanda Kroul.

— Que Lurt ne trouve pas d'uranium. Ce serait catastrophique. Nous serions obligés d'achever nos jours ici. La stérilité des femmes ne nous permet pas d'avoir des enfants. Toutes les condamnées à l'exil, sans exception, sont stérilisées. Ainsi, le gouvernement central est certain que les descendants des exilés ne viendront pas un jour venger leurs aïeux. Sans la faculté de procréer, nous ne pouvons essaimer notre civilisation. Quand le dernier d'entre nous mourra, la colonie mourra avec lui. Vous voyez le drame, Kroul.

— L'hibernation peut retarder cette échéance.

— Oui, la retarder seulement, non la supprimer.

— Pourquoi les autorités nous ont-elles donné tous les moyens nécessaires à notre survie ? Nous pouvons, par exemple, produire notre combustible atomique, à partir de l'uranium. Nous pouvons construire des habitations, des machines, tout ce qui est indispensable

à la vie, au confort. Nous pouvons fabriquer synthétiquement des quantités de produits, depuis des fibres végétales jusqu'aux rations nutritives. Ceux qui nous ont jugés, condamnés, déportés, ont même poussé le raffinement jusqu'à nous doter d'armes, pour notre propre défense. Est-ce par souci de cruauté ?

Nock, par le hublot, contempla le désert.

— Non, je ne crois pas. La cruauté n'existe pas sur notre planète. Les sentiments restent nobles. Mais, lentement, progressivement, les lois ont entravé la liberté, la personnalité. Il n'y a pas de cruauté dans notre jugement, mais de la justice. Nous savions ce que nous encourions ; nous le savions tous. N'empêche, nous avons transgressé les lois.

— Vous vous repentez, commandant ?

— Non. J'ai agi selon ma conscience, mes idées. Je voulais assouplir les lois et rendre à l'homme sa personnalité. J'ai échoué. Nous avons tous échoué. D'autres réussiront, s'ils ont la foi. Il n'existe pas de régime, si puissant soit-il, qui ne croule... Mais assez parlé du passé. Des tâches bien plus urgentes nous attendent.

Les deux hommes se préoccupèrent si les ordres donnés à Lurt, à Tirp, à Uhel, avaient bien été exécutés. Pour cela, ils sondèrent divers écrans de télévision disposés dans les diverses parties du cargo. Partout, ils notèrent une fébrile activité...

*

* *

Les deux bergers poussaient devant eux leurs moutons et leurs chèvres maigres. L'un était vieux, courbé sur un bâton. Il portait une barbe blanche encadrant un visage tanné. Malgré les ans, son regard brillait, ses gestes conservaient leur vivacité. Il drapait son corps maigre dans une toge de laine râpée. Ses épaules apparaissaient, nues, osseuses. Des sandales protégeaient ses pieds des cailloux pointus du désert.

L'autre était jeune, presque un adolescent. Il respirait la santé et possédait une musculature harmonieuse. Il avait le torse nu. Un vêtement de laine colorée ceignait ses reins jusqu'aux genoux.

— Père ! implora-t-il. Pourquoi m'obliges-tu à garder des moutons ? Ne vois-tu pas que je m'ennuie ?

— Je sais, mon fils. Je connais tes ambitions. Si tu partais, je ne survivrais pas à ton départ. Tu es jeune, inconscient, inexpérimenté.

— Je veux connaître Babylone !

— Malheureux ! C'est la ville de la luxure, de la corruption. Maudits soient ses habitants ! Je préfère cent fois l'aridité du désert à la tentation des rives de l'Euphrate. Crois-moi, Itrios, tu serais déçu, amèrement déçu.

Des moutons s'écartèrent du troupeau. Le jeune homme courut, souple comme une antilope, en criant. Les bêtes apeurées se rabattirent, soulevant un nuage de poussière.

Itrios, dans sa course, était grimpé sur une dune. Ses pieds s'enfonçaient dans le sable brûlant. Il allait rejoindre le troupeau quand quelque chose attira son attention.

— Père ! appela-t-il. Père ! Viens vite !

Le vieux Alus, appuyé sur son bâton noueux, approcha. Il gravit péniblement la dune. Quand il parvint au sommet, essoufflé, son fils tendait la main à l'horizon.

— Regarde, père !

Une pyramide colossale se dressait dans le désert. Jamais des yeux humains n'avaient admiré un tel monument, aussi haut, aussi large. Peut-être mesurait-il trois ou quatre cents mètres de hauteur. C'était difficile à évaluer. Sa base occupait des centaines de mètres carrés.

Le vieil Alus écarquilla ses yeux, les frotta, comme pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un mirage.

— Même à Babylone, aucun monument ne rivalise avec celui-là. Car n'en doute pas, Itrios, cette pyramide a été construite par la main de l'homme.

— Alors, remarqua le jeune berger, les hommes qui l'ont construite n'ont pas chômé. Il y a dix jours, je gardais le troupeau à cet endroit même. J'en suis certain, la pyramide n'était pas là.

— Ne te trompes-tu pas, mon fils ? Réfléchis. Pour édifier un tel ouvrage, il faut des mois, des années de labeur, des milliers d'esclaves. Or nous n'avons remarqué personne.

À ce moment, un formidable sifflement déchira l'air. Les oreilles meurtries, les deux bergers s'aplatirent instinctivement dans le sable, conscients d'un danger. Un étrange appareil volant passa au-dessus d'eux, en rase-mottes, crachant des flammes. Il avait la forme d'une toupie aplatie. L'engin, un aérojet, fonça vers la pyramide, plana un instant au-dessus d'elle, puis le sommet du monument bascula, démasquant un large orifice. L'aérojet descendit lentement, à la verticale, et disparut à l'intérieur de la pyramide. Son sifflement cessa.

Alus se voila la face de ses mains tremblantes.

— Un oiseau du démon, Itrios ! Fuyons !

Le jeune homme resta extraordinairement calme, lucide. Il retint son père par le bras.

— Voyons ! L'oiseau ne nous a pas attaqués. Il ne nous veut donc aucun mal. Pourquoi fuir ? Dirigeons-nous vers la pyramide.

— Non, Itrios ! Non ! Regarde nos moutons, nos chèvres... Effrayés par l'oiseau du démon, ils se sont dispersés. Nous aurons beaucoup de mal à les rassembler avant la nuit. Viens !

Le vieux commençait déjà de descendre la dune. Itrios restait à la

cime, décidé.

— Va, père, va ! Je ne te retiens pas. Je n'ai pas peur. Je veux savoir ce qu'il y a dans la pyramide. La curiosité me ronge, l'attrait de l'inconnu, du mystère, me pousse en avant.

— Tu es jeune, trop jeune, fougueux, inconscient. Tu ne discernes pas le danger.

— Tu vois le danger partout, père. Dans les villes, dans le désert. Alors, la sécurité n'existerait-elle nulle part ? Va, rejoins les moutons, rassemble-les. Je te retrouverai à la cabane.

Résolument, Itrios dévala la dune et disparut aux yeux de son père angoissé. Il marcha vers la pyramide. À mesure qu'il approchait, le monument grandissait, grandissait terriblement. On aurait dit une montagne.

La gorge sèche, le cœur battant, le jeune berger continua d'avancer. Mais sa marche se ralentit. Un malaise s'insinua en lui. Il l'attribua à la chaleur, à la fatigue. Il avait couru toute la journée sous le soleil. Or pour la première fois, Itrios connaissait la crainte. C'était le début de la peur...

*

* *

Lurt et son pilote descendirent de l'aérojet. Ils foulèrent le sol durci, aplani, nivelé, constitué de croisillons extrêmement serrés, métalliques, aux alvéoles emplis d'un agglomérat aussi résistant que l'acier. Ils levèrent la tête vers le sommet de la pyramide dont le panneau venait de se refermer. Un énorme projecteur distribuait une clarté éblouissante, réfléchie par des miroirs paraboliques.

Au centre du monument édifié par Tirp, le cargo géant se dressait de la hauteur de ses trois cents mètres. Son nez pointu, effilé, sculpté par la lumière artificielle, laissait encore assez de place au-dessus de lui pour qu'un aérojet évoluât avec aisance. Tirp avait vu grand, large. De chaque côté du vaisseau spatial, notamment à la base, de vastes espaces permettaient aux condamnés de circuler. Ils vivaient toujours en vase clos, car Nock interdisait les sorties hors de la pyramide, mais les exilés avaient quand même l'impression d'une semi-liberté. Ils foulaient un sol qui n'était pas celui d'un navire.

Lurt se heurta à Nock. Ce dernier, au pied de l'échelle du vaisseau, contemplait l'atomecién avec sévérité. Toutefois, sa voix s'adoucit pour s'informer :

— Alors, Lurt, de l'uranium ?

— Je suis désolé, commandant. Nos scintillomètres n'ont rien décelé. Nous plafonnions à plus de dix mille mètres, ceci pour éviter d'être repérés par les indigènes. Car la planète porte des indigènes.

— Je sais, murmura Nock.

— Comment, vous savez ?

— Oui. Nous en reparlerons tout à l'heure. Je suppose que vous ne renoncez pas à découvrir de l'uranium, malgré ce premier échec.

— Évidemment non. La planète est vaste. Nous avons survolé une mer, un continent... des villes. Si j'en crois les Images captées par les télé-écrans de l'aérojet, la civilisation de ce monde serait considérablement en retard sur la nôtre. Je dirai même que les indigènes vivent à l'état préhistorique. Ils ne possèdent aucun moyen de communication, pas le moindre véhicule volant, ou même roulant, à peine des bateaux à voile se hasardant sur l'océan... Nous n'avons rien à redouter d'eux.

— Je vous parle de l'uranium, Lurt, trancha Nock d'un ton sec.

— Eh bien, nous élargirons notre champ de recherches. À certains moments, les scintillomètres ont crépité. Cela signifie que l'uranium existe, mais en faibles proportions. Je ne désespère pas, cependant, de découvrir des gisements plus importants.

— Bien. Venez avec moi, Lurt.

Intrigué, l'atomeicien suivit le commandant dans la cabine de pilotage du vaisseau. Ils s'enfermèrent. Nock, appuyant sur divers boutons, éclaira des écrans. Des images extérieures se profilèrent.

— Des indigènes ! s'exclama Lurt, observant Itrios et le vieil Alus, cherchant une fissure dans la pyramide.

— Oui. C'est votre faute, Lurt, et je vous le pardonnerai difficilement.

— Ma faute ? s'étonna l'atomeicien. Mais, commandant...

— Vous n'auriez jamais dû pénétrer dans la pyramide en aérojet, alors que vous saviez parfaitement que ces deux indigènes surveillaient le désert. Les aviez-vous repérés, oui ou non ?

— Oui, avoua Lurt. Je n'ai pas songé que ces deux créatures se montreraient aussi curieuses.

— Merci de votre franchise. Les indigènes désirent savoir par quel sortilège l'aérojet est entré ici, et, surtout, ce qui se cache derrière ces murs. Vous avez tout simplement attiré l'attention sur nous, alors que je vous avais conseillé de l'éviter.

L'atomeicien reconnut sa faute. Il baissa la tête, confus.

— Je regrette, commandant. J'aurais dû faire demi-tour, et attendre que les indigènes se soient éloignés.

— Les regrets ne trancheront pas le problème. Ces créatures en avertiront d'autres. Bientôt, le désert se peuplera de curieux, et, qui sait, de fanatiques. De toute façon, nous ne pourrions demeurer ici. Je ne tiens pas à imposer notre présence à un peuple, même arriéré. La vie ne serait qu'une succession de méfiances. Est-ce ce que nous souhaitons ? Je ne tiens ni à faire la guerre ni à m'assouplir pour coexister. Nous partirons, Lurt.

— Il faut de l'uranium. Le cargo ne s'élèvera pas d'un pouce sans combustible atomique. Nous sommes cloués ici.

Nock soupira. Il éteignit les écrans. Itrios et son père disparurent. Le désert devenait bleu, mauve, La nuit descendait du ciel écarlate.

— Il faut réparer notre erreur, Lurt, VOTRE erreur. L'essentiel est que ces deux indigènes ne préviennent pas les autres, leurs frères. Ce serait une ruée vers la pyramide. J'avais cru que la construction de Tirp ne se remarquerait pas. En fait, Tirp a vu trop grand. Aucun monument de ce genre ne peut passer inaperçu sur cette planète, où les plus hauts édifices n'atteignent pas la moitié de la pyramide.

— Que proposez-vous, commandant ?

Nock ne répondit pas. Par télé-interphone, il convoqua Uhel. Aussitôt, le chef de la police se présenta dans la cabine de pilotage.

Nock remit en marche les écrans extérieurs. Il désigna Itrios et Alus.

— Vous voyez ces deux créatures, Uhel ?

— Elles nous ressemblent terriblement. Je dirais même, et c'est curieux, qu'elles appartiennent à notre race, si elles n'étaient pas vêtues bizarrement. Est-ce possible, commandant, que nous découvriions ici, à des années de lumière de notre planète, une humanité analogue à la nôtre ?

— Il faut l'admettre, Uhel, expliqua Nock, et nous l'admettons. Pour le moment, je vous demande de vous emparer de ces deux créatures et de les hiberner. Évitez toute violence. Nous relâcherons ces malheureux dès que nous aurons achevé nos préparatifs.

— Cela exigera du temps, précisa Lurt.

— Ces indigènes resteront en hibernation autant qu'il le faudra. Quand nous les décongèlerons, ils n'auront pas vieilli, et ils ne se souviendront de rien... Exécution immédiate, Uhel.

Le chef de la police se figea au garde-à-vous.

— L'ordre sera exécuté, commandant.

Il pivota sur ses talons et disparut. Nock et Lurt contemplèrent les écrans extérieurs. Ils discernèrent Itrios et Alus qui, intrigués, cherchaient toujours une faille dans la prodigieuse pyramide.

Au bout de quelques minutes, les écrans montrèrent Uhel et deux de ses hommes. Leurs insignes brillaient sur leurs poitrines. Ils avaient revêtu des combinaisons étanches, pour se protéger éventuellement de toute riposte. Ils ne craignaient pratiquement rien, isolés de tout contact chimique, radio-actif, fluïdique... Ils tenaient des longs tubes à la main.

— Des réfrirays ! reconnut Nock. Pourvu que ça marche...

Lurt avala sa salive. Un terrible suspense commençait. Itrios et Alus venaient d'apercevoir Uhel. Ils ouvraient des yeux terrifiés. Jamais ils n'avaient vu des créatures accoutrées ainsi. Ils voulurent fuir.

Des rayons réfrigérants giclèrent des tubes. Immédiatement, Itrios et son père se sentirent glacés jusqu'aux os. Même au cours des nuits les plus froides, ils n'avaient pas éprouvé une telle impression. Leurs corps, et surtout leurs cerveaux, s'engourdissaient. C'était terrible. Les mouvements devenaient de plus en plus difficiles, lourds, malhabiles. Ils ne se coordonnaient plus. Oui, même le cerveau se paralysait...

Les deux bergers, Alus d'abord, puis Itrios, vaincus, glissèrent au sol et ne se relevèrent pas. Uhel et ses deux agents étaient déjà auprès d'eux. Ils se baissaient...

La nuit engloutissait le désert. Les étoiles s'allumaient. Les hommes en combinaison isolante ramassaient les deux corps étendus et, rapidement, pénétraient dans la pyramide.

Nock éteignit les écrans. Il se frotta les mains, satisfait.

— Voilà, Lurt. Votre erreur est réparée. J'espère qu'à l'avenir, vous prendrez davantage de précautions. N'avais-je pas raison de poser le cargo au milieu d'un désert ?

CHAPITRE II

La galère entra dans la crique protégée des vents. Les hommes lancèrent les amarres. Puis l'un d'eux, fougueux, au torse à demi nu, aux jambes musclées, fines, aux cheveux crépus, noirs, s'élança à l'eau. Il atteignit la grève et assura les amarres. Un glaive pendait à sa ceinture.

Ses compagnons le rejoignirent. Ils étaient une douzaine. Ils devisèrent longuement au bord des flots à peine agités. Parfois, des éclats de voix punctuaient la conversation.

L'homme qui, le premier, avait mis pied à terre, tentait visiblement d'entraîner ses compagnons. Or ceux-ci manifestaient une certaine réticence, voire de la crainte.

— Nous venons de l'Oxus, criait-il, brandissant son glaive. Nous avons affronté la tempête. Moi, Kemnon, je vous jure de découvrir l'étoile de feu qui s'est abattue dans le grand désert. Tous, ici, nous avons aperçu sa traînée lumineuse dans le ciel. Jamais étoile n'avait été aussi brillante. On aurait dit une boule de feu. L'étoile a plongé vers l'ouest.

— Qui te dit, Kemnon, que la boule de feu aperçue dans le ciel de l'Oxus se soit écrasée dans le grand désert ?

— Le désert est si vaste qu'elle n'a pu s'écraser ailleurs. La peur vous couperait-elle les forces ?

Kemnon rit très fort, montrant ses dents blanches. Il se fit persuasif :

— Nous nous procurerons des chevaux rapides. Dans les villages que nous traverserons, nous demanderons si personne n'a vu la boule de feu. Je suis certain que des centaines, des milliers d'yeux l'ont vue, comme nous. Ainsi, des témoins traceront notre chemin. Nous ramènerons l'étoile en Oxus et les Aryas deviendront le peuple le plus puissant. Gloire à notre peuple !

Kemnon semblait décidé à partir seul, si aucun de ses compagnons ne voulait le suivre. Maintenant que le désert s'étendait devant eux, les hommes hésitaient. C'étaient des marins, avant tout. Ils préféraient affronter les tempêtes que les dangers inconnus des terres.

Kemnon grimpa sur une falaise. Il domina la mer, la galère ancrée dans la crique. Une formidable ambition le secoua. Il se sentit fort, invincible. Il agita les mains, et ses compagnons lui répondirent par des gestes d'amitié. Puis résolument, têtu, obstiné, son glaive serré contre lui, il s'élança dans le désert. Quand il se retourna, il sourit. Trois de ses camarades le suivaient et le rejoignirent.

Alors, décidés à ramener la boule de feu, les quatre Aryas tournèrent résolument le dos à la mer.

Lurt s'apprêtait à monter dans l'aérojet quand Nock le convoqua d'urgence. L'atomeicien se rendit dans la salle de pilotage du cargo où le commandant avait établi son quartier général.

— Regardez, Lurt !

Nock montra les écrans extérieurs. Sur l'horizon du désert, quatre silhouettes se découpaient : des cavaliers. Ils se dirigeaient vers la pyramide.

— Ne bougez pas, Lurt. Voici encore des indigènes, montés sur des animaux domestiqués. Rappelez-vous notre histoire : nous domestiquions des animaux analogues, nous aussi. C'était, à l'époque, les seuls moyens de transport.

— Comment ces autochtones ont-ils été guidés jusqu'ici ? Ils n'ont ni radars ni détecteurs.

— Nous laissons une traînée lumineuse derrière nous, quand le cargo atterrit. Cette lueur, on l'aura remarquée de loin, de très loin. Des observateurs sont venus jusqu'à nous.

— Faudra-t-il les hiberner ?

— Oui, pour les mêmes raisons de sécurité. Uhel s'en chargera. Ça m'ennuie beaucoup car j'ai peur que d'autres d'indigènes n'arrivent. On ne peut hiberner tout un peuple. Nos salles de congélation ne seraient pas assez vastes. Pourtant, Lurt, il faut que vous retourniez sur l'autre continent, où vous avez découvert de très importants gisements d'uranium. Nos aérojets, fort heureusement, sont approvisionnés en combustible atomique. Ne ramenez ici que le minerai déjà dépouillé et partiellement traité.

— Dois-je m'établir, avec mon équipe, sur l'autre continent ?

— Oui, c'est préférable. Quel genre de continent ?

— Très vaste, immense, expliqua Lurt. Il s'étend entre les deux pôles de la planète et il est totalement inhabité.

— Bizarre, constata Nock en se frottant le menton. Il est dommage que le hasard nous ait conduits ici, sur la portion habitée de la planète. Mais le cargo est maintenant cloué dans ce désert aussi longtemps que la nucléopile ne fournira pas d'énergie.

— Ces indigènes, commandant..., désigna Lurt sur les écrans extérieurs ; ils approchent.

Kemnon et ses compagnons, après des jours et des jours d'une chevauchée épuisante, étaient enfin parvenus devant la pyramide géante. Naturellement, ils ignoraient que la boule de feu se trouvait à l'intérieur. Néanmoins, cette construction insolite les intriguait. Ils avaient mis pied à terre.

Nock se pencha sur le télé-interphone. Le visage d'Uhel apparut sur

le verre bombé.

— Uhel... Quatre indigènes observent la pyramide. Vous connaissez les consignes. Revêtez vos combinaisons isolantes et hibernez ces curieux.

— Je réunis immédiatement mes hommes, commandant.

Uhel s'effaça de l'écran. Nock se tourna vers l'atomeicien, immobile.

— Préparez-vous à partir, Lurt. Je vous donnerai l'ordre dès que la situation sera clarifiée. Tenez-moi au courant de vos progrès.

Les deux hommes, intéressés, se passionnèrent pour les images réfléchies par les écrans extérieurs. Kemnon et ses compagnons ne se trouvaient plus qu'à quelques mètres de la pyramide quand les policiers en scaphandre apparurent.

Ils provoquèrent la surprise, puis le désarroi chez les Aryas. Kemnon, le glaive à la main, essaya bien de rallier ses amis, mais ceux-ci prenaient la fuite. Les rayons réfrigérants ne les épargnèrent pas. L'un après l'autre, ils tombèrent, raidis.

Kemnon avait atteint les chevaux. Il sauta en selle. Il aperçut Uhel qui le visait, de son long tube. Machinalement, il se baissa. Le rayon glacé le manqua. Alors, l'Arya piqua les flancs de son cheval. Il démarra, ventre à terre, dans un nuage de poussière. Il avait vu tomber ses compagnons et il avait compris que les hommes en scaphandre étaient des dieux. Son glaive n'y pouvait rien. Il s'enfuit, aplati sur l'encolure. Quand il se retourna, la pyramide avait disparu. Les dieux dans les chrysalides aussi.

*

* *

— Il s'est échappé ! hurla Nock en voyant Kemnon disparaître à l'horizon. Si on ne le rejoint pas, nous aurons bientôt des milliers d'indigènes sur le dos !

Perplexe, Lurt s'interrogeait.

— Les réfrigérants n'ont qu'une portée limitée, nota-t-il. Comment pourrions-nous capturer le fuyard ?

— Un aérojet ira plus vite que sa monture, Lurt ! Vous manquez beaucoup d'imagination et je vous croyais plus intelligent, pour un savant.

Uhel se présenta. Il semblait navré. Sous son casque, il s'apprêtait à encaisser un fameux savon.

— L'indigène a été plus rapide, s'excusa-t-il. J'ai tiré sur lui. Il a évité le rayon. Mes hommes ramènent les trois compagnons du fugitif. Dans quelques minutes, ils seront hibernés dans le cargo.

— Prenez un aérojet, Uhel, et rejoignez coûte que coûte le fuyard. Sans cela, notre tranquillité et notre sécurité risquent d'être compromises.

Le chef de la police salua. Il rassembla ses hommes. Immédiatement, ceux-ci s'enfournèrent dans un aérojet. Là-haut, au sommet de l'immense pyramide, un orifice se démasqua. L'engin discoïde s'éleva lentement, plana un moment au-dessus du cargo et s'échappa par la cheminée d'accès. Il bondit dans le ciel.

Uhel pressa un bouton. Des écrans détecteurs s'allumèrent, montrant le désert. L'aérojet, à mille kilomètres à l'heure, fila aux trousses de Kemnon. Il était impossible que l'Arya échappât à cette poursuite inégale.

Rapidement, en effet, le cheval de l'indigène apparut, galopant sur le sable. Aussi loin que les regards pouvaient porter, on ne discernait qu'un horizon borné de collines caillouteuses. Par-ci par-là, un cactus, une herbe anémique. Les collines onduaient comme les vagues d'un océan sous l'aérojet.

Uhel crispa les poings. Son étonnement grandit.

— Regardez ! L'indigène n'est pas sur sa monture !

C'était vrai, mystérieusement vrai. Le cheval galopait seul, sans cavalier, comme s'il avait le diable à ses trousses. L'engin discoïde plongea vers lui, ce qui ne fit qu'augmenter la frayeur de l'animal.

Les policiers interrogeaient en vain les écrans.

— Nous n'y comprenons rien, grommela l'un d'eux. Le fugitif aurait-il la possibilité de se rendre invisible ?

— Sûrement pas, assura Uhel. Nos savants n'ont jamais résolu le problème de l'immatérialité des corps. Mais l'indigène se cache quelque part dans le désert. Seul un hasard nous permettrait de le découvrir.

— Nock ne sera pas content, prononça l'un des policiers sombrement. Il nous accusera d'incapacité.

Uhel hocha la tête.

— Nous lui relaterons les faits. Est-ce notre faute ? Nous ne pouvons fouiller le désert pouce après pouce. Nos écrans ne servent à rien. Le fuyard a peut-être trouvé refuge dans une grotte.

— C'est embêtant, chef. Le fugitif ira raconter ce qu'il a vu.

— Nock avisera. Retournons à la pyramide faire notre rapport.

Les hommes en scaphandre observèrent une dernière fois le cheval de Kemnon qui, naseaux écumants, maintenait un train d'enfer. Puis l'engin volant fit demi-tour, glissant entre les couches de l'atmosphère, ses tuyères crachant de longues flammes.

Alors, peu après son passage, le sable du désert se souleva. Une tête parut. Puis un tronc, des jambes... Kemnon se mit debout, se secoua. Il avait du sable dans la bouche, dans les oreilles, dans les yeux. Qu'importait !

Il avait perçu le grondement de l'aérojet. Instinctivement, il avait sauté de cheval et frappé durement sa monture. Celle-ci, effrayée,

avait poursuivi sa course pendant que l'Arya s'enterrait vivement dans le sable. C'était la seule façon d'échapper à l'inférieure machine volante.

Les yeux de Kemnon brûlaient. La gorge en feu, il regarda du côté de la pyramide. Aucun doute, la boule de feu était passée au-dessus de sa tête et elle se cachait maintenant dans la pyramide. Des dieux la gardaient, et il serait difficile de les vaincre. Mais d'où venait l'oiseau monstrueux qui crachait des flammes et grondait ?

Kemnon était décidé à revenir. Il se mit en route vers le sud, espérant rejoindre sa galère et ses autres compagnons. En chemin, il avertirait les villages de la présence d'un oiseau de feu dans le désert.

« Les soldats ! songea l'Arya. Oui, ils viendront de partout, et ils vaincront la pyramide ! »

Seul dans le désert, torturé par la soif, la faim, la chaleur, il avança en titubant, des heures et des heures, jusqu'à ce qu'un berger le découvrit, inanimé...

*
* *

L'aérojet planait au-dessus d'une île. Une île minuscule dans l'immense océan, aux côtes découpées, à la végétation verte. Un soleil magnifique rendait l'eau transparente. La mer tressait sans cesse une ceinture de dentelle autour des plages de sable fin.

Sur les écrans, Nock admira ce site enchanteur. À son côté, Géou ressentait une terrible impression de bien-être.

Ils étaient seuls à bord de l'aérojet. Naturellement, parmi les exilés, personne ne savait qu'ils s'aimaient depuis le départ de leur planète. Malgré le même serre-tête, le même collant que les hommes, Géou avait du charme, des yeux rêveurs, une bouche sensuelle. Son corps frémissait à la pensée qu'un jour, avec Nock, elle pourrait vivre dans un décor de paradis, sans autre souci que d'aimer.

— Atterris, Nock, je t'en supplie, pria-t-elle sur un ton auquel le commandant des exilés ne savait résister.

— Nous ne devons pas nous attarder, Géou. Les indigènes attaquent peut-être la pyramide.

— Pourquoi t'inquiéter perpétuellement ? Kroul te seconde.

— Je n'ai pas tellement confiance en lui.

L'engin, verticalement, descendit vers le sol. Il se posa sur une large plage, au bord de la mer. Les deux occupants quittèrent la cabine et foulèrent le sable fin, tiède. Des senteurs suaves parvenaient de l'intérieur de l'île. Des palmiers inclinaient leurs têtes. Il faisait un temps splendide. Pas un nuage n'altérerait le ciel, d'un bleu extrêmement pur. Un air tempéré balayait les visages. Géou respirait à pleins poumons. Elle s'élança sous les palmiers et se coucha sur le

sable. Elle admira la mer léchant mollement la plage, toute pailletée de soleil, avec un éclat d'émeraude.

— Nock... C'est merveilleux. Je n'ai jamais découvert de coin aussi charmant. Quel calme ! Quel repos ! Quel climat ! Sais-tu où nous sommes ?

Nock sourit. Il s'allongea auprès de la jeune fille et l'embrassa furtivement. Puis à son tour, mains à la nuque, il se détendit. Il écouta le bruissement des palmiers au-dessus de lui, puis le ressac de l'océan sur les récifs de corail.

— Cet océan immense fourmille de petites îles. Il se situe entre deux vastes continents : celui qu'a découvert Lurt, et qui contient de l'uranium, et celui sur lequel nous avons atterri. C'est sans doute le plus grand océan de la planète.

Il se dressa :

— Géou... Il faut partir, maintenant.

— Nous avons le temps. Depuis notre condamnation, ou plutôt, depuis notre incarcération dans le vaisseau, nous ne nous sommes entretenus qu'à de rares instants, pendant que les autres se relaxaient. Jamais tu n'as voulu montrer notre amour en plein jour. Pourquoi ?

— Je suis le commandant du cargo, Géou, le responsable des exilés. Je me dois entièrement à mes fonctions. Kroul, notamment, Uhel et les autres, verraient en notre lien une espèce de frein à mes activités. On ne peut aimer et commander. Tu comprends ? Je n'ai pas le droit de songer à autre chose qu'au bien-être de la colonie. Un jour viendra où nous pourrons librement nous aimer, à la face de tous.

— Je ne vois pas cette issue, soupira la jeune fille. Tu me répètes cela sans cesse, depuis notre départ.

— J'ai fait le serment d'amener la colonie dans un lieu où notre tranquillité et notre sécurité seront assurées.

— Eh bien, je crois ce moment arrivé. Tu ne trouveras pas meilleur endroit qu'ici. Qu'exiges-tu ? Ces îles sont un enchantement.

— Je t'ai dit, Géou, que je ne resterai pas sur une planète habitée, où la coexistence est impensable.

— Les îles sont désertes. Les indigènes ne viendront jamais jusqu'ici avec des bateaux à voile.

— Qu'en sais-tu ?

— Quand bien même ! Nous disposons de moyens pour les repousser. Songe, Nock, que tu pourrais tenir tous les indigènes à ta merci. Cette planète serait à toi, si tu le voulais. Non ! Tu t'obstines. Tu préfères partir, une fois les réserves de combustible reconstituées. Où iras-tu ?

Le commandant hocha la tête.

— Nous découvrirons une planète inhabitée.

Géou crispa les poings. Elle se leva. Ses yeux étincelaient. Son

amour, trop longtemps refoulé, l'étouffait.

— Nock... Je me demande, parfois, si nous avons bien fait de te confier nos destinées. Tu es en train de gâcher les plus belles années de notre vie. Je suis stérile. Je n'aurai pas d'enfant. Quand le dernier d'entre nous mourra, notre colonie mourra aussi. Or le temps passe. Nous vieillissons. As-tu le droit de sacrifier des années ?

Le commandant saisit Géou aux épaules. Il planta son regard dans le sien, un regard rude, décidé, intransigeant.

— Le temps ne constitue pas un handicap. Dès que nous serons repartis, nous nous placerons en hibernation dans le cargo.

— Nous tenions une chance, Nock... Une chance unique. Ces îles sont le salut. Certes, nous partirons, car Lurt reconstituera notre stock de combustible. Mais peux-tu assurer que nous retrouverons des conditions analogues à celles que nous offre cette planète ?

— Nous chercherons, Géou. Nous y mettrons le temps qu'il faudra !

— Tu n'affirmes rien ! Nous mourrons dans le cargo, dans le froid de l'espace. Notre route errante ne s'arrêtera jamais.

Le chef de la colonie fronça les sourcils. Un affreux dilemme le secouait. Géou pouvait avoir raison. Mais un monde plus hospitalier existait peut-être ailleurs. Ici, la place était prise. Nock, en aucun cas, ne voulait imposer sa présence. Son autorité sur ses compagnons suffirait à faire triompher sa cause.

Il revint vers l'aérojet. Géou le suivait en silence. Un certain malaise s'établissait entre eux. Leurs idées s'opposaient.

— Écoute, Géou. Tu es une excellente biologiste. Mais tu n'as pas les capacités pour commander. Je suis seul à prendre les décisions.

— C'est bon, maugréa la jeune fille en s'installant sur le siège de l'aérojet. Rentrons à la pyramide. Pour tout le monde, nous venons d'effectuer des prélèvements atmosphériques, que je dois analyser. Mon rôle se borne à rechercher si l'air de cette planète, dans ses diverses régions, ne contient aucune bactérie susceptible de nous inoculer des maladies.

Nock, manipulant les commandes, sourit.

— Je préfère t'entendre parler ainsi, Géou.

L'engin discoïde s'éleva. Une dernière fois, les observateurs contemplèrent les archipels baignés par le tiède océan...

*

* *

De son poste de commandement, véritable forteresse où personne n'avait accès sans son autorisation, Nock contacta les diverses parties du cargo. Des écrans s'allumèrent et lui fournirent le fidèle reflet de l'activité régnant à bord. Il sonda ainsi divers laboratoires, des atomiciens aux biologistes, en passant par la diététique. Il constata

qu'un malaise couvait. Des conversations à voix basse s'échangeaient, et malgré les micros, Nock ne pouvait saisir que des bribes de phrases.

Il sentait que quelque chose ne tournait pas rond. Brusquement, un froid semblait altérer les relations entre le commandant et le reste de la colonie. Certains ne le saluaient plus comme avant. On ne souriait plus sur son passage. Bref, on le boudait ostensiblement.

Nock soupira et convoqua Uhel.

— Pouvez-vous me dire ce qui se passe dans le cargo ? Depuis quelques jours, j'ai la nette impression que je suis l'objet de beaucoup de discussions.

Uhel hésita, ennuyé.

— Eh bien, commandant, j'ignore comment les faits ont pris naissance. Mes hommes chargés d'espionner me rapportent que vous perdez la confiance de la colonie. Cela se traduit par une certaine indifférence à votre égard.

— Pourquoi ne pas m'avoir averti plus tôt, Uhel ?

— J'ai pensé que le malaise n'était que passager. Or il ne fait que croître. Des bruits circulent qu'il existe, sur cette planète, des îles enchanteresses, baignées d'un climat idéal, au milieu d'un océan merveilleux, et où la colonie pourrait se fixer.

— Qui fait courir ces bruits, Uhel ? demanda Nock, nerveux, en songeant à Géou.

— Je l'ignore. Cependant, la mauvaise humeur, le mécontentement, gagnent les esprits. La perspective de reprendre la route errante, à bord du cargo, ne soulève aucun enthousiasme.

Nock abattit son poing sur une table. Un choc métallique retentit. Son regard lança des éclairs. Il grinça des dents.

— Les fous ! Songent-ils un instant que je travaille à leur bien-être ? Je les ai amenés jusqu'ici afin de reconstituer notre stock de combustible, afin de pouvoir repartir. Vous voyez bien, Uhel, que la planète est habitée !

— Mais, commandant, je ne vous ai jamais désapprouvé et je reste fidèlement à vos côtés, ainsi que mes hommes. Je ne puis en certifier autant de Kroul.

— Kroul me trahirait ? gronda Nock.

— Je l'ai surpris en conciliabule. Quand il m'a aperçu, il s'est arrêté de parler.

— Ça ne suffit pas pour accuser mon second. Néanmoins, je n'ai jamais eu tellement confiance en lui.

Il tendit l'oreille. Une sourde rumeur montait des flancs du navire, comme un bourdonnement. On percevait même des éclats de voix.

— Vous entendez, Uhel ? Qu'est-ce que ça signifie ?

Le chef de la police appliqua son oreille contre la porte métallique de la cabine. Il jugea la direction de la rumeur.

— Ça vient de la grande cursive, commandant.

Aussitôt, Nock se rua sur un clavier. Un écran lui montra un fort groupe d'hommes et de femmes qui devisait bruyamment dans la grande cursive. À leur tête, il reconnut Kroul et Géou. La vue de la jeune biologiste lui porta un coup terrible. Elle était la seule à connaître l'existence des îles tropicales. Elle avait donc rallié Kroul à sa cause. Nock se pencha sur un microphone.

— Arrêtez ! ordonna-t-il. Êtes-vous fous ?

Kroul, au premier rang des manifestants, brandit le poing. Un haut-parleur retransmettait la voix du commandant.

— Géou prétend qu'il existe des îles où nous pourrions nous établir jusqu'à la fin de nos jours. Pourquoi n'en avoir pas parlé, Nock ?

— Vous me trahissez, Kroul, et Géou aussi. Mais je n'ai pas l'intention de capituler. Vous saviez parfaitement, lors de notre atterrissage ici, que je n'avais pas l'intention de rester sur cette planète habitée.

— Au diable les autochtones ! hurla Kroul. Nous avons parcouru des années de lumière dans le cargo, en hibernation. La chance a voulu que, malgré nos avatars, bien que nous soyons totalement égarés dans l'espace, nous touchions une planète où les conditions climatiques ressemblent aux nôtres. Jamais une telle chance ne se reproduira si nous poursuivons notre voyage !

— Qu'en savez-vous ? Je vous propose mieux et vous manifestez. Allons, refoulez votre impatience ! Lurt avance dans l'extraction du minerai d'uranium. Lentement, nos réserves se reconstituent. Un jour viendra où nous pourrons quitter cette planète pour nous établir sur un monde à nous, bien à nous.

Géou, le visage crispé, la lèvre tremblante, apparut sur l'écran.

— Je ne te veux aucun mal, Nock. Mais je connais ton entêtement, ton obstination. J'ai parlé à Kroul de ces îles, sous les tropiques. Il m'approuve. D'autres, aussi, m'approuvent. Nous tenons une chance de survie. Ne la laissons pas passer. Je parle au nom de la colonie. Tu entends, Nock, au nom de la colonie ! Si tu ne me crois pas, permets à tous d'aller là-bas, au milieu de l'océan, dans les archipels. Leur verdict te prouvera que tu as tort et qu'un seul homme ne peut décider pour une communauté.

— Ça suffit ! maugréa Nock, vert de rage. Vous m'avez porté à l'unanimité au commandement de ce vaisseau. Nos lois stipulent que je suis le seul à ordonner, à décider. Vous m'avez confié vos destinées. Je conserverai mes charges jusqu'à la mort, quoi qu'il arrive. Des esprits irréflechis, totalement dépourvus de bon sens, prêchent la révolte pour m'abattre, me supplanter. N'est-ce pas, Kroul ?

— Vous faites erreur, Nock ! rectifia le second. Je n'ai pas l'ambition de vous supplanter, car je m'y serais pris autrement. Comme Géou,

j'agis au nom de la colonie, pour son salut.

Des cris fusèrent de la foule houleuse. Des poings se tendirent. Visiblement, l'excitation gagnait les manifestants solidement encadrés et travaillés par des meneurs.

Le commandant s'apaisa. Il retrouva un certain calme. Derrière sa barrière d'acier, il se sentait en sécurité. Uhel et ses hommes détenaient toutes les armes du cargo.

— Je sais, Kroul, que vous n'hésiteriez pas à refouler les autochtones. S'implanter ici, définitivement, ou dans les îles des tropiques, constituerait le début d'une période de vigilance, d'insécurité. Cela durerait jusqu'à la mort du dernier d'entre nous. Car vous oubliez qu'inexorablement, la mort nous terrassera. Les derniers épargnés, seuls, vieillis, tiendront-ils tête à tout un peuple ligué contre eux ? Je vous pose la question.

Géou répondit, intimant le silence aux manifestants.

— Tu remets constamment sur le tapis la présence des indigènes. Tu agites une menace qui n'existe pas. Laisse-nous vivre en paix, Nock, car la vie est courte pour ceux qui ont déjà perdu des années dans les geôles de notre planète, puis dans les flancs de ce cargo qui devient une immonde prison ! Oui, laisse-nous vivre comme bon nous semble. Sommes-nous libres, oui ou non ?

— La folie et l'insouciance commencent justement avec la liberté ! prévint Nock. Je veux vous empêcher de sombrer dans le chaos. Livrés à vous-mêmes, vous deviendriez la proie des autochtones. Sans organisation rationnelle, vers quel but vous dirigeriez-vous ? Croyez-vous qu'il soit facile de vivre dans l'anarchie ? En suivant les meneurs qui vous donnent de mauvais conseils, vous gaspilleriez au contraire les dernières chances qui vous restent de vous refaire une vie saine, tranquille.

Ces paroles, prononcées sur un ton tellement persuasif, freinèrent un peu l'ardeur des manifestants. Certains hésitèrent. Pris entre deux éventualités, ils ne savaient distinguer la bonne. Nock sentit qu'il gagnait momentanément la partie. Aussi, il frappa un coup décisif.

— Si, dans cinq minutes, la grande coursive n'est pas dégagée, Uhel et ses hommes vous arroseront avec leurs réfrigérants. Cela signifie l'hibernation, sans compter les autres mesures que je serai dans l'obligation d'appliquer.

La menace sembla produire ses effets. Parmi la vingtaine de manifestants, un certain flottement se produisit, puis s'accrut. Des hommes, des femmes, de plus en plus nombreux, regagnèrent leurs cabines ou les laboratoires. Géou et Kroul demeurèrent bientôt seuls.

Uhel, devant l'écran, sourit.

— Vous avez gagné la partie, commandant.

— La première manche, seulement. Car le malaise n'est pas dissipé.

J'espère que les événements me donneront raison.

Il éteignit les écrans. Puis figé devant le chef de la police :

— Uhel... Mettez Kroul et Géou aux arrêts.

— Géou aussi ? s'étonna le policier.

— Oui, elle aussi. Je ne veux, sous aucun prétexte, montrer de faiblesse pour quiconque. Mon devoir de chef m'oblige à cette nécessité, bien qu'elle me soit pénible.

Quand Uhel fut parti, Nock s'effondra sur un siège. La tête dans ses mains, il soupira :

— Géou... Pourquoi me combats-tu ? Je t'aime, tu le sais. Je ne veux que ton bonheur. Alors, pourquoi n'as-tu plus confiance en moi ?

*

* *

Combien étaient-ils ? Ni Nock ni Uhel ne purent les compter. Ils atteignaient bien la cinquantaine. Montés sur leurs chevaux piaffant d'impatience, ils observaient la pyramide, à distance prudente.

Certains portaient des casques sur la tête, d'autres des plaques de fer bardant leurs poitrines. Le soleil étincelait sur les armures, sur les boucliers, sur les glaives tenus à bout de bras.

Kemnon était revenu avec des soldats, décidé à vaincre la pyramide. Ses yeux brillaient et son visage trahissait une volonté farouche. Il avait parlé aux soldats des dieux enfermés dans des chrysalides, mais il avait rencontré beaucoup de scepticisme. Maintenant qu'ils se trouvaient devant la pyramide, les hommes hésitaient. Kemnon n'avait donc pas menti.

Les cavaliers s'ébranlèrent. Ils lancèrent leurs montures au galop. Le sable du désert se souleva sous les sabots, noyant les assaillants de poussière. Les glaives brandis, poussant des clameurs sauvages destinées à effrayer les dieux, les Aryas exécutèrent une ronde effrénée autour de la pyramide.

Ni Uhel ni ses hommes ne se montrèrent. Par contre, de minuscules ouvertures se démasquèrent à la base de la pyramide. Par ces orifices, les policiers de Nock braquèrent leurs tubes réfrirays,

Les Aryas tombèrent un à un, ne sachant d'où venait le danger. Ils croyaient que les dieux en chrysalides sortiraient de la pyramide. Ils auraient pu les combattre. Or les cavaliers tombaient comme des mouches et ne se relevaient pas. En vain, Kemnon chercha-t-il une issue dans le formidable monument.

Déjà, plus de vingt hommes gisaient au sol. Leurs chevaux couraient, éperdus, affolés par les cris des survivants. Malgré son courage, Kemnon convint qu'une fois encore, il ne pourrait pénétrer dans la pyramide. Il sonna la retraite, jugeant inutile le massacre des soldats. Comme il hurlait l'ordre de repli, dressé sur ses étriers, un

rayon réfrigérant l'atteignit. Il glissa de cheval et tomba, raidi, sur le sable.

Quelques Aryas parvinrent à s'enfuir, la terreur aux trousses. Leurs yeux exorbités trahissaient assez la crainte qu'ils éprouvaient pour cette pyramide qui décimait les soldats et contre laquelle les meilleurs glaives se brisaient.

Nock, sur les écrans, désigna les corps étendus :

— Ramassez-les, Uhel.

— Mais, commandant, les chambres d'hibernation seront bientôt pleines.

— Exécutez mes ordres. J'ai un projet pour... pour ces hibernés.

Le chef de la police n'insista pas. Il rassembla ses hommes et même des volontaires. Les Aryas furent portés dans les chambres d'hibernation du cargo, suscitant la curiosité parmi les exilés. Nock en profita pour placer quelques paroles appropriées.

— Les indigènes reviendront, encore plus nombreux. Certes, nous ne les craignons pas, car la pyramide nous protège. Mais supposez que nous soyons dans une île, sans la protection de la pyramide ou du cargo. Fatalement, nous succomberions sous le nombre sans cesse accru des assaillants. D'autre part, ces attaques répétées exigeraient une vigilance constante. Est-ce dans une ambiance analogue que vous désirez achever vos jours ?

Nock reprenait en main la situation. Les sourires revenaient sur les visages des exilés. La confiance se rétablissait. Certes, le malaise subsistait, mais il s'atténuait lentement. Les rancunes se tassaient. Elles pouvaient se réveiller subitement si Nock n'y prenait pas garde. Car Kroul, comme Géou, conservait des amis.

Uhel, son travail achevé, vint rendre compte de sa mission. Sur les écrans, le commandant vérifia que nul assaillant ne restait sur le terrain. De nouveau, le désert était nu, vide, silencieux.

— Les insensés ! maugréa Nock en songeant aux Aryas. Ils se jettent inconsciemment sous nos réfrigérants. Je suis sûr qu'ils reviendront, plus obstinés que jamais. Pourtant, si nous les laissons faire, malgré la solidité de la pyramide, ils seraient bientôt un si grand nombre que le désert en serait couvert. Qui sait si, dans leur fanatisme, ils ne parviendraient pas à pratiquer une brèche dans nos murs ? C'est pourquoi nous les hibernons. Nous insufflons la crainte, la peur dans leurs esprits. Ils se lasseront.

— Vous oubliez, commandant, nota Uhel, qu'ils reviennent chaque fois plus nombreux. Ils ignorent peut-être la peur, la crainte.

Nock éteignit les écrans. Il réfléchit profondément. Il n'ignorait pas que la présence des indigènes posait des problèmes, des difficultés. Même à l'état préhistorique, les autochtones restaient une menace pour la sécurité des exilés. La situation exigeait donc des mesures.

— J'étudierai l'intelligence de ces gens, Uhel. J'apprendrai à les connaître. Nous serons alors plus aptes à les comprendre et, par contrecoup, à nous en protéger. Il serait navrant de faire la guerre à un peuple arriéré qui voit, en notre pyramide, en nos aérojets, une menace. Il serait aussi navrant de laisser nos vies dans cette stupide aventure alors que, nos réserves reconstituées, nous pourrions repartir.

— Vous avez parlé d'un projet, tout à l'heure, pour les hibernés.

— C'est vrai. Les chambres d'hibernation se rempliront vite. Aussi ai-je l'idée de déporter les hibernés en un lieu d'où ils ne pourront s'évader par leurs propres moyens.

— Quel lieu, commandant ? demanda Uhel, intrigué.

— Les îles, Uhel, les îles dont parlaient Géou et Kroul. Situées au milieu d'un océan immense, elles deviendront une prison, une merveilleuse prison. Ainsi, grâce à nous, des terres vierges se peupleront.

— Vous risquez de ranimer la révolte, prévint le chef de la police, méfiant. On vous demandera où vous avez déporté les indigènes.

— Je compte sur votre discrétion, Uhel. Les aérojets transporteront les hibernés pendant la relaxation nocturne. Ainsi, les archipels tropicaux seront habités et il ne sera plus question de nous y établir. Cette nuit, vous commencerez la déportation.

Le chef de la police formulait des réserves sur ce projet. Mais il se garda bien de contrarier Nock. Il obéirait. Il faisait confiance au commandant du cargo. Il espérait simplement que de nouvelles difficultés ne surgiraient pas.

Resté seul, Nock concentra ses pensées. Il avait besoin de réfléchir. Des soucis l'accablaient. Le fait de commander non seulement un vaisseau, mais une colonie d'exilés, imposait des responsabilités énormes, créait des problèmes qu'il voulait résoudre à tout prix. La tâche, bien qu'ardue, était exaltante. Ne consistait-elle pas à offrir le bonheur de, l'existence à des condamnés, le bonheur d'une vie nouvelle telle que la conçoivent des hommes et des femmes, longtemps privés de liberté ?

Mais la vie, seul, isolé, reclus, signifie-t-elle quelque chose ? Nock pensa à Géou et il se dirigea vers la cellule où, depuis sa prise de position nettement hostile, elle se trouvait enfermée.

Il avait la clemettrice qui, seule, permettait d'ouvrir la cellule. Il entra. Une pâle lumière inondait la cabine, pourtant confortable. Rien n'y manquait, même pas le téléviseur qui diffusait des programmes magnétoscopés.

La biologiste, couchée dans l'alvéole qui épousait parfaitement les formes du corps et permettait une relaxation complète, se dressa à l'entrée du commandant. Sous le serre-tête, elle apparaissait très pâle, mais résignée.

— Géou, dit Nock, en s'approchant. Je te jure que je t'ai incarcérée pour le bien de toute la colonie. Ne crois pas que j'aie voulu me venger. Je t'aime trop. Pourquoi m'as-tu fait du mal ?

La jeune fille se précipita dans les bras ouverts de Nock. Elle s'y blottit. Des larmes de regret coulèrent sur ses joues.

— Pardon, Nock. Je voulais être heureuse, tu comprends ; me sentir avec toi, dans un décor merveilleux, loin des soucis du cargo. Je voulais vivre, enfin, ne plus cacher mon amour. Tu comprends ?

— Oui, murmura Nock.

Leurs lèvres s'unirent. Au-dehors, il faisait nuit. Les exilés se relaxaient. Uhel, aux commandes d'un aérojet, emmenait les premiers hibernés vers les îles...

CHAPITRE III

Nock avait choisi un homme au hasard dans la chambre d'hibernation. Le hasard tomba sur Kemnon.

Emmené, inconscient, dans un laboratoire médical, l'Arya fut examiné soigneusement par Quor. Au terme de cet examen, le médecin se tourna vers Nock :

— Eh bien, commandant, cet indigène possède des organes analogues aux nôtres. Physiologiquement, je peux affirmer que cette créature se comporte comme vous, comme moi.

— Mentalement, Quor ?

— Je vous répondrai tout à l'heure, quand j'aurai dépouillé les graphiques du neuropsychographe.

Le docteur, sans l'aide d'un assistant, adapta un casque à électrodes sur la tête de Kemnon, allongé sur une couchette roulante. Puis sans autre précaution, il lança un courant électrique dans l'appareil. Aussitôt, les électrodes crépitèrent légèrement. En même temps, des oscillateurs traçaient des graphiques sur des bobines spéciales.

— Je veux tout savoir, précisa Nock, observant la scène avec intérêt. L'intelligence de cet autochtone, sa pensée, les rudiments de son langage.

Quor approuva de la tête.

— Comptez sur moi, commandant. Je vous adresserai un rapport aussi circonstancié que possible. Le neuropsychographe, vous ne l'ignorez pas, est capable de mettre à nu un cerveau, si j'ose m'exprimer ainsi. Le dépouillement des graphiques exigera quelques heures seulement, grâce aux machines électroniques qui m'aideront.

Nock laissa donc le médecin à son travail. Il retourna vers son poste de commandement, dans la cabine de pilotage. Là, une lampe rouge clignotait, impérative. Immédiatement, Nock comprit qu'on l'appelait de l'extérieur du cargo, et même de la pyramide.

Il se pencha, un peu inquiet, sur le microphone surmonté d'un écran. Ce dernier, sitôt allumé, lui renvoya l'image de Lurt.

— Pourquoi m'appellez-vous, Lurt ? Que se passe-t-il ? Vous venez de quitter la pyramide voici à peine deux heures, après avoir amené plusieurs grammes d'uranium pour la nucléopile. Il restera à les enrichir. Déjà, on s'en occupe dans les labos de physique nucléaire.

— Je n'en doute pas, commandant. Cependant, le programme envisagé prend plus de temps que prévu. L'extraction puis le dépouillement n'avancent qu'avec lenteur. J'ai peur qu'à cette cadence, nous ne soyons encore cloués ici pour de nombreux mois.

— C'est pour me dire ça que vous m'appellez ?

— Non. Pour rejoindre le continent au-delà du grand océan, j'ai pris

le chemin des écoliers. Je me trouve actuellement au centre d'un immense plateau, situé à environ cinq mille kilomètres à l'est de la pyramide, c'est-à-dire sur le continent même où nous avons atterri. Eh bien, savez-vous ce que j'ai découvert ?

— Non, Lurt.

— De l'uranium. Le gisement semble, *a priori*, aussi important que celui auquel nous travaillons actuellement. Si on pouvait extraire de l'uranium sur plusieurs points simultanés, il est certain que nous gagnerions un temps appréciable.

— D'accord, Lurt, acquiesça Nock. Nous devons, par tous les moyens, accélérer notre production. Je vais envoyer une équipe vous rejoindre.

Sur l'écran, l'atomicien parut contrarié. Son enthousiasme, brusquement, faisait place à une grande prudence.

— Un problème se pose, commandant. La région est habitée par des hommes de petite taille, au teint légèrement jaunâtre, aux yeux un peu bridés, qui vivent à l'état primitif.

— Peu importe, Lurt, décida Nock. Notre stock d'uranium passe avant ces considérations. Les exilés s'impatientent. Le mécontentement risque de renaître. Si vous avez découvert un gisement important, et d'extraction facile, n'hésitez pas. Restez sur place. Je vous envoie immédiatement une équipe de travail. Vous la mettrez en route.

Il coupa la communication. L'écran noircit. Il se mit en rapport avec le labo de physique nucléaire.

— Envoyez une équipe d'extracteurs à cinq mille kilomètres environ vers l'est. Équipez un aérojet. Lurt est sur place. Ne le faites pas trop attendre.

Assuré que l'ordre serait exécuté, Nock se détendit quelques instants. Il croqua quelques comprimés vitaminés. Relaxé sur un fauteuil, il attendît ainsi le rapport de Quor, sur lequel il espérait beaucoup.

Quor lui tendit un papier, commentant :

— Curieux, très curieux, commandant... J'ai tout consigné dans ces notes, mais d'ores et déjà, je peux vous dire que ces indigènes sont doués d'une vive intelligence. Le spécimen que j'ai étudié apparaît nanti de certaines qualités. Il est courageux, fort, impulsif, curieux, plein d'initiatives parfois déconcertantes. J'ai appris, en fouillant son cerveau, des rudiments de son langage qui diffère évidemment du nôtre. D'autre part, sa mémoire laisse des traces de son passé. Il semble que ces indigènes ignorent les grands problèmes qui régissent la vie. Il ignore, par exemple, l'existence d'autres mondes. Il croit que son peuple est le seul à habiter la planète. Ses pensées se bornent à examiner le présent, les problèmes quotidiens. Il ignore comment la vie prend forme, se développe, pourquoi il raisonne, pourquoi ses

organes fonctionnent ainsi. Sa culture reste primitive, ses ambitions sont celles d'un guerrier. Il croit stupidement que son peuple a atteint le sommet d'une civilisation puissante.

— Quor..., demanda Nock ; que pense-t-il de nous ?

— Il croit que nous sommes des dieux. Je suis certain, pourtant, que lui et les siens désirent nous vaincre.

— Des dieux ! répéta Nock en hochant la tête. C'est-à-dire des personnages fictifs, imaginaires, symboliques. Des créatures invulnérables, planant au-dessus des mortels... Curieux. Pourquoi ne croit-il pas à l'existence d'autres mondes habités ? Son regard ne s'est-il jamais tourné vers les étoiles ?

— Il ignore les principes de l'astronomie, de la matière organique et inorganique, les lois de la pesanteur et de la gravitation. Ses connaissances se limitent à ce qu'il voit, à ce qu'il entend.

— Quor... Pourriez-vous, à partir des rudiments de son langage, construire un traducteur linguistique ?

Le médecin hésita. Cela dépassait le cadre de ses attributions, comme il l'expliqua d'ailleurs :

— Je ne suis pas électronicien, commandant. Toutefois, il semble possible, *a priori*, qu'un cerveau électronique puisse traduire les paroles de cet indigène. L'expérience serait intéressante. J'en parlerai aux techniciens. En leur fournissant certains éléments de base puisés dans le cerveau de l'autochtone, ils pourraient donner à un cerveau électronique la possibilité de traduire un idiome. Des traductions, sur notre planète, ont déjà été opérées. Il s'agissait, je vous le rappelle, de langues mortes, mais néanmoins connues.

— C'est bon, Quor. Je me mettrai en rapport avec les techniciens de l'électronique. En attendant, remplacez l'indigène en chambre d'hibernation et veillez à ce qu'Uhel ne le déporte pas vers les îles.

Le médecin s'inclina et rejoignit son laboratoire. Nock, rigide, évoqua des perspectives d'avenir :

— Je parlerai à ce primitif. Il me répondra. Je le persuaderai que nous ne venons pas en ennemis, en conquérants. Alors, il conseillera à ses frères de nous laisser en paix, dans le désert. Je pense surtout que Lurt se hâtera, avant que d'autres événements se produisent. Car, si nous devons nous installer définitivement ici, la vie deviendrait impossible.

*

* *

Lurt contemplait avec satisfaction le scintillomètre. L'aiguille crépitait. Incontestablement, l'appareil détectait de l'uranium.

Lurt se tourna vers son compagnon, un atomicien comme lui.

— Néal... Nous allons attendre ici l'équipe annoncée par le

commandant. Puis nous lui distribuerons le travail. Ensuite, nous rejoindrons le continent transocéanique.

— Comme vous voudrez, Lurt. Mais la nuit tombe. Nous ferions mieux de rejoindre l'aérojet.

— Vous avez peur, Néal ?

— Pas précisément. Nous ne sommes pas armés et nous avons décelé des indigènes.

— C'est vrai. Depuis la révolte de Kroul et de Géou, Uhel détient le monopole des armes. Franchement, Néal, soutenez-vous Kroul ?

Le jeune atomicien hésita. Il avait peur que ses propos n'atteignent les oreilles de Nock. Lurt le comprit parfaitement.

— Parlez sans crainte, Néal. Pour mon compte, j'ai déjà fait mon choix. Kroul a raison. Comme moi, vous avez survolé ces îles et vous avez constaté qu'elles possédaient un climat idéal. Quitter définitivement cette planète nous condamne peut-être à achever nos jours dans les flancs du cargo ou sur un monde inhospitalier, parce que nous n'aurons pas découvert autre chose.

— Moi aussi, Lurt, confia Néal, je me range du côté de Kroul. Ces îles sont un paradis. Si vos idées vous opposent à Nock, pourquoi tenez-vous tant à accélérer la production d'uranium en créant un second chantier d'extraction ?

— Je gagne la confiance du commandant pour mieux l'avoir à notre merci, révéla Lurt à voix basse. La colonie entière, à l'exception d'Uhel, aveugle, se range derrière Kroul. Certes, l'opposition paraît matée mais elle sommeille. Il suffirait d'un rien pour la rallumer. Nock est décidé à partir et aucun argument ne fléchira son obstination. Il serait donc stupide de freiner l'extraction d'uranium. L'échéance arriverait fatalement. Il est préférable qu'elle arrive vite. Je compte, du reste, basculer Uhel dans notre camp.

— Hum ! Il semble irrécupérable. Le poste important que lui a confié Nock le place dans une position difficile. De plus, il prend son rôle très au sérieux, avec conscience de sa position déterminante.

— Je m'en charge. Uhel, comme vous, comme moi, comme tous, aspire à dénicher un coin tranquille pour achever paisiblement ses jours. La crainte de finir son existence dans le cargo le travaille. Ce point faible, commun à tous, je saurai l'exploiter. Nock ne peut nous hiberner tous. Il a besoin de nous, de notre collaboration. Seul, il ne peut diriger le vaisseau.

Maintenant, la nuit enrobait les deux exilés. Lurt tenait le scintillomètre sur sa poitrine. Dans le ciel, les étoiles s'allumaient, une à une. Les ombres découpaient un décor dantesque, fantasmagorique. Des blocs de rochers, des ravins, des failles, des forêts. Un plateau chaotique, montagneux, où les cailloux captaient le silence, où le sol aride exsudait une atmosphère lourde, incertaine, pire que celle d'un

vrai désert de sable.

— Regagnons l'aérojet, conseilla Néal, mal à l'aise. Nous passerons probablement la nuit à bord, en attendant l'équipe annoncée.

— À peine quelques centaines de mètres à parcourir, nota Lurt.

Il s'arrêta soudain. Devant lui, des lumières se dressèrent. Il en compta des dizaines. Elles brillaient dans la nuit, brandies au bout d'un bâton. Des torches ! La résine flambait en grésillant, illuminant les porteurs.

Les indigènes avançaient vers les deux atomiciens, le dos collé contre le rocher. Ils formaient un vaste arc de cercle. C'étaient de petits hommes maigres, à la peau jaune, aux yeux bridés. Ils portaient de grossiers vêtements de toile, et des turbans couvraient leurs têtes, pour la plupart. Certains se protégeaient avec des boucliers et brandissaient des sagaies.

Lurt et Néal suaient de peur.

— Ils reculeront peut-être, espéra le premier sans trop y croire. Nous n'avons pas d'armes.

— Brandissez le scintillomètre, Lurt ! suggéra le second. Cela peut les effrayer.

Lurt obéit. L'appareil crépita. Si cela provoqua un moment d'hésitation chez les indigènes, la diversion ne dura pas. Les Jaunes reculèrent à peine, pour mieux resserrer leur cercle menaçant.

— On ne peut s'échapper, Lurt ! constata Néal en hurlant.

*

* *

À bord du cargo, aux premières heures de l'aube, Nock tenta vainement d'entrer en contact avec Lurt. L'écran restait noir, le micro silencieux.

— Lurt avait promis d'attendre sur place l'équipe d'extracteurs ! maugréa le commandant en prenant Uhel à témoin. Pourquoi ne répond-il pas ? Sans sa position exacte, je ne puis donner l'ordre à l'équipe de prendre le départ.

Il se tourna vers le chef de la police :

— Débrouillez-vous pour retrouver Lurt. En principe, il s'est posé à environ cinq mille kilomètres d'ici, à l'est. Certes, cela manque de précision, mais un aérojet ne passe pas inaperçu.

— Lurt, dans son rapport, n'a-t-il pas parlé d'indigènes à peau jaune et yeux bridés ?

— Oui. Pourquoi ? s'étonna Nock, loin d'entrevoir la vérité.

— Rien, répondit Uhel, évasif. Je vais m'en assurer.

Il allait se retirer quand le commandant le retint :

— Où en est la déportation des hibernés ?

— Achievée, commandant, cette nuit même. Il ne reste dans les

chambres de congélation que l'autochtone dont Quor s'est personnellement occupé.

— Très bien, approuva Nock, satisfait. Je suis très content de vous, Uhel. Vous pouvez disposer. Tenez-moi au courant.

Le chef de la police salua. Le front de Nock se rembrunit. Il songea brusquement aux petits hommes jaunes. Seraient-ils la cause du silence de Lurt ?

*
* *

Uhel et ses hommes avaient repéré l'aérojet de Lurt. Immédiatement, ils se posèrent à proximité de l'engin. Une observation aérienne ne leur avait malheureusement pas appris grand-chose au sujet de la disparition des atomiciens.

Ils revêtirent leurs scaphandres, par précaution. Leurs radartests au poignet, ils se mirent en route dans une région accidentée. Le détecteur individuel, s'il était de faible portée, décelait quand même de la matière organique, vivante, à plusieurs kilomètres.

Les aiguilles ultra-sensibles des radartests oscillaient, indiquant une direction précise. Uhel maugréa :

— Nous marchons vers des créatures vivantes. Espérons que Lurt et Néal seront parmi elles. Mais attention au moindre faux pas. Nous tomberions dans le vide !

Les policiers avançaient effectivement avec précaution. Ils longeaient des précipices béants. Peu habitués à ce genre de sport, ils étaient mal à l'aise. Toutefois, Uhel les encourageait de la voix et du geste. Il marchait en tête.

— Du courage, les gars ! Sachez que si nous ne retrouvons pas Lurt, l'extraction de l'uranium s'en ressentira terriblement. Or vous avez tous hâte de partir vers d'autres cieux plus cléments.

Uhel savait très bien que tous ses hommes ne partageaient pas les idées du commandant. Ils en avaient marre de voyager dans l'espace, sans but, sans savoir exactement où s'arrêterait leur randonnée ! Le cargo ! Cela signifiait encore des mois, des années d'hibernation. Les tribunaux de leur planète, après les avoir jugés, condamnés à l'exil, leur offraient une chance de survie sur un autre monde. Le but restait donc de découvrir ce monde accueillant et il ne fallait pas se montrer trop difficile, sinon on risquait de tourner indéfiniment en rond dans l'espace. Les exilés se contenteraient d'un coin où l'air conviendrait à leurs poumons, où le climat ne serait pas trop rude, où la végétation et le sous-sol permettraient de subsister. Tous, ils croyaient avoir atteint la terre promise, espérée. Or Nock prétendait que le cargo ne ferait qu'une escale...

Les radartests signalaient que l'on approchait des créatures

vivantes. Les policiers se hissaient péniblement sur un sentier étroit, bordant un abîme. Leurs combinaisons gênaient leurs mouvements. Ils avaient peur de glisser. Ils mettaient un pied devant l'autre, lentement.

Enfin, ils parvinrent sur un vaste entablement rocheux. Une paroi abrupte se dressait devant eux. Ils ne pourraient continuer leur chemin. Des cavernes trouaient la paroi.

Uhel et ses hommes dégainèrent leurs réfrirays. Ils avancèrent encore, jusqu'au seuil des cavernes. Ils distinguèrent certains aménagements domestiques à l'intérieur, des boiseries, des meubles grossiers, des ustensiles de cuisine. Des feux brûlaient et enfumaient les grottes.

— Lurt ! Néal ! hurlèrent les policiers, allumant les lampes de leurs casques.

Ils pénétrèrent dans une caverne. Les lampes arrosèrent de lumière des murs où s'incrustaient des dessins, des sculptures. Des objets d'art, en bois, en pierre, jonchaient le sol. Les voix résonnaient.

Les hommes s'enfoncèrent plus avant, dans le noir. À mesure qu'ils avançaient, ils avaient la sensation que les indigènes reculaient, espérant échapper ainsi à leurs ennemis.

Enfin, tassées tout au fond de la caverne, les créatures de race mongoloïde apparurent, effrayées par la vue des scaphandres et des lumières braquées sur eux. Néanmoins, des guerriers brandirent leurs sagaies, menaçants. Les hommes d'Uhel tirèrent. Gelés par les rayons, des guerriers trop braves se figèrent en statues. Les femmes, les enfants, poussèrent des cris de frayeur.

— Venez ! gronda Uhel. Lurt et Néal ne se trouvent pas ici. Visitons les autres grottes.

Ils rebroussèrent chemin. Mais pour éviter d'être poursuivis, ils durent utiliser leurs réfrirays. Ils revirent le soleil, le jour, puis replongèrent dans les ténèbres, appelant sans cesse. Des voix, alors, leur répondirent.

Ils découvrirent enfin Néal et Lurt, gisant au sol, ligotés comme des saucissons. Ils les délivrèrent, ne cherchant nullement à poursuivre les Jaunes qui, effrayés, s'enfuyaient. Des torches, piquées au mur, éclairaient furtivement les visages.

La troupe, protégeant sa fuite à coups de rayons réfrigérants, regagna les aérojets. Tout danger était maintenant écarté. Les deux atomiciens purent enfin serrer les mains de leurs sauveteurs.

— Merci, Uhel, dit Lurt en souriant. Vos réfrirays ont semé la panique parmi les indigènes.

— Vous a-t-on maltraités ?

— Non. Les créatures à peau jaune nous ont entourés et capturés. Désarmés, nous ne pouvions leur résister. Ils nous ont emmenés dans

leurs cavernes. Ils nous observaient plutôt comme des bêtes curieuses. Nos vêtements, surtout, les intriguaient. Pas un instant, nous n'eûmes l'impression qu'ils nous mettraient à mort. Sans doute nous ont-ils vus sortir de l'aérojet, et la proximité de notre engin frappait leur imagination. Ils nous ont pris pour des personnages de légende. Mais le fait de nous avoir capturés leur donnait l'illusion qu'ils étaient invincibles. J'ignore ce qu'ils comptaient faire de nous.

— Vous avez eu tort, sachant des indigènes à proximité, de vous éloigner de votre aérojet, reprocha le chef de la police.

— À qui la faute ? rétorqua Lurt. Nock ne veut pas nous confier des armes. Il préfère assurer notre protection par sa police.

— C'est notre rôle, en effet, affirma Uhel.

— Moi, je sais pourquoi Nock désire garder le monopole des armes. Parce que, sous la menace, il nous tient à sa merci et fera triompher ses idées. Or qui prouve qu'il a raison ? Comment un seul homme peut-il décider du sort de cinquante individus ? On se croirait devant un tribunal sans appel, dont Nock serait le juge, le seul. Je suis certain, Uhel, que vous pensez comme moi.

— C'est possible, Lurt, convint le chef de la police. Mais j'obéis à Nock parce que je le respecte. C'est un homme d'action, d'initiative. Il possède l'âme d'un chef. Il nous a tirés du pétrin en nous emmenant jusqu'ici à bon port. Il était moins une que nous restions en panne dans l'espace. Vous n'ignorez pas, alors, ce qu'il serait advenu de nous. Cinquante corps gelés dans les flancs du cargo ! Donc plus une prison ambulante, mais un cimetière... Voilà ce que nous a évité Nock.

— Je ne critique pas le commandant sur ce qu'il a fait, mais sur ce qu'il va faire, rectifia l'atomeicien. Vous avez vu les îles, Uhel, ces îles dont on parle tant à la colonie ?

Le policier hésita. Lurt ignorait encore la déportation des indigènes hibernés. Ce n'était pas à Uhel d'annoncer la nouvelle, si Nock jugeait bon de la taire. Pourtant, Quor était dans la confidence. Le secret, tôt ou tard, se divulguerait inévitablement.

— Je connais ces archipels, en effet, mon service ayant nécessité leur survol. N'essayez pas de me convaincre, Lurt. Vous perdez votre temps.

— Ça dépend de ce que je vous propose. M'écoutez-vous cinq minutes ? Vos hommes peuvent rester. Je n'ai rien à cacher.

— Allez-y, décida Uhel. Mais dépêchez-vous. Je dois avertir le commandant que je vous ai retrouvés. Il pourra donner l'ordre de départ à l'équipe n°2.

Lurt parla beaucoup plus de cinq minutes et Uhel, pas un instant, ne l'interrompit, en dépit du temps qui s'écoulait.

Kemnon, décongelé, se tenait devant la machine électronique modifiée. Il regardait fixement Nock, seul en face de lui dans le labo d'électronique, Nock, en effet, ayant désiré se trouver seul devant l'indigène.

On ne savait qui, des deux hommes, se sentait le plus ému. Ils étaient émus probablement l'un et l'autre, pour des raisons différentes. Kemnon dévisageait cette créature à collant et à serre-tête, sachant qu'il était devant l'un de ces fameux « dieux » qui, selon leur volonté, quittaient leurs chrysalides.

L'Arya contemplait aussi le cerveau électronique. Il se demandait dans quel antre il se trouvait. Il songea à la pyramide. Bien sûr, il se trouvait à l'intérieur du monument.

— As-tu peur ? demanda Nock.

Il attendit quelques secondes. Le cerveau traduisit. Une voix monocorde émit des sons incompréhensibles pour Nock, mais Kemnon les comprit. Il ignore, évidemment, que la voix était celle de la machine.

— Non, répondit-il dans sa langue. Le cerveau, inversement, traduisit.

— Bien. Comment t'appelles-tu ?

— Kemnon.

— Moi, mon nom est Nock. Je ne suis pas un dieu, comme tu le penses. Je viens, ainsi que mes compagnons, d'une autre planète, d'un autre monde, d'une étoile.

— Vous parlez de ces étoiles qui brillent la nuit dans le ciel ?

— Oui. Nous sommes venus à bord d'une machine volante. Je voudrais te dire, Kemnon, que nous ne ferons qu'une escale sur ta planète, et que nous ne te voulons aucun mal. Tes compagnons sont vivants. Nous les avons relâchés. Nous te relâcherons aussi et tu pourras dire à ton peuple que les Zulhs...

— Qui sont les Zulhs ? interrompit l'Arya.

— Nous venons d'un monde appelé Zulh. Tu comprends ? Donc, nous, les Zulhs, n'avons d'autre ambition que de renouveler notre provision de combustible. Car notre machine volante marche avec quelque chose qui se nomme uranium. C'est un minerai. On en trouve sur ta planète.

— Après avoir volé du minerai, que ferez-vous ?

— Comprends bien, Kemnon. Nous ne volons pas du minerai. Ton peuple ne peut exploiter l'uranium. Il en ignore même l'existence. Nous prenons un minerai qui ne te sert à rien. Après quoi, nous repartirons à bord de notre machine volante.

— Vous ne reviendrez plus ? demanda l'Arya, étonné.

— Non, jamais. Nous détruirons la pyramide avant notre départ et il

ne subsistera plus rien de notre passage... Kemnon, veux-tu nous aider ?

La question surprit tellement l'indigène qu'il resta un moment silencieux, cherchant ses mots. Il s'attendait à mourir et voilà qu'on lui demandait d'aider des gens plus civilisés que lui !

— Ton aide sera simple, précisa Nock. Tu resteras ici, avec nous, et tu parleras avec ceux que la pyramide aura attirés. Tu leur diras qu'ils n'ont rien à craindre, et qu'ils s'en retournent, que leurs efforts pour pénétrer dans la pyramide seraient vains. En somme, je veux éviter de massacrer ton peuple.

— Vos paroles sont amicales, Nock. Je n'ai plus peur. Mais en échange de mon aide, me relâchez-vous ?

— Oui, je te l'ai promis. Tu seras libre. J'ai crainte que lu ne comprennes mal pourquoi nous sommes ici. Ton œil brille, ton cerveau bouillonne.

Nock désigna un siège d'acier surmonté d'un casque à électrodes. Il ne s'agissait pourtant pas du neuropsychographe.

— Assieds-toi, Kemnon.

Ce dernier hésita. La vue de ces appareils complexes l'incitait à la méfiance.

— Je t'assure, tu n'as rien à craindre, insista le Zulh. Tu vas apprendre notre civilisation et tu comprendras alors pourquoi nous avons besoin d'uranium.

Kemnon, décidé à aller jusqu'au bout de l'aventure, obéit. Il prit place sur le siège. Nock se pencha sur un interphone.

— Quor ! appela-t-il. Venez !

Une minute plus tard, le médecin pénétrait dans le labo. Il s'étonna à la vue de Kemnon, coiffé du casque à électrodes.

— Je vais apprendre à cet indigène les rudiments de notre civilisation, expliqua Nock. Ces détails, il les répétera à ses compagnons, acquérant ainsi une certaine autorité. Devenu notre allié, nanti d'une intelligence plus grande que ses congénères...

— Je vois où vous voulez en venir, commandant, sourit Quor. L'idée n'est pas mauvaise, si elle ne se retourne pas contre vous. Par induction mentale, vous allez inculquer à un primitif des sommes de connaissances. Cela ne lui servira à rien, mais aux yeux de ses congénères, il deviendra un prophète, un érudit, qu'on écouterait avec attention, ou qu'on traiterait de fou.

— On le prendra très au sérieux, Quor, pour la raison bien simple que la pyramide existe, qu'elle devient un symbole. On croira Kemnon, parce qu'il reviendra justement de la pyramide.

Les électrodes crépitèrent. Des graphiques préalablement établis, perforés, déclenchèrent des impulsions électriques bien précises au niveau des neurones cervicaux. La mémoire de Kemnon, par

induction, enregistra des connaissances étonnantes dans des domaines étendus et divers, sans pour autant perturber son intelligence. L'Arya resterait un primitif mais ce que lui apprenait le psycho-inducteur subsisterait un certain temps dans les circonvolutions de son cerveau.

Kemnon devenait une sorte de bobine humaine enregistreuse. Mais à l'encontre des machines, il raisonnait...

*
* *

Uhel était rentré. Dès lors, Nock put ordonner à l'équipe numéro 2 de rejoindre Lurt. À peine l'aérojet venait-il de décoller que Panq, la diététicienne chargée de l'alimentation de la colonie, demanda audience auprès du commandant.

Panq était jolie, même sous le serre-tête uniformisant les silhouettes. Diplômée de diététique, elle alliait le charme à l'intelligence. Ce n'était pas le même genre que Géou. Panq était plus docile, plus discrète, plus modeste. Elle n'aurait jamais songé à trahir. Elle suivait aveuglément Nock et lui conservait sa confiance. Géou, par contre, se montrait plus indisciplinée, exigeante. Elle aimait que Nock passât par ses caprices, ses sautes d'humeur, alors que Panq n'élevait jamais la voix et s'enfermait dans sa timidité.

La diététicienne exposa les motifs de son entrevue.

— Les réserves de comprimés nutritifs baissent, déclara-t-elle. Si nous ne renouvelons pas les stocks, il faudra envisager le rationnement.

Nock se caressa le menton, ennuyé. Il n'avait jamais songé au spectre de la famine. Il croyait les stocks de comprimés plus importants.

— Combien de temps pourrions-nous subsister sur les réserves ?

— Deux mois, trois, en se rationnant.

— Il n'est absolument pas question de se rationner au moment où notre dépense en énergie s'accroît. Vous avez bien fait de me prévenir, Panq. Pourriez-vous tirer des protéines de l'océan ?

— Bien sûr, répondit la jeune fille. Un océan, des mers... Ça signifie des algues, du plancton. Possédons-nous une cloche d'extraction pour les grandes profondeurs ?

— Oui. Nos juges ont tout prévu avant de nous larguer dans l'espace. Nous disposons de tout le matériel nécessaire. Je ferai transporter la cloche au bord de l'océan où nous aurons préalablement décelé des bancs importants d'algues et de plancton. Votre équipe se chargera de l'extraction.

— Commandant..., révéla la jeune fille en rougissant ; sachez que quoi qu'il arrive, vous me trouverez toujours à vos côtés.

Nock, touché par cette marque de fidélité, sourit. Il s'approcha de la

diététicienne et, la tenant par les épaules, planta son regard dans le sien :

— Vous me réconfortez, Panq, au moment où des difficultés m'attendent. Il est bon, en ces circonstances, de compter ses amis. Ils ne sont pas tellement nombreux.

— Est-ce vrai ? fit Panq, très pâle.

— Oui. Mais rassurez-vous, je n'abandonnerai pas la colonie au triste sort qui la guette si elle demeurerait ici... Maintenant, allez, mon amie. Du travail vous attend.

Il tapota la joue de la jeune fille et celle-ci regagna son labo. Elle aimait secrètement Nock, mais elle était beaucoup trop timide pour l'avouer. De plus, elle haïssait Géou depuis que celle-ci avait trahi. Elle haïssait tous les traîtres et ils étaient nombreux. Car elle devinait de l'animosité autour d'elle. Si le commandant ne se méfiait pas, le mécontentement renaîtrait.

Nock convoqua Uhel.

— Je vais m'absenter quelques heures. Nos réserves de comprimés nutritifs s'épuisent. Dans deux mois, la famine nous guettera. Faites adapter la cloche d'extraction marine sous un aérojet. Avec Panq, je vais à la recherche de bancs d'algues et de plancton.

— Bien, commandant, acquiesça Uhel. Je comprends l'urgence de cette tâche.

L'adaptation de la cloche marine sous un aérojet nécessita quelques heures de travail. Néanmoins, les techniciens du labo d'électromécanique se surpassèrent. La cloche fut prête bien avant le délai fixé.

— Nous partirons cette nuit, décida Nock.

— Pourquoi pas immédiatement ? s'étonna Panq. Il reste encore plusieurs heures de jour.

— Je vous en expliquerai les motifs.

La nuit tomba donc. L'activité des différents laboratoires cessa. Les Zulhs se retirèrent dans leurs cabines, pour la relaxation nocturne. Alors, Nock expliqua à Panq ce qui se passait.

— Quor vient de m'apprendre de mauvaises nouvelles. Uhel n'attendrait qu'un moment favorable pour me trahir. Il a dissimulé toutes les armes. Il profitera de mon absence pour délivrer Kroul.

— Comment Quor a-t-il appris tout cela ? s'effraya la jeune fille.

— Il possède beaucoup d'amis dans les divers labos. En m'absentant, je saurai si Uhel est capable de me trahir. Je lui ai confié le cargo. Il ignore qu'il passe un test.

— Si Kroul, devenu le chef, vous massacre ? Pourquoi ne prenez-vous pas immédiatement des mesures ?

Nock hocha la tête, gardant tout son calme, son sang-froid.

— Des mesures ? C'est impossible, Panq. Je m'appuie sur une police

qui m'abandonne. Ce serait précipiter l'heure de la révolte. En motivant mon départ, j'échappe au guet-apens.

— Pourquoi attendre la nuit ?

— À cause de la relaxation. Chacun repose et ne songe pas à la rébellion. Or, Quor et Kemnon partiront avec nous.

— Kemnon ? s'étonna la diététicienne, le sourcil froncé.

Nock sourit.

— C'est un indigène.

Il révéla à Panq que les hibernés avaient été déportés sur les îles des tropiques. Il avoua aussi ce qu'il attendait de Kemnon. Alors, la jeune fille comprit que depuis longtemps, le commandant préparait en silence sa riposte. Mais Nock était-il sûr de triompher, abandonné de tous ?

Nock, Panq, Quor et Kemnon se glissèrent dans l'aérojet. L'Arya ne manifesta aucune émotion. Son cerveau « imaginait » ce qui allait se passer. Instruit, alimenté en connaissances diverses, il se comportait comme un Zulh. Il comprenait maintenant pourquoi les exilés avaient besoin d'uranium, ce minerai qui permettait à des machines de voler.

Le commandant au pilotage, l'engin discoïde s'échappa de la pyramide par l'accès supérieur. Quand il atteignit plusieurs kilomètres d'altitude, il plafonna un instant puis mit le cap vers l'est.

Nock montra un étui à sa ceinture :

— Un réfriray ! C'est tout ce que j'ai pu soustraire à la vigilance d'Uhel. D'ailleurs, je comptais bien ne jamais utiliser mon arme personnelle. Et dire qu'en ce moment même, peut-être, mon chef de police délivre Kroul et s'empare du cargo !...

Il soupira. L'aérojet se dirigeait droit vers les îles. À mesure que l'on avançait vers l'est, la nuit n'estompait. Puis l'aube succéda aux ténèbres. Enfin le jour, le soleil, la lumière, ruisselant sur un océan gigantesque. Des archipels apparurent, ramassis de végétation luxuriante. L'aérojet plongea vers l'un d'eux.

— Les idiots ! ricana Nock en évoquant les meneurs de la révolte. Je les tiens à ma merci. Bientôt, ils me supplieront de revenir. Je savais que, tôt ou tard, la scission se produirait. La partie est inégale. Trois d'un côté, le reste de l'autre... Le reste ! À qui obéit-il ? À des hommes, ou à un idéal ? Sûrement pas à Kroul. La crainte de ne pas découvrir dans le cosmos un monde où ils pourront vivre les rend vulnérables à la propagande de certains esprits dont l'ambition consiste plus à commander qu'à satisfaire les besoins de tous.

L'archipel se rapprocha, grossit. Une île, plus vaste que les autres, émergea du groupe. C'était celle à propos de laquelle, un jour, Nock et Géou avaient vu leurs idées s'opposer pour la première fois.

Sur une portion de plage, des créatures s'agitaient. Elles avaient aperçu l'aérojet et leurs regards observaient le ciel. Puis quand l'engin

discoïde descendit à une vitesse vertigineuse, elles s'enfuirent à l'intérieur de l'île, épouvantées.

— Des autochtones ! fit Panq. Nous ne pouvons atterrir ici.

Pourtant, l'aérojet, porteur de la cloche sous-marine, se posa sur la plage. Nock, le premier, sortit sans appréhension de la cabine.

— Tranquillisez-vous, Panq. Nous sommes dans l'île des anciens hibernés. Ils ont tous vu la pyramide. Maintenant, ils sont libres. Kemnon les rassurera.

L'Arya approuva de la tête. Il respira à pleins poumons l'air embaumé. Jamais il n'avait vu de décor aussi merveilleux. Les arbres, ici, n'avaient ni la couleur ni la forme de ceux de l'Oxus. Les eaux semblaient translucides.

Résolument, sans que Nock esquissât le moindre geste pour le retenir, Kemnon s'enfonça sous les palmiers, enivré d'une odeur nouvelle et d'une puissance secrète.

CHAPITRE IV

Kemnon était parti depuis plusieurs heures. Seuls, Nock, Quor et Panq attendaient anxieusement, à bord de l'aérojet.

— Vous avez confiance en Kemnon ? demanda la diététicienne.

— Oui, assura le commandant. Plus qu'en Kroul, ou en Lurt. Alors que nous disposions du traducteur électronique, hélas ! trop encombrant pour l'emmener, nous avons beaucoup parlé, l'indigène et moi. Kemnon est persuadé que nous ne lui voulons aucun mal. Bien au contraire, s'il nous aide, il protégera son peuple contre les exactions des mutins.

— Mais réussira-t-il à convaincre ses anciens compagnons ?

— Je l'espère.

— Commandant, trancha brusquement Quor ; on appelle de la pyramide.

Nock sursauta. Il replongea brutalement dans la réalité. Il se retourna et perçut le clignotement d'une lampe rouge. Il appuya sur un contacteur. L'écran surmontant le microphone s'éclaira et le visage sévère de Kroul apparut.

— Nous savons, Nock, que vous avez rejoint les hibernés. Nous vous avons laissé partir, avec Quor et Panq, qui ont préféré trahir la cause de la colonie. Sitôt après votre départ, Uhel m'a délivré. Vous entendez, Nock ? Uhel est passé dans l'opposition.

— Vous ne m'apprenez rien de nouveau, Kroul. Je m'attendais à ce que mes collaborateurs m'abandonnent. Pourtant, je vous tiens à ma merci.

— Vraiment, Nock ? ricana Kroul, sûr de lui.

— Dans deux mois, dans trois, en vous rationnant, vos réserves de comprimés nutritifs seront épuisées. Or j'ai emmené la cloche sous-marine qui, seule, permet l'extraction des algues et du plancton.

— Nous vous reprendrons la cloche ! hurla le second, vert de rage. Uhel détient toutes les armes du bord. Si j'en crois nos comptes, vous ne disposez que d'un réfrigiray, le vôtre. Pensez-vous nous tenir en échec avec ça ?

— Vous oubliez encore, Kroul, que j'ai pris mes précautions. Me prenez-vous pour un naïf ? Si vous approchez de la cloche, elle sautera automatiquement.

Le second brandit le poing.

— De quoi vous nourrirez-vous, alors ?

— Le jeu en vaut la chandelle. D'un côté nous sommes trois. De l'autre une cinquantaine. Pourquoi vous tourmenter pour trois personnes ? Allons, Kroul, je connais vos projets. Lurt, gagné à votre cause, arrêtera la production d'uranium. Vous tenterez l'impossible

pour récupérer la cloche sous-marine.

Le nouveau commandant de la colonie abattit un argument massue :

— Si la cloche saute, Nock, le cargo aussi ! Ainsi, jamais vous ne pourrez quitter cette planète.

Nock resta froid. À peine sourcilla-t-il. La menace brandie par son second ne l'émut pas.

— Ne dites pas de sottises, Kroul. Vous savez très bien qu'en détruisant le cargo, vous réduiriez la colonie à vivre sans le secours des machines. Vous seriez des inadaptés. De toute manière, en supposant que vous arriviez à cette extrémité, cela ne vous procurera pas des comprimés nutritifs.

— Nous nous nourrirons comme les indigènes.

— Les indigènes chassent et pêchent. Ils cultivent la terre. Or vous n'êtes capables ni de l'un ni de l'autre. Avant de commettre des bêtises irréparables par déception, réfléchissez à deux fois. Maintenant, Kroul, nous n'avons plus rien à nous dire.

Le commandant coupa la communication. L'écran noircit. Les visages de Quor et de Panq reflétaient une grande gravité.

— Si Kroul mettait sa menace à exécution ? S'il détruisait le cargo ? soupira Panq, très pâle.

— Il ne le fera pas, affirma Nock. Il sait qu'il condamnerait la colonie à la misère. On ne revient pas d'un seul coup à l'époque préhistorique. Rappelez-vous. Sur notre planète, des audacieux ont tenté des survies dans des conditions analogues à celles des premiers âges. Ils ont tous abandonné au bout de quelques jours, amaigris, malades, déprimés. Non, Kroul méditera longuement avant de commettre l'irréparable. D'ailleurs, s'il s'y décidait, des oppositions naîtraient aussitôt. Les mutins ne peuvent aboutir que s'ils reprennent la cloche sous-marine.

— Sautera-t-elle vraiment si vous le jugez utile ? demanda Quor.

— Oui. Le dispositif téléguidé de destruction se trouve en place. De quelque endroit où je me trouve, je pourrai télécommander la destruction de la cloche. Uhel a commis une faute en nous laissant partir. Je ne pensais pas qu'il me trahirait. Il s'est laissé fléchir. Aussi, à sa façon, nous a-t-il donné une chance. Il eût été bien trop lâche pour m'arrêter dans mon poste de commandement. Si, plus tard, les événements me donnent raison, il pourra toujours dire qu'il n'a rien tenté ouvertement contre moi. Vous saisissez l'échappatoire ?

Quor restait méfiant, sceptique. Certes, il n'abandonnait pas pour autant la juste cause qu'il défendait, celle du commandant, mais il ne mésestimait pas la puissance des mutins.

— Kroul mettra tous les moyens en œuvre pour parvenir à ses fins. Admettez qu'il vous abatte par surprise ?

— La cloche sautera quand même, affirma Nock, car Panq, comme vous, Quor, pourra la faire sauter...

— Oh ! Regardez ! interrompit soudain la jeune fille, le nez plaqué au hublot.

Les deux Zulhs se précipitèrent. Kemnon revenait. Il n'était pas seul. Un groupe d'indigènes l'accompagnait. Ils étaient une douzaine. Tous, sans la moindre crainte, s'avançaient vers l'aérojet.

Nock, Panq et Quor se portèrent à la rencontre des Aryas. Kemnon baragouina quelques mots dans sa langue. Il fut incompris des Zulhs. Mais sur les visages des autochtones, des sourires se dessinèrent.

— Mes compagnons sont vos amis ! expliquait Kemnon avec force gestes. Je les ai persuadés de vos bonnes intentions. Ils sont heureux de vous accueillir parmi eux.

Des mains se tendirent vers les Zulhs, avec un peu de crainte. Nock, le premier, hésita. Il ignorait que ce geste signifiait l'amitié. Alors, Kemnon saisit la main du commandant et la serra très fort.

— Amis ! cria-t-il. Amis !

Au mouvement des lèvres, Nock comprit. Il était à la fois touché, ému, soucieux. Ces indigènes croyaient que sa toute-puissance les protégerait aussi longtemps qu'il se trouverait parmi eux. Or il espérait au contraire l'appui des primitifs.

Il réunit Panq et Quor. Avec eux, il organisa la défense de l'île.

*

* *

Kroul s'était délibérément installé dans la cabine de pilotage du cargo. Il contrôlait, sur les écrans, les divers secteurs de la colonie. Dans les labos, le travail se poursuivait comme auparavant.

Kroul convoqua Uhel.

— À votre avis, Uhel, peut-on débarquer sur l'île où Nock s'est réfugié ?

Le chef de la police hésita.

— Cela me paraît difficile.

— Nock ne dispose que d'un réfriray. C'est ce qui vous effraie ?

— Non. Mais Nock s'est réfugié au milieu des hibernés.

Le nouveau commandant haussa les épaules. Il observait maintenant les écrans extérieurs. Le désert restait vide.

— Vous avez peur de ces primitifs dégelés ? Vous me décevez, Uhel, terriblement.

— J'ai appris, au labo de médecine, qu'avec l'aide de Quor, Nock avait soumis un indigène au neuropsychographe. Puis grâce à l'inducteur, il aurait inculqué au patient les rudiments de notre civilisation.

— Eh bien, le passage sous l'inducteur n'a jamais rendu intelligent !

grogna Kroul.

— Sans doute. J'ai appris aussi que le commandant...

— Appelez-le Nock ! rectifia le chef de la colonie. Il a perdu son grade.

— ... Nock, si vous voulez, a réussi à s'entretenir verbalement avec ce même indigène, grâce à un cerveau électronique modifié.

— Comment se fait-il que les techniciens soient aussi stupides ? Ils aspirent tous à vivre sur cette planète. Donc ils s'opposent aux idées de Nock. Et ils ne lèvent pas le plus petit doigt pour barrer la route à ses entreprises. Ils auraient dû saboter le cerveau électronique, au lieu de le modifier !

Kroul devenait tout rouge. Il marchait de long en large dans la cabine, comme un fauve en cage. Il sentait confusément que la personnalité de son ancien chef subsistait encore dans les esprits. C'est ce que tentait de lui faire admettre Uhel.

— Ne vous emballez pas, commandant. La majeure partie des exilés ne reprochait qu'une chose à Nock : reprendre une route errante à travers le cosmos, au risque de n'arriver nulle part ou sur un monde pire que celui-ci. Elle ne le critiquait pas au point de vue commandement. Je crois même que sur ce point, il a fait ses preuves. Aussi, ne vous étonnez pas si les esprits se sont révoltés à contrecœur.

Kroul s'arrêta en face du chef de la police. Il le fusilla du regard.

— En somme, si Nock revenait sur sa décision, s'il acceptait que la colonie s'établisse sur les îles, il retrouverait du même coup l'estime de tous ?

— C'est à peu près certain.

— Je vois. On ne m'a suivi que pour faire triompher le désir général.

— N'est-ce pas le but que vous poursuivez ? Vous affirmiez, récemment, que vous preniez en main les intérêts de la colonie ; je dis bien : ceux de la colonie ; pas les vôtres.

Le commandant dévisagea le policier durement. Son sourcil se fronça. Il songea d'un coup que son nouveau poste était bien fragile et suscitait déjà des ambitions.

— Qu'insinuez-vous, Uhel ? Je n'aime pas vos allusions. Vous croyez que sous couvert des intérêts de tous, je fais triompher mes propres intérêts. Vous vous trompez. J'étais l'adjoint de Nock. Il est normal que je le remplace, puisqu'il a déserté.

L'attitude d'Uhel changea brusquement. Il dégaina un réfriray et le pointa sur son compagnon, déconcerté par cette manœuvre aussi soudaine qu'imprévue. Il esquaissa un sourire ironique.

— Désolé, Kroul, mais je vous ai observé. J'ai remarqué que vous n'avez pas l'étoffe pour commander. Vous manquez d'initiative. Vous semblez embarrassé devant la moindre difficulté. Confier le sort de la colonie aux caprices d'un homme incompetent serait courir au suicide.

Considérez-vous en état d'arrestation.

Uhel, sans perdre de vue son rival, le réfriray toujours braqué, se pencha sur un interphone. Il appela la salle de garde. Aussitôt, un policier entra dans la cabine. Il ne parut pas tellement surpris par la vue de l'arme, braquée sur l'ancien adjoint de Nock, suffoqué,

— Désarmez Kroul et conduisez-le en cellule.

— Vous aviez mûri votre plan, Uhel ! hurla le prisonnier. Vous parliez d'intérêts, tout à l'heure. Quelle ignominie dans vos paroles ! Prouvez donc que vous agissez avec la complicité de tous, pour le bienfait de la colonie !

— Je vous élimine, Kroul, et vous en savez les raisons. Ne m'obligez pas à les répéter. Quant à la colonie, elle croira au mensonge que je lui dirai. N'oubliez pas que mon rôle consiste à surveiller, à épier.

— Tyran ! Dictateur ! tonitrua le captif. Vous me dégoûtez. Je souhaite que Nock vous donne du fil à retordre !

— Ça surfit, Kroul !

Excédé, Uhel lança un jet réfrigérant sur son rival. Ce dernier se figea aussitôt. Le plus grand silence régna dans la cabine. Alors que le policier emmenait le prisonnier en cellule, Uhel pria Lurt de le rejoindre.

L'atomicien sourit en apercevant le chef de la police, assis au poste de commandement.

— Eh bien, pas de difficulté ?

— Non, Lurt, tout s'est bien passé.

— Je vous avais promis, Uhel, de vous hisser au poste suprême. J'ai tenu ma parole. Il fallait agir par élimination. Kroul avait la faveur de tous. On le considérait un peu comme le soutien officiel des intérêts communs. C'est pourquoi nous l'avons porté au pouvoir. D'autre part, la personnalité de Nock reste fortement ancrée. Il ne fallait pas la supprimer d'un coup. Ce qui explique que nous ayons fermé les yeux au moment du départ de l'aérojet. En vous emparant de Nock, comme vous l'avez fait de Kroul, vous auriez soulevé une vague d'indignation. Pour Kroul, ce n'est pas la même chose. Il a moins de personnalité. Nous expliquerons que vous l'avez surpris en train de contacter Nock. Personne n'encourage beaucoup la trahison.

— Les problèmes subsistent, soupira Uhel, peut-être placé à un poste bien embarrassant. Certes, je commande, mais...

— Je vous aiderai, dit Lurt sur un ton rassurant et sachant parfaitement qu'en réalité, c'était lui le véritable maître du cargo. Mes conseils avisés aplaniront les difficultés. Qu'est-ce qui vous tracasse ?

— La cloche sous-marine, Lurt. Comme moi, vous avez entendu Nock. Il la fera sauter. Or nos rations nutritives épuisées, que deviendrons-nous ?

— Il faudra deux mois, Uhel. Or ce laps de temps suffira largement à

mettre au point mon plan. Oui, j'ai une idée... une idée qui, sans coup férir, doit nous rendre maîtres de la cloche d'extraction. Dès lors, l'avenir nous appartiendra.

— Vous comptez débarquer sur l'île où Nock s'est réfugié ?

— Qui vous a parlé d'un débarquement ? Non. Ce diable de Nock mettrait sa menace à exécution. Car n'en doutez pas, il le fera si nous l'obligeons. En conséquence, nous ne devons pas l'obliger... Faites-moi confiance. Mon plan est bien plus simple que vous ne le pensez.

Sans entrer dans les détails, ménageant le suspense, Lurt quitta Uhel bien chancelant sur son trône...

*

* *

L'aube se levait, radieuse. Le soleil inondait la mer. Les palmiers se découpaient dans l'air cristallin. Le ressac cognait contre les récifs de corail. Une brume bleue s'élevait du sol.

Un calme fascinant s'appesantissait sur l'île. Nock, Panq et Quor, réunis dans l'aérojet, s'interrogeaient sur l'issue des événements.

Le commandant hochait la tête, gravement :

— J'ai juré de conduire la colonie sur un monde hospitalier. Or Kroul, mon second, me barre la route. Pourquoi n'a-t-il plus confiance en moi ? Pourquoi les autres le soutiennent-ils ? J'ai déporté des autochtones sur cette île, c'est vrai. Je tiens même, avant de partir, à peupler l'ensemble de la planète, à essaimer la civilisation sur les continents encore vierges. Voyons, Quor, auriez-vous l'idée de vous fixer sur un monde habité ?

— Non. C'est pourquoi je vous ai suivi, répondit le médecin sans hésitation. Il n'en reste pas moins que notre situation...

— Oh ! Regardez ! interrompit soudain Panq, désignant la plage à travers le hublot.

Les deux Zulhs observèrent ce qui se passait. Une silhouette marchait vers l'aérojet. Elle portait un collant et un serre-tête. Elle venait sûrement de la pyramide.

Quor sursauta.

— Kroul a ordonné d'envahir l'île !

Il se précipita sur un tableau de contrôle. Il parut rassuré.

— Pourtant, les détecteurs ne signalent aucun aérojet dans les environs. Seuls, les radartests indiquent effectivement...

— Géou ! hurla brusquement Nock. C'est elle ! Je la reconnais. Que vient-elle faire ici et comment a-t-elle abordé l'île ?

— Méfiez-vous, commandant, grimaça Panq. Elle vous tend peut-être un piège.

Nock n'écouta pas. Il bondit hors de la cabine et s'élança vers la jeune fille. Celle-ci tomba dans ses bras, balbutiant :

— Oh ! Nock... Ma joie de te revoir est immense !
— Géou... Tu as pu t'échapper de la pyramide ?
— Oui. Depuis ton départ, j'ai connu l'anxiété, l'angoisse. Pourquoi ne m'as-tu pas emmenée ?
— Tu étais en cellule.
— Tu aurais pu me libérer. Mais quand j'ai su que Panq était avec toi...

— Allons, Géou, je n'aime pas Panq...
— Mais Panq t'aime. Je le sais. Chaque fois qu'elle te regardait, ses yeux brillaient, son teint se colorait. L'amour est un sentiment que l'on dissimule mal.

Nock se raidit.

— Tu dis des bêtises, Géou. Ta jalousie t'égare. Je n'ai jamais remarqué les yeux et le teint de Panq... Comment m'as-tu rejoint ?

La jeune fille parla bas, sur un ton de confidences :

— Kroul, quand il a pris la tête du cargo, m'a libérée. Mais son règne a été éphémère. Uhel est le maître, maintenant.

— Uhel ! gronda Nock. Le traître !

— Il ne poursuit pas le même but que Kroul. Car Kroul, lui, était sincère. Il voulait se fixer ici. Uhel entretient d'autres ambitions. Aussi, je suis partie, avec la complicité de Runc, un policier qui déteste Uhel.

— Où est Runc ?

— Il attend sur une autre île, que je plaide sa cause. Quand tu le voudras, il rejoindra tes rangs.

Nock se demandait ce qu'il y avait de vrai dans le récit de Géou. Après tout, la prise de pouvoir d'Uhel ne plaisait peut-être pas à tout le monde. Uhel avait trahi Nock. Runc pouvait très bien trahir Uhel.

Le commandant et la biologiste se dirigèrent vers l'aérojet. Panq et Quor accueillirent Géou plutôt froidement. Nock se pencha vers les détecteurs.

— Aucun aérojet en vol, nota-t-il. Je vais quand même contacter Runc.

Peu après, il entra en contact phonivisuel avec le policier. Sur l'écran, Runc apparut un peu pâle, les traits tirés.

— Où vous trouvez-vous, Runc ?

— À environ cinq cents kilomètres de votre île. Géou vous a dit ce qui s'était passé à la pyramide ?

— Oui. Comment avez-vous pu fuir ?

— J'étais de garde, la nuit dernière. Quand Uhel a éliminé Kroul, j'ai compris qu'il n'agissait pas au nom de la colonie.

— Vous aviez confiance en Kroul ?

— Oui. Il poursuivait un but désintéressé.

— Très bien, Runc. Vous pouvez nous rejoindre.

Nock coupa le contact. L'écran noircit. Alors Quor observa le commandant avec un regard étonné. Jamais il n'aurait cru que Nock se montrerait aussi peu méfiant.

— L'aérojet de Runc est peut-être bourré de policiers. Si c'était un piège ?

— Vous savez parfaitement qu'Uhel, comme Kroul, n'emploiera pas la force. La cloche sautera au moindre incident. Cela signifie l'impossibilité de fabriquer des comprimés nutritifs.

— Je me méfie de cette fille, maugréa Panq, désignant Géou d'un doigt accusateur. Son regard distille la haine.

— Vous vous trompez, Panq ! répliqua la biologiste. Mes yeux sont remplis d'amour, et vous savez que j'aime Nock.

— Ça suffit ! gronda le commandant. Si je veux retrouver la confiance de la colonie, et par là même sa direction, il convient de créer un climat d'insécurité dans la pyramide. Uhel ne possède pas tellement d'amis. Il appuiera sa dictature sur ses forces de police. Or, si ses collaborateurs le lâchent, il s'écroulera. Runc constitue peut-être pour nous une chance.

Ils attendirent donc l'arrivée de Runc. Les détecteurs notèrent rapidement la présence d'un aérojet au-dessus de l'île. Puis l'engin apparut dans le ciel. Suspendu dans le vide, il plana un instant, avant de piquer vertigineusement vers le sol. Enfin il se posa sur la plage, à côté de l'autre véhicule discoïde.

Le policier sortit de la cabine. Il était seul. Il portait un réfriray à la ceinture, mais ce détail n'alarma personne, chaque policier étant armé.

Nock, Quor, Panq et Géou marchèrent vers lui. Runc s'immobilisa en un garde-à-vous impeccable.

— Je vous salue, commandant, et je me place sous vos ordres.

— Je vous avertis, Runc, signala Nock sans manifester d'émotion, que la cloche sautera quand même si, par hasard, vous cherchiez à nous nuire. Tout est prévu, même au cas où mes compagnons et moi serions à votre merci. Je sais que le principal souci du maître de la pyramide, Kroul ou Uhel, peu importe, est de récupérer la cloche. Il était normal que je prisse mes précautions.

Impassible, le policier demeura au garde-à-vous et ne sourcilla pas. L'œil perçant de Nock chercha, vainement, à pénétrer la pensée de Runc.

— Soupçonneriez-vous que Géou et moi sommes ici sur l'ordre d'Uhel ?

— Je vous répète que j'ai pris mes précautions, dit sèchement le commandant. Maintenant, Runc, vous pouvez aller et venir librement dans l'île.

— Mais les indigènes ?...

— Ils ne vous inquiéteront pas.

Nock tourna les talons. Il s'enferma dans son aérojet. Puis il convoqua Panq. Tous deux se penchèrent sur des relevés océanographiques effectués avant l'arrivée de Géou dans le voisinage des îles.

*

* *

Plusieurs jours s'étaient écoulés et malgré la discrète surveillance de Quor, méfiant, aucun indice ne vint confirmer les soupçons que le médecin portait sur Géou et sur Runc.

Ce matin-là, Nock se trouvait seul avec Géou, sous la bande de palmiers bordant l'océan. Une brise tiède agitait les feuillages, ridait l'eau et soulevait discrètement le sable. Le merveilleux climat des îles incitait à la rêverie, à l'abandon.

Allongé sur le dos, Nock fermait les yeux. Géou lui parlait et il lui répondait en souriant. Une extraordinaire sérénité apaisait ses traits d'ordinaire tendus.

— Quor et Panq sont dans la cloche, n'est-ce pas ?

— Oui. À une centaine de kilomètres d'ici. Nos relevés ont découvert un important banc d'algues et de plancton. Quor et Panq travaillent à l'extraction de ces richesses sous-marines. Nos propres réserves de comprimés nutritifs s'épuisent et nous devons les renouveler.

La jeune biologiste caressa le visage de Nock.

— Tu es prévoyant. La cloche t'assure une supériorité incontestable sur Uhel. N'envisages-tu pas de reconquérir la pyramide ?

— Le temps ne presse plus, Géou. Uhel se lassera et il capitulera. La famine l'obligera à capituler.

La jeune fille se coucha auprès de son amant.

— Tu m'aimes, Nock ?

— Évidemment ! Quelle question stupide !

— Et Panq, tu l'aimes aussi ?

Nock haussa les épaules. Il contempla Géou, allongée mollement. Son regard étincelait. Sa poitrine se soulevait.

— Je t'ai déjà dit ce que je pensais de Panq. Si tu m'as rejoint pour me faire des scènes de jalousie, mieux valait que tu restes à la pyramide.

Géou se redressa vivement, comme si quelque chose l'avait piquée. Elle haletait de plus en plus. Ses poings se crispèrent. Un rictus courut sur ses lèvres.

— Tu me hais, Nock ! hurla-t-elle. Tu me hais depuis le jour où je me suis insurgée... Regarde derrière toi.

Le commandant tourna la tête. Il vit Runc, un réfriray au poing. Il

se releva et porta la main à sa ceinture, mais Géou avait été plus rapide. Elle l'avait déjà désarmé ! Maintenant, elle braquait aussi l'arme contre lui...

— Non, Nock, je ne suis pas venue te rejoindre par amour, mais par haine. Uhel m'a donné une chance de me venger. Je l'ai saisie.

Le commandant resta imperturbable, ironique même :

— Qu'espères-tu, avec le concours de Runc ?

— Ramener la cloche à la pyramide.

— Elle se désintégrera !

— Comment expliques-tu, alors, que Panq et Quor soient à l'intérieur sans danger ? Tu ne peux la désintégrer, car tu tuerais Panq et Quor.

Livide, le regard exorbité, Géou appuya sur la détente. Nock se figea. Il sembla de pierre.

Puis la jeune fille éclata en sanglots nerveux. Son corps fut secoué de spasmes. Runc rengaina son réfriray inutile.

— Allons, Géou, le moment n'est plus aux regrets. Vous avez trahi Nock, mais vous le saviez en venant ici. Songez à Panq... à Panq toute seule. Vous y puiserez du courage.

— Très bien, Runc, fit Géou en séchant ses dernières larmes. Ma vengeance s'accomplit. Il ne reste qu'à rejoindre Panq et Quor. Nous leur réservons une bonne surprise.

Le policier sourit.

— Je crois qu'en définitive, nous n'aurons pas tellement rencontré de difficultés... Vous pensez que la cloche se désintégrera quand nous y pénétrerons ?

— Non. La présence de Panq et de Quor à l'intérieur prouve que le système destructif de la cloche ne fonctionne pas lorsqu'elle est habitée. En conséquence, nous laisserons quelqu'un dans la sphère. Puis revenus à la pyramide, nous examinerons le cerveau de Nock, et nous apprendrons ainsi le moyen de réduire à néant le dispositif d'autodestruction.

Pratiquement assurés de la victoire, les deux traîtres marchèrent vers les aérojets. Ils montèrent dans celui de Nock, où existait un mécanisme spécial pour transporter la cloche sous-marine.

Pendant ce temps, par six cents mètres de fond, Panq et Quor ignoraient qu'un grave danger les menaçait.

*

* *

Quand Runc et Géou pénétrèrent dans l'aérojet, ils se trouvèrent immédiatement entourés par quatre indigènes, dont Kemnon.

Les Aryas maîtrisèrent rapidement les Zulhs. La surprise les aida. De plus, incontestablement, ils possédaient une force physique

supérieure et aussi une expérience plus poussée de la lutte.

Kemnon arracha les réfrirays des mains de Runc et de Géou. Il savait que d'autres de ses amis s'étaient dissimulés dans l'aérojet du policier.

— Emmenez-les, ordonna-t-il à ses compagnons.

Ces derniers obéirent. Kemnon avait pris beaucoup d'autorité sur eux. Depuis qu'il avait, par psycho-induction, appris la civilisation des Zulhs, il se sentait un homme d'essence supérieure. Il racontait à ses amis la vie des Zulhs et chacun l'écoutait avec une extrême attention. Les « dieux » en chrysalides n'étaient pas des dieux, mais des hommes en scaphandres. La pyramide cachait l'énorme cargo venu des étoiles.

Des vérités se dépouillaient. Kemnon comprenait que les Zulhs n'étaient pas tellement dangereux et que, sur certains points, ils restaient même fragiles. Ils ne savaient ni chasser, ni pêcher, ni se battre.

Pourtant, Kemnon gardait à Nock une grande reconnaissance. Depuis l'arrivée de Géou et de Runc, il avait compris qu'un danger menaçait le commandant du vaisseau spatial. Il avait demandé à ses amis, les marins des tempêtes et des longs voyages, de surveiller Runc et Géou. Cachés dans les arbres, les fourrés, les Aryas veillaient.

Les inquiétudes de Kemnon se confirmaient. Géou et Runc venaient de la pyramide pour trahir.

Un jeune homme, fort, vigoureux, se présenta devant Kemnon.

— Je m'appelle Itrios. J'étais berger quand les Zulhs m'ont capturé et emmené dans la pyramide. Je t'admire beaucoup, Kemnon. Tu es digne de nous commander tous et je te servirai fidèlement.

L'Arya sourit. Il posa sa main sur l'épaule du fils d'Alus.

— Soit, Itrios, j'accepte ton aide. J'aime les hommes énergiques. Veux-tu que je t'emmène en aérojet ?

— En aérojet ?

— Oui, ces appareils discoïdes que les Zulhs utilisent pour leurs déplacements.

— Tu sais les conduire ?

— J'ai les notions dans ma tête. Viens, Itrios.

Kemnon entraîna le jeune berger vers l'aérojet de Nock. C'était la première fois qu'Itrios montait à bord d'un tel engin. Il hésita avant de franchir le sas.

— Allons, ne crains rien, dit Kemnon d'un ton rassurant.

Itrios était courageux. Il refoula son angoisse et suivit l'Arya. Celui-ci s'installa aux commandes. Dans sa mémoire, des théories défilèrent. Il les tria. Il en extirpa des notions plus élémentaires...

Il manipula des boutons. L'aérojet oscilla, se souleva et fut littéralement aspiré. Il monta à une allure vertigineuse et plana, plana au-dessus des îles, de l'océan gigantesque.

Le regard rivé au hublot, Itrios apercevait pour la première fois la terre à vol d'oiseau. Il éprouva une sensation de vertige. Était-il possible qu'une machine puisse dominer d'aussi haut les hommes ? Le vertige se muait en ivresse...

Le regard fixe de Kemnon se rivait sur les claviers. Ses traits se crispaient. Lui aussi sentait l'ivresse couler en lui. S'il le désirait, il pouvait voler vers l'Oxus, sa patrie, ou en n'importe quel point de ce globe qu'était la Terre. Car, comme bien d'autres, il croyait la Terre plate...

Dans sa tête, bouillonnaient tous les principes de la civilisation des Zulhs. Était-il possible que Nock lui eût donné la suprême intelligence ?

*
* *

Quand Nock recouvra l'usage de ses mouvements, il revit Runc et surtout Géou, le réfriray braqué sur lui. Il courut vers l'aérojet, anxieux, se demandant quel plan germait dans la tête des traîtres à la solde d'Uhel.

Sur la plage, il rencontra Kemnon et Itrios. L'Arya lui rendit son réfriray mais garda celui de Runc. Nock n'insista pas pour récupérer l'arme du policier.

Kemnon emmena le commandant au village indigène, édifié dans une clairière. Des cases en roseau, recouvertes de feuilles de palmier et de bananier. C'était la première fois que le Zulh pénétrait dans le village et il comprit que les autochtones possédaient un concept très poussé de l'art. La construction de ces cases avec des moyens de fortune témoignait même d'une certaine ingéniosité. Les Zulhs, sans le secours des machines, restaient des créatures inférieures.

Dans l'une de ces huttes, Runc et Géou se morfondaient sous la garde des amis de Kemnon. Quand Nock entra dans la case, la jeune biologiste sauta au cou de son amant, versant des larmes amères. Mais le commandant la repoussa durement.

— Tu m'as trahi une fois encore, Géou ! Pour des raisons stupides. Je ne puis te pardonner.

— Nock ! Quelle injustice ! Ton cœur serait-il donc insensible à la pitié ? Certes, j'ai écouté les perfides conseils d'Uhel. Mais je me moque de l'actuel chef de la colonie. J'ai accepté de venir ici pour te revoir, pour t'arracher à cette femme...

— Tais-toi ! fulmina le commandant. La fidélité de Panq est exemplaire. Je ne l'aime pas, mais j'admire son amour incompris, désintéressé.

Il tourna les talons. Géou se précipita. Deux indigènes la repoussèrent durement vers l'intérieur de la case. Le Zulh perçut

encore ses cris suppliants :

— Nock ! Nock ! Ne me laisse pas ici !

Nock regagna son aérojet. Il prit les commandes et rejoignit la cloche sous-marine. À un signal, la cloche remonta d'elle-même des eaux et émergea. L'aérojet descendit lentement jusqu'à frôler la surface de l'océan. Puis un puissant magnétisme riva la sphère à l'engin discoïde.

Panq et Quor apprirent ce qui s'était passé dans l'île.

— Je vous l'avais dit, commandant, soupira la diététicienne. Le regard de Géou distillait la haine, non l'amour.

— Sans Kemnon, révéla Nock, les deux traîtres vous surprenaient à l'intérieur de la cloche et l'autodestruction de celle-ci ne pouvait s'opérer.

— C'est vrai, reconnut Quor. Le système autodestructeur ne fonctionne pas si l'un d'entre nous se trouve à l'intérieur. Mais si un étranger y pénétrait, les ondes de son cerveau suffiraient à déclencher l'autodestruction. Quelle merveille de la bioélectronique ! Chaque cerveau émet des ondes particulières. Les nôtres neutralisent le système autodestructeur, assurant notre propre sécurité... Heu... Que comptez-vous faire de Runc et de Géou ?

— Provisoirement, les amis de Kemnon les gardent, expliqua Nock, et croyez-moi, ils ne peuvent nous nuire.

— Kemnon est notre ami, n'est-ce pas ? fit le médecin en se caressant le menton.

— Oui. Il l'a démontré en nous tirant une mauvaise épine du pied.

— Je l'observe beaucoup depuis notre installation ici. Il prend de plus en plus d'ascendance sur ses compagnons. Ceux-ci le respectent, le vénèrent. Kemnon a conscience que quelque chose a changé en lui, qu'il plane au-dessus de ses congénères. En lui livrant notre culture, notre civilisation, n'avez-vous pas allumé en lui des ambitions jusque-là en sommeil ?

Nock fronça le sourcil.

— Que craignez-vous, Quor ? Kemnon sait comment fonctionne une machine, mais il ne saurait en construire une. Vous voyez la différence.

Il changea de sujet.

— La récolte a-t-elle été bonne ? s'informa-t-il.

— Oui, répondit Panq. Le banc d'algues et de plancton est important. L'extraction s'avère des plus faciles. Nous recommencerons demain.

L'aérojet mit le cap sur l'île qui, des siècles et des siècles plus tard, deviendrait la plus belle de la Terre...

CHAPITRE V

Uhel désigna les écrans. Deux aérojets apparaissaient. Ils planaient au-dessus de la pyramide. Lurt hocha la tête.

— Laissez-les entrer, Uhel.

— Vous êtes fou ! Si c'était un piège ? Normalement, si Runc et Géou avaient réussi, ils ramèneraient la cloche. Or la sphère ne se trouve pas sous l'un des appareils.

— Des difficultés ont peut-être empêché Runc et Géou d'achever correctement leur mission. Contactez les aérojets, Uhel. Nous verrons bien.

Le chef de la police changea de clavier. Il tenta, vainement, d'entrer en contact avec les deux engins discoïdes. Il récidiva, deux fois, trois fois, sans plus de succès.

— Ils ne répondent pas. Or Runc et Géou ne resteraient pas silencieux.

— Le système audiovisuel ne fonctionne peut-être pas, supposa Lurt.

— La carence vient des deux aérojets. Ce serait une coïncidence. À mon avis, on ne veut pas répondre. Runc et Géou ont été démasqués, et Nock revient.

— Quel pessimisme ! ironisa l'atomicien. Réfléchissez, Uhel. Croyez-vous que Nock serait assez stupide pour se jeter dans la gueule du loup ? En admettant même qu'il ait triomphé de Runc et de Géou, que pourrait-il contre nous ? Rien. Ils sont trois, en tout et pour tout. Trois adversaires vous effraieraient-ils ?

Le chef de la police hésita. Il observait les écrans extérieurs avec une certaine crainte.

— Ces deux aérojets muets, Lurt...

— Qu'ils entrent dans la pyramide ! Nous les recevrons. Disposez vos hommes en cercle, à la base du cargo, leurs réfrirays braqués. À la moindre alerte, vous tirerez.

— Pourtant, si Nock revenait, il n'utiliserait qu'*un seul* aérojet, balbutia Uhel.

Il soupira et haussa les épaules. Le fait de se trouver brusquement à la tête de la colonie ne l'enchantait pas tellement. Lurt lui avait promis ce poste. Il avait tenu parole. Mais un commandement exigeait beaucoup d'initiative, du sang-froid, de la volonté et des soucis. Uhel ne semblait pas taillé pour une telle responsabilité. Lurt dirigeait le vaisseau par personne interposée.

Le chef de la police avait cependant donné l'ordre d'ouvrir l'orifice supérieur de la pyramide. Aussitôt, les deux aérojets plongèrent vers l'issue et se posèrent au pied de l'immense cargo. Immédiatement, les policiers entourèrent les deux engins discoïdes.

Nock sortit d'un des véhicules. Il semblait apparemment calme. Il sentit les réfrirays braqués sur lui. Uhel s'avança vers l'ex-commandant :

— Eh bien, Nock, vous avez un certain toupet ! Vous paraissez bien sûr de vous...

À ce moment, Panq et Quor quittèrent le second aérojet. Les policiers ne perdaient pas un de leurs gestes. Ils étaient prêts à tirer. On les sentait même nerveux à l'extrême.

Nock sourit.

— Je suppose que vous tenez à récupérer la cloche sous-marine. N'est-ce pas un excellent sujet de conversation ?

— Je vois. Vous espérez exercer une pression... un marchandage. Je ne crois pas que nous pourrions nous entendre.

— C'est dommage.

— Eh ! Que se passe-t-il ? hurla soudain Uhel.

Des hommes surgissaient des deux aérojets, tels des diables de leur boîte. Uhel en compta une dizaine. Chacun se ruait sur un policier avec une extraordinaire rapidité. Un indigène resta pétrifié par un réfriray, mais cela n'entama nullement l'ardeur des autres. À leur tête, deux solides gaillards se démenaient : Kemnon et Itrios. La surprise aidant, les Zulhs se trouvèrent rapidement désarmés. D'ailleurs, physiquement, les Zulhs ne pouvaient résister. Quant aux réfrirays, ils n'eurent pas le temps de servir.

Le poignet tordu par Kemnon, Uhel dut lâcher son arme en grimaçant de douleur.

— C'est une conspiration ! fulmina-t-il.

— Ne vous désolez pas, dit Nock, ironique. Vous avez pris le pouvoir par des moyens illégaux. Les indigènes m'ont offert leur collaboration. J'ai accepté.

— Sous quelles conditions ?

— Aucune, hésita Nock.

— Hum ! grommela Uhel. Je souhaite que vous ayez des difficultés.

Kemnon et ses amis avaient maîtrisé tous les policiers. Ils brandissaient maintenant les réfrirays.

— Gardez-les à vue ! ordonna Kemnon. Nous les hibernerons. Ils ne nous gêneront plus ainsi.

Il fit signe à Nock de le suivre. Tous deux pénétrèrent dans le vaisseau et se dirigèrent immédiatement vers la cabine de pilotage. Lurt tenta de fuir par le sas, mais Itrios l'aperçut et le figea d'un coup de réfriray. Kemnon, avant le départ des îles, avait appris le maniement des armes à ses compagnons. Il n'avait eu aucune peine à les convaincre.

Nock se pencha sur un clavier. Il coupla des microphones. Dans toutes les parties du cargo, jusque dans les cabines, son visage apparut

sur les écrans. Sa voix sortit des haut-parleurs, à la stupéfaction générale.

— Je vous ai surpris en plein travail, annonça-t-il. Je suis revenu avec la complicité des autochtones. J'ai repris mon poste de commandement. Vous avez été trahis par une poignée d'hommes dont la seule ambition était de devenir les maîtres de cette planète. Comment avez-vous pu accepter ces menées subversives ? Je sais. Vous avez peur. Peur d'errer à jamais dans le cosmos si nous quittons ce monde. Mieux qu'un autre, je connais vos désirs, vos aspirations. J'avais jadis votre confiance absolue. Ai-je un jour trahi cette confiance ? Vous me reprochez des actes que je n'ai pas encore commis. Je me place face à mes responsabilités. Quand nous aurons erré en vain dans le cosmos sans découvrir la terre promise, espérée, alors vous aurez le droit de me reprocher quelque chose. Avec Kroul, avec Uhel, vous couriez à la famine. Je vous apporte des algues, du plancton, c'est-à-dire de la nourriture en quantité suffisante pour la suite de notre voyage... Maintenant, mes amis, remettez-vous au travail et sachez que désormais, je veille sur vous.

La colonie entière resta suffoquée. Ces changements subits dans la direction du navire la lassaient. Le retour de Nock prouvait peut-être que le bon droit triomphait mais les Zulhs, un peu aigris, se demandaient anxieusement ce qu'apporterait cette collaboration avec les autochtones. Ballottés par diverses tendances, ils savaient que la révolte n'arrangerait pas les choses et serait vouée à l'échec. Mais dans certains esprits, pour ne pas dire dans la plupart, le retour de Nock apportait un peu d'apaisement, car Nock avait au moins prouvé qu'il savait commander.

Sur les instances de Kemnon, Nock se rendit au labo d'électronique. Là, ils retrouvèrent la machine traductrice conçue pour le langage terrestre.

— Je vous ai aidé, exposa l'Arya. Vous voilà redevenu le chef de la colonie. Vous avez compris qu'avec mon aide, et celle de mes amis, vous pouviez détrôner Uhel. En revanche, je désire que vous accordiez une faveur à mes compagnons.

— Parle, Kemnon. Tout ce que tu peux demander, je te l'accorderai.

— Même si j'exige que vous inculquiez votre civilisation à mes amis ?

— Tu parles d'une psycho-induction ? s'étonna Nock.

— Oui, affirma l'Arya avec calme et assurance. Je tiens à ce que mes compagnons, ici présents, passent sous le psycho-inducteur.

Nock tenta de démontrer à l'indigène qu'il avait tort.

— Tu étais devenu une créature d'essence supérieure, Kemnon, Tes amis te respectaient. S'ils deviennent tes égaux, tu ne jouiras plus auprès d'eux du même prestige.

Brusquement, Kemnon dégaina son réfriray et le braqua sur le Zulh désarmé.

— J'exige, Nock ! maugréa-t-il. Ne m'obligez pas à vous hiberner.

— Voyons, quel but poursuis-tu ?

— Je vous réinstalle au commandement de la pyramide. Mon but m'appartient. Il reste mon secret. Je n'ai pas l'ambition de me substituer à vous, de m'imposer en maître. Seulement, vous m'avez donné l'intelligence, vous m'avez ouvert des horizons trop vastes. Vous ne m'empêcherez pas de réaliser mon plan.

— Descends de tes illusions, Kemnon ! soupira Nock. On ne s'improvise pas chef de la colonie.

— Encore une fois, les Zulhs ne m'intéressent pas. Vous m'aidez seulement à réaliser mon plan, comme je vous ai aidé à vous réinstaller ici. D'ailleurs, il y a quelques minutes, vous m'affirmiez que vous accéderiez à tous mes désirs.

— C'est bon, grommela Nock. Je consens à ce que tes compagnons passent sous le psycho-inducteur. Mais je t'aurai prévenu, Kemnon. Ne t'en prends qu'à toi si, plus tard, tes compagnons cherchent à te supplanter.

— J'en fais mon affaire... Ce n'est pas tout. Nous hiberterons les policiers et mes amis prendront leur place. Ils revêtiront des uniformes appropriés. Nous serons ainsi assurés d'une protection sans faille. Uhel et Lurt seront emprisonnés. Peu m'importe leur sort. Par contre, l'extraction de l'uranium se poursuivra sous la direction de Néal... Ah ! J'oubliais. Panq et son labo s'occuperont de réapprovisionner le cargo.

— Est-ce tout, Kemnon ? ironisa Nock.

— Pour le moment, oui.

— Tu ordonnes comme si tu étais le chef de cette colonie, bien que tu t'en défendes. Si tu m'as aidé pour m'attribuer un rôle de girouette, je préfère que tu m'hibernes.

L'Arya rengaina son arme, adouci.

— Vous ne comprenez rien à mon projet. En échange de mon aide, j'exige peu de chose en regard des services rendus.

— Tu deviens gourmand.

— Je veux faire de mon peuple l'un des plus civilisés de la planète. Mon ambition se justifie... Ah ! Il faudra aussi que vos électroniciens miniaturisent ce traducteur linguistique, décidément trop volumineux. Question de pratique... Je suppose que ce désir entre dans les possibilités techniques.

— Je le pense, Kemnon. Mais quand ton peuple sera le plus civilisé de la planète, jure-moi que tu resteras sage et que tu n'ambitionneras pas de régner sur tes voisins.

— Vous pouvez me croire, Nock. Mon projet reste pacifique. J'ai

toujours détesté les guerres, les tyrans. Sur mon bateau, je rêvais seulement de prouesses.

Sur ces paroles apaisantes, les deux hommes regagnèrent le P.C. du cargo. Depuis longtemps, personne ne rôdait plus autour de la pyramide, devenue un lieu maudit. Les voyageurs, les caravanes, s'en éloignaient. Les meilleurs guerriers n'étaient pas revenus. Les survivants racontaient des choses épouvantables. Cela suffisait pour décourager momentanément les audacieux...

Kemnon avait donné des instructions à ses amis. Les policiers d'Uhel étaient immobilisés dans les chambres d'hibernation. Le chef de la police et Lurt, son complice, se morfondaient dans une cellule.

Comme l'avait promis Nock, les compagnons de Kemnon, au nombre d'une douzaine, passèrent sous le psycho-inducteur. Ils acquirent ainsi les notions élémentaires de la civilisation des Zulhs. Leurs cerveaux se bourrèrent de connaissances et en éprouvèrent du vertige. Les mémoires se remplissaient avec aisance. Des arriérés devenaient d'un coup des êtres intelligents capables de résoudre des problèmes jadis indéchiffrables. Il était certain que cette transition, cette transformation psychique, cérébrale, modifiait considérablement les caractères.

Les nouveaux initiés comprirent le rôle prépondérant qu'ils jouaient. Pourtant, préparés par Kemnon, ils jurèrent fidélité absolue à l'ancien marin. Sous l'uniforme des Zulhs, sous les collants en fibrosynthetic et les serre-tête, ils ressemblaient plus à des automates qu'à des hommes jadis épris de soleil et d'espace.

— Itrios, annonça Kemnon tourné vers le jeune berger, je te nomme chef de la police. Tu remplaceras Uhel. Tu sais qu'il faudra aussi obéir à Nock.

Itrios claqua les talons. Son pauvre père, le vieil Alus, ne l'aurait pas reconnu sous l'ahurissant uniforme.

— Je serai digne de ta confiance, Kemnon.

Satisfait, ce dernier rejoignit Nock au poste de commandement du vaisseau.

— Je vous devrai beaucoup, Nock.

Le Zulh haussa les épaules, pensif devant des écrans noirs.

— Bah ! Tu me maudiras peut-être un jour, Kemnon. Dans ce costume, tu ressembles à l'un des nôtres. Mais ton âme, ton cœur, restent parmi ton peuple... Les électroniciens travaillent déjà à la miniaturisation du traducteur linguistique. Néal a repris l'extraction de l'uranium, interrompue depuis l'arrivée au pouvoir de Kroul. Panq s'apprête à repartir pour les îles afin d'y récolter les algues et le plancton... Vois-tu, il est préférable que tes amis ressemblent aux Zulhs. La colonie ne discernera pas la supercherie. Elle croira que les policiers n'ont pas changé. Car les policiers n'ont presque jamais de

contact avec le reste de la colonie. Je te fais confiance, Kemnon. Nous sommes pratiquement à ta merci, parce que je l'ai désiré ainsi.

— Mon amitié pour vous, Nock, reste solide. Je vous protège contre la révolte de vos compagnons. Nous poursuivrons ensemble nos deux buts. Pour les mener à bien, il faut que la paix règne à la pyramide... Je vous parlais du peuple le plus civilisé de la planète. J'ignore désormais qui est mon peuple, car vous m'avez transformé. Je parle maintenant d'une race nouvelle, implantée en plusieurs points du globe, afin qu'elle survive au temps, aux siècles...

Tour à tour ému, exalté, rêveur, Kemnon évoqua un monde futur...

*

* *

L'aérojet planait à plus de six mille mètres, invisible. Sur les écrans, Kemnon et Itrios suivaient la colonne qui traversait le désert.

Des hommes, des femmes, en haillons, reliés entre eux par des cordes, avançaient sous l'accablant soleil, dans le sable brûlant. Ils titubaient de fatigue. Des soldats casqués, armés de glaives et de boucliers, les escortaient à cheval. Parfois, l'un des soldats levait un fouet et l'abattait sur une échine courbée.

— Des esclaves ! reconnut Kemnon. C'est un spectacle pitoyable.

— Les Aryas, aussi, emploient des esclaves, dit Itrios.

— Tais-toi ! Tu n'as plus le droit de parler des Aryas. Nous n'appartenons plus à ce peuple. Grâce aux Zulhs, nous sommes devenus des créatures d'essence supérieure. Comment des hommes peuvent-ils être aussi arriérés alors qu'il existe dans l'univers des civilisations puissantes ? Nous vivions parmi des sauvages, Itrios. Était-ce possible ?

— Oui, Kemnon. La venue des Zulhs a bouleversé notre vie.

L'ancien marin se tourna vers les compagnons qui se trouvaient dans l'aérojet. Ils étaient quatre, tous vêtus de collants et de serre-tête. Ils portaient le réfriray à la ceinture,

— Vous êtes prêts ?

— Oui.

Kemnon sourit, satisfait. Il s'installa devant les leviers de commande. Lentement, l'engin discoïde perdit de l'altitude. Il se rapprocha du sol. Bientôt, il évolua au-dessus de la colonie humaine.

Parmi les soldats et les esclaves, ce fut la panique. Les chevaux hennirent, effrayés. Les soldats se sauvèrent en hurlant et disparurent dans le désert. Les esclaves, jetés pêle-mêle sur le sable, incapables de fuir, les mains liées au dos, se prosternèrent, en gémissant.

L'aérojet se posa non loin du troupeau humain. Kemnon et ses cinq compagnons apparurent, le réfriray au poing. Ils s'approchèrent.

— Délivrez ces malheureux, ordonna Kemnon, mais gardez les

femmes. Elles sont précieuses.

Itrios et les autres coupèrent les cordes. Les esclaves épouvantés s'enfuirent, malgré des paroles rassurantes. L'une après l'autre, les femmes furent paralysées par les réfrirays. Kemnon en compta une quinzaine, toutes jeunes et apparemment robustes.

— Itrios et deux hommes vont rester ici pour les garder. Je vais emmener les premières.

Les six premières femmes furent chargées dans l'aérojet. Puis celui-ci décolla. Il grimpa à une allure vertigineuse dans le ciel et piqua vers le sud.

Il survola bientôt une mer étrangement colorée, rougeâtre, qui, s'étendant du nord au sud, formait un gigantesque chenal. Après quoi, un autre désert apparut, aussi aride, aussi sec. Enfin un fleuve dessina ses méandres, un fleuve large, puissant, coulant dans une vallée verdoyante. Le soleil étincelait sur l'eau grondante.

L'aérojet plongea vers le sol et atterrit près du fleuve. Les femmes esclaves furent débarquées.

Puis l'engin discoïde repartit vers le nord-est, vers le désert où Itrios attendait...

*

* *

Les quinze femmes, réunies, apeurées, se demandaient si leur dernière heure n'était pas venue. Ces curieuses créatures habillées de collants et de serre-tête les observaient, les épiaient, les jugeaient.

Kemnon se dirigea vers la plus belle du lot, une fille splendide, aux yeux noirs. Des haillons couvraient à peine son corps harmonieux.

— Tu seras ma femme, décida l'Arya. Comment t'appelles-tu ?

— Odila.

Elle comprenait ce que lui disait son interlocuteur, et cela la suffoquait. Elle recula quand Kemnon voulut lui prendre la main.

— Tu es farouche, tu as peur, Odila. N'aie crainte. Je t'ai libérée. Tu es une Arya ?

— Oui. Mais d'où viens-tu, toi qui es descendu du ciel à bord d'un étrange oiseau ?

— Ce n'est pas un oiseau, mais une machine. Tu apprendras beaucoup de choses, Odila. Tu deviendras une femme d'essence supérieure. Je m'appelle Kemnon. Je suis un Arya, comme toi.

— Ce n'est pas possible !

— Si. Bientôt, tu comprendras. Je t'ai choisie parce que j'ai senti que quelque chose m'attirait en toi. Tu es belle, très belle. Mais cette qualité ne suffit pas. Il faut que tu sois intelligente. Et je te donnerai l'intelligence.

Kemnon rejoignit ses compagnons, un peu à l'écart.

— Veillez sur les femmes. Je retourne auprès de Nock, car je lui ai promis de le tenir au courant.

— Tu penses que Nock approuve ta conduite ? demanda Itrios.

— Oui. Il est même décidé à m'aider. Ici, dans cette vallée, nous fonderons une race nouvelle, dotée d'une puissante civilisation.

Il tourna les talons et regagna l'aérojet. Il s'envola pour la pyramide. Sitôt arrivé, il retrouva Nock.

— Quinze jeunes femmes, arrachées à l'esclavage, devront passer sous le psycho-inducteur et apprendre votre culture. Dans la fertile vallée que j'ai choisie, une première pyramide s'élèvera afin d'abriter l'embryon de notre nouvelle civilisation.

— Pourquoi une pyramide ? s'étonna le commandant. Les Zulhs vivent dans des maisons préfabriquées.

— Quand vous serez repartis, Nock, la pyramide rappellera votre souvenir. Je m'attache beaucoup à ce symbole car c'est dans une pyramide que je suis devenu un autre homme. Ces monuments ont l'avantage de résister aux intempéries, aux assauts des convoitises.

— Comme vous voudrez, Kemnon. J'ai promis de vous aider. Tirp construira votre première pyramide. Après, vous serez capables de nous imiter, même après notre départ, bien que vos moyens soient limités.

— Merci, Nock. Je suis heureux que nos points de vue concordent. Vous laisserez derrière vous, sur cette planète, des graines de votre civilisation.

Kemnon se retira. Il repartit pour retrouver Itrios et Odila. Alors que son aérojet disparaissait au loin, Panq et Quor demandèrent audience auprès du commandant.

— Les événements ont prouvé que notre collaboration et notre amitié vous restent acquises, commença Panq. Je ne comprends pas que vous accordiez une telle confiance à un groupe d'indigènes. Vous êtes allé trop loin en remplaçant nos propres policiers par des autochtones inexpérimentés.

Nock se justifia.

— Grâce à Kemnon et à ses amis, nous avons pu reconquérir la pyramide avec une extrême rapidité, sans nous heurter à la moindre opposition. En revanche, je donne aux indigènes la possibilité de vivre à notre image. Bientôt, nous quitterons ces lieux. Peu importe ce que nous laisserons derrière nous.

— Qui vous certifie que Kemnon vous laissera partir ? intervint Quor. Il a besoin de vous, de nous, pour réaliser ses ambitions. En lui inculquant notre culture, vous avez développé en lui le germe de la grandeur, de la fierté.

— Erreur, Quor. C'est nous qui serons fiers, grands. Quand nous partirons, nous laisserons un embryon de civilisation qui, par certains

côtés, ressemblera à la nôtre. Quoi de plus noble ! Nous aidons tout simplement des créatures à progresser plus rapidement. Notre culture servira d'exemple.

— Êtes-vous sûr, reprit la diététicienne, que Kemnon ne nourrit pas d'autre ambition que celle de régner sur une minorité de créatures intelligentes, supérieures ?

Nock hocha la tête. Il semblait sûr de lui.

— Si je l'avais désiré, j'aurais brisé Kemnon comme un fétu. En lui promettant de lui inculquer des notions plus précises, il aurait accepté de passer une seconde fois sous le psycho-inducteur. J'aurais pu alors, en modifiant l'appareil, le rendre fou. Je ne l'ai pas fait. Parce que j'ai lu dans le cerveau de cet homme. J'ai lu que la science le fascinait, l'attirait. Je lui donne sa chance. C'est ma façon à moi de le remercier. Je n'ai pas à prendre l'avis de la colonie.

— Vous vous donnez bien du mal pour aider des gens que vous ne côtoierez bientôt plus ! souligna Panq. Notre provision de plancton et d'algues augmente. Nos labos extraient les protéines de ces éléments, les concentrent sous forme de comprimés... Où en est l'extraction d'uranium ?

— Néal, dans son dernier rapport, me signale que les stocks de combustible ont été reconstitués à soixante-quinze pour cent. Les atomiciens travaillent jour et nuit, en équipes.

— Je n'ai pas vu Tirp depuis plusieurs jours, mentionna Quor.

— Tirp édifie une pyramide au bord d'un grand fleuve, à plus de deux mille cinq cents kilomètres dans le sud-ouest. Ses travaux sont grandement avancés. Cette pyramide, semblable à celle-ci, bien que moins importante, abritera la supercivilisation de cette planète. De là partiront, ultérieurement, les ramifications dont nous bâtissons actuellement les bases.

— Je vous en prie, supplia Panq, prenez des précautions pour que Kemnon nous laisse partir. Voudriez-vous devenir le satellite des indigènes, l'exécuteur impuissant, déchu, alors qu'à notre arrivée ici, ces mêmes indigènes vous prenaient pour un dieu ?

— Mes précautions sont prises, Panq, dit Nock d'un ton rassurant.

— Mais les autochtones sont là en permanence. Ils nous observent, sous nos uniformes. Vous leur avez donné nos armes et ils veillent sur notre sécurité.

— Depuis la trahison d'Uhel, je n'ai plus confiance en ma police. J'ai besoin des indigènes... Rejoignez vos laboratoires, mes amis, et ne craignez rien.

Il poussa Panq et Quor vers la porte. Puis lorsqu'il fut seul, il appela Kroul. Ce dernier se présenta, un peu courbé, le regard fuyant. Il semblait mal à l'aise. Pourtant, Nock observait son adjoint sans aménité mais sans rancune.

— Vous avez enfin compris, Kroul, que la révolte ne payait pas. Je sais que vous avez agi au nom de la colonie et non pour votre ambition personnelle. C'est pourquoi je vous ai pardonné. Par contre, je me montrerai inflexible envers Lurt et Uhel.

— Et Géou ? avança timidement Kroul.

Nock fronça les sourcils. Il plaqua ses mains devant ses yeux et évoqua la jeune fille qu'il avait aimée, qu'il aimait sûrement encore. Enfin il redressa la tête, maîtrisant sa profonde émotion.

— J'ignore les motifs exacts qui ont poussé Géou à trahir. Je pense qu'elle était jalouse de Panq. Je l'ai ramenée ici, avec Runc. Dans les îles, les indigènes ne l'ont pas maltraitée. Runc est en hibernation ; Géou en cellule, provisoirement... Abn avance-t-il dans ses travaux ?

— Oui, affirma Kroul. Je sors de son labo d'électronique. La miniaturisation du traducteur linguistique s'achève.

— Je parle de l'autre projet, du nôtre...

— Ah ! Eh bien... Il espère la mise au point définitive dans quelques jours. Son expérimentation en laboratoire lui a donné entière satisfaction.

— Merci, Kroul. Je n'ai plus besoin de vous.

L'adjoint se retira. Il sentit que le commandant était rassuré. Nul doute, Nock triompherait. D'abord de ses ennemis, au sein même de la colonie. Puis de Kemnon.

*

* *

Kemnon et Odila, enlacés, contemplaient la pyramide qui s'élevait sur un tertre, dominant les eaux grondantes du fleuve.

Ils venaient de se baigner et séchaient au soleil leurs corps à peu près nus. Ils étaient étendus sur un banc de sable. À quelques centaines de mètres, un bois touffu offrait sa fraîcheur, sa verdure. Une source y naissait au milieu des coussinets de mousse. C'était là que la race supérieure venait puiser de l'eau.

La pyramide ressemblait à l'autre, celle qui abritait le cargo des Zulhs. Elle comportait aussi un orifice supérieur afin de permettre le passage d'un aérojet. Kemnon l'avait désiré ainsi. Une pile atomique fournissait un courant électrique, une petite pile qui fonctionnerait tout de même plusieurs années sans être rechargée.

— Tu es heureuse, Odila ?

— Oui, merveilleusement. J'étais destinée à l'esclavage. Tu m'offres une vie nouvelle que je ne soupçonnais pas. Le psycho-inducteur m'a appris des choses étonnantes. Est-il vrai que d'autres planètes sont habitées ?

— Oui. Les Zulhs viennent eux-mêmes d'un autre monde. Les étoiles exercent sur moi une espèce de fascination. Si Nock le permettait, je

partirais avec lui dans le cosmos.

— Tu me laisserais ?

— Non, je t'emmènerais avec moi.

— Que deviendrait la colonie sans toi ? Tu es l'âme de cette nouvelle race que tu as voulue puissante, intelligente, taillée à l'image des Zulhs. Tu ne peux abandonner notre planète.

— C'est vrai, Odila. D'ailleurs, Nock refuserait de nous emmener.

Ils s'embrassèrent. Puis le corps séché, ils s'habillèrent. Leurs silhouettes drapées dans les collants en fibrosynthetic semblaient insolites dans ce décor paisible, reposant.

— Tu sais, Kemnon, je crois que nous ressemblons de plus en plus aux Zulhs.

— Ce sont nos maîtres. Quelque chose d'incontestablement puissant émane d'eux. Nous les imiterons.

— Penses-tu qu'un jour nous voyagerons dans les étoiles, comme eux ?

— Je ne sais pas, Odila. Sûrement pas notre génération. Mais nos descendants. Car nous nous reproduirons, nous nous multiplierons...

Ils ajustèrent leurs serre-tête puis marchèrent vers la pyramide. À mesure qu'ils approchaient, le monument grandissait. Il devenait monstrueux.

Un panneau se démasqua et ils entrèrent. Les lumières les éblouirent. Ils clignèrent des yeux. Immédiatement, Itrios vint à eux. Il avait l'air grave :

— Eliet est mort, annonça-t-il, mordu par un serpent venimeux du désert. Nous l'avons trouvé il y a moins d'une heure, gisant à l'orée du bois. Il s'était traîné jusque-là, espérant rejoindre la pyramide. Croistu, Kemnon, que les Zulhs pourront faire quelque chose pour notre ami ?

— Non, hélas ! Le psycho-inducteur nous a appris que les Zulhs guérissaient beaucoup de maladies, sinon toutes, mais qu'ils ne triomphaient pas de la mort... Eliet, le malheureux, aura droit à des funérailles solennelles. Nous l'embaumerons, comme les Zulhs procèdent avec leurs propres morts, puis nous placerons son corps dans un sarcophage vidé d'air. Ainsi il défiera le temps, les siècles...

Itrios s'inclina.

— Très bien, Kemnon. L'embaumement commencera dès que Nock nous aura donné les éléments indispensables et les moyens nécessaires.

Kemnon prit Odila par le bras et l'entraîna jusqu'à l'aérojet qui occupait le centre de la pyramide.

— Nock m'a confié cet engin. Quelle merveille ! Avec lui, nous pouvons survoler la planète entière. Malheureusement, quand ils partiront, les Zulhs l'emmèneront avec eux.

— Alors, se plaignit Odila, nous en serons réduits à rester éternellement ici.

— Je m'emparerais de l'aérojet ! assura Kemnon d'une voix vibrante. Cela m'est nécessaire si je veux fonder une colonie sur le continent transocéanique.

— Tu caresses beaucoup de projets, Kemnon. Les réaliseras-tu tous ? Ta vie sera trop courte.

Itrios appela son ami. Les deux hommes s'installèrent devant des écrans qui permettaient de voir très loin à l'extérieur de la pyramide.

— Regarde ! dit Itrios, le front ridé. Des guerriers armés se dirigent par ici. Coïncidence ? Ou bien ont-ils repéré la pyramide ?

— Je vais les disperser, décida Kemnon. L'aérojet les effraiera.

Il appela Odila et tous deux grimpèrent à bord de l'engin discoïde. À la cime de la pyramide, l'issue se démasqua. Le véhicule bondit dans l'espace et en quelques minutes, il survola la troupe. C'étaient des hommes à la peau légèrement foncée. Ils portaient des glaives et des boucliers.

L'aérojet descendit et rasa les guerriers. Aussitôt, ceux-ci s'éparpillèrent en tous sens, comme une volée de moineaux. Leurs traits reflétaient une terrible épouvante.

Kemnon reprit un peu d'altitude.

— Tu vois, Odila. Nous dominons les hommes. La vue de ce seul engin terrorise nos semblables. Pourtant, ce n'est qu'une machine construite par des cerveaux intelligents.

La jeune fille se pressa contre celui qu'elle aimait.

— Je lis des ambitions dans ton regard. Oh ! Kemnon, souviens-toi que j'étais esclave et n'asservis pas les autres peuples !

— Je veux dominer sans asservir, montrer simplement notre puissance. Nous n'appartenons plus à ces hordes sauvages qui se font la guerre entre elles. Des civilisés ne combattent pas pour s'imposer.

Les hommes à peau foncée avaient disparu dans le désert. Maintenant, à vingt mille mètres d'altitude, l'aérojet filait plus vite que le son au-dessus d'un océan. Il aborda un nouveau continent qui s'étirait du nord au sud de la planète.

Kemnon dirigea son véhicule vers la zone centrale, émaillée d'îles. Le continent se resserrait en un isthme étroit. Des forêts profondes, luxuriantes, marbraient le sol d'un vert très vif.

L'aérojet remonta légèrement vers le nord. Des chaînes de montagnes dessinaient leur puissante musculature le long de la côte océane et se poursuivaient jusqu'à l'extrême sud de ce continent démesurément allongé.

— C'est ici, sur ces terres vierges, que je fonderai une autre colonie. Nock a peuplé les îles. Je peuplerai la planète entière. Et les Zulhs m'aideront. Notre civilisation rayonnera. Nous en serons les

fondateurs, Odila.

— Tout cela m’effraie un peu, confessa la jeune femme. Si des coalitions se forment contre nous, ne serons-nous pas emportés par la marée ? Notre pyramide semble fragile, terriblement fragile...

Ils revinrent dans la fertile vallée arrosée par le grand fleuve qui s’achevait par un delta dans une vaste mer fermée. Les funérailles du malheureux Eliet se préparaient. Un délégué des Zulhs était là et montrait à Itrios comment on embaumait les morts. Un sarcophage en métal inoxydable recevrait le défunt.

Kemnon attira Itrios auprès du fleuve. La nuit tombait. Les étoiles s’allumaient dans le ciel et Kemnon désigna ces points brillants, lointains, inaccessibles.

— N’as-tu jamais rêvé, Itrios, de partir à la conquête des étoiles ?

— Non. C’est un rêve d’ailleurs irréalisable.

— Les Zulhs viennent d’un autre monde. En nous emparant de leur vaisseau, nous pourrions nous élancer dans le cosmos.

Le fils d’Alus fronça les sourcils. Il regarda son compagnon avec étonnement, comme pour s’assurer qu’il ne plaisantait pas.

— Tu parles sérieusement ?

— Oui. Le psycho-inducteur nous a appris comment on dirigeait un astronef. Or, Nock refusera de nous emmener. Sans le secours des Zulhs, notre civilisation déclinera. Rien ne prouve que nos descendants acquerront nos connaissances. Ils retomberont peut-être dans la sauvagerie.

— Comment peux-tu envisager une telle possibilité ? Il y a quelques heures à peine, tu te montrais confiant en l’avenir de la race nouvelle. Tu formulais des projets d’extension.

Le visage de Kemnon se renfroga.

— C’est que, vois-tu, Itrios, je caresse le rêve suprême qui consiste à nous expatrier de notre planète, à coloniser un autre monde, à l’image des Zulhs.

— Utopie ! grommela le fils d’Alus, en haussant les épaules.

— Non. Nos amis sont pratiquement les maîtres du vaisseau spatial. Sur un seul ordre, ils investiraient le navire et débarqueraient tous les Zulhs. Nous aurions à notre disposition les laboratoires, les machines. Prenant place à bord, dans l’astronef vide, nous nous élancerions vers les étoiles... Me suivrais-tu, Itrios ?

L’ancien berger hésita. Il croisa le regard sévère de son compagnon.

— Oui, Kemnon, je te suivrais, par amitié. Je partagerais tes peines, tes joies, tes difficultés... Mais Odila ?...

— J’emmènerais aussi Odila et toutes les femmes. Le vaisseau peut contenir une cinquantaine de personnes.

— Tu ne crains pas les Zulhs ?

— Non, depuis que je suis devenu l'un des leurs.

— Et si nous n'arrivions nulle part, si le voyage ne s'achevait pas ? supposa Itrios, très pâle.

Kemnon se baissa, saisit une poignée de sable et, rageusement, la lança au loin. Il brandit son poing crispé.

— Alors, le vaisseau deviendrait notre tombeau ! Le risque vaut la peine d'être couru.

Itrios ne chercha pas à dissuader son camarade. Il savait que tout serait inutile. Mais la perspective de se perdre dans les immensités interstellaires hanta désormais son esprit.

CHAPITRE VI

Sur le continent transocéanique, Tirp construisit une autre pyramide. Elle s'élevait au cœur d'une végétation luxuriante, sur une presqu'île qui s'avancait audacieusement sur un immense golfe aux eaux tièdes. En face du lieu choisi par Kemnon, séparée par un détroit, s'étirait d'est en ouest une île de près de quinze cents kilomètres de longueur. D'autres îles, nombreuses, plus petites, grouillaient dans cette portion de l'océan tropical.

Kemnon ne voulait pas se séparer de ses amis. Aussi décida-t-il de coloniser le continent transocéanique par une race inconnue. Nock lui parla d'hommes à la peau jaunâtre, habitant de hauts plateaux en direction de l'est.

L'ancien marin amena donc à la pyramide transocéanique, un nombre égal d'hommes et de femmes, jeunes, vigoureux, sélectionnés, enlevés à leurs tribus. Certains vivaient dans des grottes mais des observations apprirent que des villes existaient dont la civilisation rivalisait avec celle de l'Occident.

Ces enlèvements n'apportèrent que peu de difficultés à Kemnon. Effrayés par la vue des aérojets, paralysés par les réfrigérants, les mongolitiques ne surent pas exactement ce qui leur arrivait. Ils crurent à des dieux tombés du ciel. Soumis au psycho-inducteur, ils oublièrent leur misérable condition et devinrent des créatures d'une autre époque.

Une collaboration s'établit entre la pyramide transocéanique et celle des bords du grand fleuve. Kemnon réalisait l'un de ses rêves et Nock lui avait fourni tous les moyens pour réussir.

— Maintenant, Odila, disait-il, si un cataclysme survenait sur l'un des continents, la nouvelle civilisation survivrait. Car le cerveau le plus intelligent reste soumis aux caprices de la nature. Une famille qui ne possède qu'un seul enfant est une famille sans descendant si cet unique héritier vient à mourir. Tu comprends ?

— Oui. Tu te donnes beaucoup de mal pour que la civilisation des Zulhs défie le temps. Pourquoi, Kemnon ?

— Je l'ignore exactement. Un sentiment me pousse, et je ne t'explique pas. Quelque chose en moi m'incite à assurer les bases d'une culture qui, un jour, doit rayonner sur la planète et prendre une place prépondérante. Tu comprends maintenant pourquoi toute civilisation puissante cherche à gagner les autres peuples à sa cause. Parce qu'elle croit que sa culture est la meilleure et qu'elle peut donner le bonheur à l'humanité. J'ai appris un tas de connaissances. Je veux que d'autres comme moi apprennent à leur tour. Il serait illusoire de penser que nous pourrions vivre seuls, isolés. À quoi cela servirait-il, de garder

pour nous notre savoir ?

— Tu as raison, approuva Odila. Une civilisation ne se conçoit que si elle règne sur des milliers, des centaines de milliers d'individus, pacifiquement, sans le secours des armes. Les Zulhs ont semé la graine de leur culture en faisant escale sur notre monde... Mais crois-tu qu'Ogao, que tu as nommé à la tête du continent transocéanique, soit digne de ta confiance ?

— Il a appris les mêmes principes que moi par l'intermédiaire du psycho-inducteur. Nos cerveaux possèdent la même intelligence.

— Sans doute, reconnut l'ancienne esclave. Mais quand les Zulhs seront partis, comment communiquerons-nous avec Ogao ?

Ce problème tenaillait Kemnon. Il savait parfaitement que Nock emmènerait avec lui ses aérojets. Les ondes radio ? Les deux pyramides n'étaient pas équipées pour cela. En conséquence, quand les Zulhs partiraient, les ponts seraient coupés entre les deux continents. Chaque colonie évoluerait de son côté. À moins que...

Cependant, Néal accélérât la production d'uranium, tandis que Panq achevait de reconstituer les réserves nutritives. Enfin, un jour, Nock annonça à Kemnon que le vaisseau était prêt à reprendre sa route...

*

* *

— Ainsi, Nock, résuma Kemnon, vous avez pris une décision définitive. Vous renoncez à vous installer sur notre planète ?

— Oui, et vous en connaissez les raisons, Kemnon. Vous permettez que je vous vouvoie ? Vous êtes un peu l'un des nôtres et je vous porte beaucoup de considération. Grâce à vos efforts, je sais que notre civilisation subsistera, s'étendra, se perfectionnera. C'est ce que je souhaitais. Vous comprendrez que, condamnés à l'exil perpétuel, nous aspirons à vivre en liberté sur un monde inhabité.

— Dommage. Votre race aurait pu se croiser avec la nôtre. Vos femmes sont stériles, mais les nôtres peuvent procréer. En vous obstinant, vous ne laisserez aucun descendant.

— Nous le savons, et nous en acceptons les conséquences.

— Qui veillera sur vous, sur la colonie ?

— Mes policiers. Je nommerai un autre chef à la place d'Uhel. La colonie a enfin compris que j'étais le seul capable de commander le vaisseau. Ceux qui se sont insurgés, hormis quelques exceptions, l'ont fait par crainte d'errer à jamais dans le cosmos. Pourtant, il existe d'autres systèmes planétaires. Nous en découvrirons un qui nous accueillera.

Kemnon hocha la tête, sceptique.

— Comment Kroul, par exemple, accepte-t-il de rentrer dans le rang

alors qu'il fut le promoteur de l'insurrection ?

— Hum ! Le mot est fort. Mettons un mécontentement général... Kroul s'est rendu compte qu'il serait difficile de cohabiter avec une société qui possède notre culture.

— Je croyais qu'au contraire cela vous inciterait...

— ... à collaborer avec vous ? Non, Kemnon. Vous n'accepteriez pas de vous plier, comme je n'accepterais pas de m'abaisser devant vous. J'ai accédé à vos désirs, je vous ai inculqué nos connaissances afin d'exercer une pression sur mes compagnons hésitants. Vous avez pris de l'autorité. Tant mieux. La cohabitation ne s'envisage même plus. C'est pourquoi la colonie entière est d'accord pour que nous quittions cette planète où nous n'aurons fait qu'une escale, comme prévu.

— Je constate que mon accession trop rapide dans un monde civilisé ne plaît pas à vos compagnons ! grommela l'ancien marin. Les Zulhs m'observent sans aménité, avec méfiance, comme un rival. Vous avez été l'artisan de notre nouvelle race, Nock, parce que vous aviez besoin de nous. Maintenant, vous nous rejetez. Vous me décevez beaucoup.

L'Arya dégaina son réfriray et le braqua sur le commandant du cargo. Ses yeux flamboyaient, son cœur battait très fort, sa poitrine se soulevait rapidement.

— Je suis désolé, Nock, mais en m'inculquant votre science, vous avez déclenché en moi un mécanisme irréversible. Je suppose que si je vous le demandais, vous ne m'emmèneriez pas avec vous ?

— Notre voyage risque de ne s'achever nulle part ou de s'achever sur un monde infernal.

— Je réfuterais cet argument. Pourtant, mon rêve suprême est de connaître ces étoiles qui, jadis, éclairaient ma route de marin. L'occasion sera la seule de ma vie et je ne puis la manquer. Aussi, Nock, je vous demande, ainsi qu'à tous vos compagnons, de quitter le vaisseau.

Contrairement à ce qu'on aurait supposé, le Zulh resta calme, parfaitement maître de lui. S'attendait-il à cette folie de la part de Kemnon ? Toujours est-il qu'il ne s'émut pas.

— Vous ne possédez pas de notions assez solides pour voyager dans l'espace. Certes, il est facile de piloter le cargo. Le psycho-inducteur vous en a appris le fonctionnement élémentaire. Le pilotage automatique dispense d'un entraînement poussé. Mais saurez-vous diriger la nef à travers les constellations ? C'est là qu'interviennent les notions d'astronomie, d'astronavigation...

— Ne me découragez pas, Nock ! Vous n'y parviendrez pas. Ma décision est irrévocable. Je vous transporterai dans une île des tropiques, comme le souhaitait la majorité des Zulhs, et vous y achèverez votre existence. Nous vous donnerons tous les moyens d'une vie décente, convenable... Mes amis gardent toutes les issues. Les

portes des labos et des cabines sont condamnées. Il ne vous reste, Nock, qu'à choisir l'île où vous vous installerez.

— Si je refuse ?

— Cela serait vain, vous le savez. D'ailleurs, je vais me familiariser avec le pilotage automatique du cargo.

Il se pencha sur un écran de contrôle et appela :

— Itrios ! Rejoins-moi !

Aussitôt, l'ancien berger, promu chef de la police, parut. Nock portait en sautoir une boîte métallique. C'était un traducteur linguistique portable, mis au point par Abn, l'électronicien. Il pouvait ainsi converser avec les Aryas en n'importe quel lieu.

— Itrios, ordonna Kemnon. Le cargo est en notre pouvoir. Avertis les Zulhs. Qu'ils se tiennent prêts au départ. Nous les emmenons dans les îles tropicales.

— Soit, acquiesça le fils d'Alus. As-tu bien réfléchi aux conséquences de ton acte, Kemnon ? Tu ne regretteras rien ?

— Non. Va. Et ne pose plus de questions.

Quelques heures plus tard, après les essais satisfaisants des réacteurs, le lourd vaisseau s'ébranla. Les tuyères crachèrent une formidable énergie. Sous la colossale pression, la pyramide protectrice se disloqua, s'effrita.

La nef monta à la verticale. Kemnon surveillait les divers appareils et il s'en tirait admirablement. Il est vrai que le pilotage automatique, réglé pour atteindre une île de l'océan tropical, se substituait entièrement au contrôle humain.

Après une trajectoire dans l'atmosphère, le cargo se retourna sur lui-même et commença à redescendre lentement. Sous lui, une terre entourée d'eau apparut, une île comme il en existait des milliers dans cet immense océan, située à peu près sous l'équateur.

Elle était aussi paradisiaque que les autres. Une montagne la dominait, et c'est sur un plateau rocheux que le vaisseau se posa. Puis les Zulhs furent invités à débarquer.

Ils quittèrent les labos ou les cabines entre deux haies de policiers, réfriray au poing. Ils découvrirent l'île où ils allaient vivre le reste de leurs jours. Certains, secrètement, se réjouirent. Ne réalisaient-ils pas leurs vœux ? D'autres restèrent sceptiques. Privés du vaisseau, s'adapteraient-ils ?

Ils débarquèrent le matériel nécessaire à leur installation. Ils édifièrent un camp provisoire avec des baraquements en aluminium revêtus de peinture isolante.

Le camp ressemblait à une ruche. Les Zulhs tentaient de reformer, à terre, leurs divers laboratoires. Pourtant, ils étaient obligés de sacrifier de nombreuses machines, intransportables.

Ce qu'ils pensaient, ils ne l'extériorisaient pas. Peut-être, au fond,

s'estimaient-ils heureux car l'île offrait un climat idéal, de l'eau, des fruits, des fleurs. La cloche sous-marine et un aérojet restaient leur propriété. Ils ne risquaient pas de mourir de faim.

Kemnon, installé dans le poste de pilotage du cargo, convoqua Nock.

— Encore une fois, Nock, vous pouvez prendre tout ce dont vous avez besoin.

— C'est fait, approuva le Zulh sans manifester la moindre rancune. Voyez-vous, Kemnon, en nous dépossédant de notre cargo, vous nous rendez probablement un grand service. Vous nous obligez à rester sur cette planète. Soit. Cependant, vous courez vers de grandes déceptions.

— Qu'en savez-vous ? J'emmène des femmes capables de procréer. Le vaisseau pourra errer des générations dans l'espace. De plus, l'hibernation nous préservera du temps. Nous sommes pourvus en nourriture pour un très long voyage. Il était écrit, sans doute, que des hommes de cette planète coloniseraient d'autres mondes.

— Nous échangeons nos destinées, Kemnon. Je ne vous envie pas. Vous ignorez ce qu'est une existence cloîtrée dans un vaisseau. C'est la pire agonie que puissent imaginer des créatures intelligentes. C'est la hantise de l'inconnu, le mal du vide, l'abrutissement, la folie.

— Je ne m'inquiète pas de cela, Nock. Nous organiserons notre vie en fonction des circonstances, mais nous aurons accompli le désir suprême, le voyage vers les étoiles.

Quand la conversation s'acheva, Kemnon et Nock se séparèrent sans se serrer la main. Ils n'éprouvaient plus la même amitié l'un pour l'autre, et pourtant aucune animosité ne brillait dans leurs regards.

Kemnon avait prié Itrios d'aller chercher ses amis, les hommes et les femmes, à la pyramide des bords du fleuve. Quand tous furent réunis, ils s'enfermèrent dans le vaisseau.

De leur camp, les Zulhs assistèrent à l'envol du cargo, ce cargo qui représentait pour eux une prison ambulante, où ils avaient tour à tour connu l'espoir, le découragement. Cette masse de métal monstrueuse qui était le symbole de leur condamnation, de leur exil... Vraiment, la regrettaient-ils ?

*

* *

Immobile devant les claviers, Kemnon surveillait la marche du cargo. Sous le serre-tête des Zulhs, il apparaissait pâle, tendu, voire inquiet. Certes, il avait confiance dans le vaisseau qui le transportait vers les étoiles. C'était une machine magnifiquement perfectionnée, une merveille de la technique, un assemblage diaboliquement complexe. Le pilotage automatique supprimait toute erreur possible.

Sur des plaquettes perforées, Kemnon avait inscrit les coordonnées du plus proche système solaire et le cerveau électronique effectuait les opérations nécessaires, les rectifications indispensables.

Pourtant, le chef du gigantesque astronef restait sombre. Son front se plissait. Il convoqua Itrios, son second.

— La colonie me maudit, n'est-ce pas ? soupira le commandant.

— Non. Elle comprend tes aspirations, ton ambition, tes désirs. Elle pardonne à ton inconscience.

Kemnon resta sceptique.

— Tu me pardonnes, toi, Itrios ?

— Oui, parce que, moi aussi, je prends goût au voyage, au grand voyage. Je ressens la même fascination que toi pour les étoiles.

— Parce que nous avons reçu, tous, la même éducation, les mêmes enseignements. Parce que nos maîtres, les Zulhs, aspirent à cette conquête du cosmos. Certes, il existe probablement des réfractaires, moins sensibles. Mais pourquoi la colonie m'aurait-elle suivi ?

— Parce que tu es son âme, Kemnon, et que sans âme, un corps ne survit pas, même avec une extraordinaire intelligence. Tu nous insuffles à tous ta confiance, ta volonté. Souviens-toi, jadis, quand tu naviguais sur les mers, à la merci des tempêtes, des récifs. Tes amis ne t'abandonnaient pas. Ils ne t'ont pas abandonné aujourd'hui.

Malgré ces réconfortantes paroles, le commandant conserva un air préoccupé.

— J'aurais aimé qu'individuellement, chacun m'avoue sa joie, son espérance, son impatience, sa fierté même de partir vers les étoiles. Au lieu de cela, je me heurte à une discipline soumise. La colonie se trouve à bord de ce cargo uniquement pour moi, non pour elle. C'est cela qui m'afflige.

— Tu as tort de te montrer aussi dur envers les autres, envers toi-même. Chacun sent bien que nous vivons des moments exaltants. Mais comprends les réactions internes de chaque individu. Comprends qu'il y a quelques mois à peine, nous vivions à une époque préhistorique, dans la sauvagerie. Il faut s'adapter. Tu t'es adapté plus vite que les autres, Kemnon.

— Tu as peut-être raison, mon bon Itrios. Quand Odila est montée à bord de ce vaisseau, j'ai senti une lueur d'effroi dans son regard, quelque chose de réprobateur. Depuis notre départ, ce regard me hante. Quand les Zulhs ont bouleversé ma vie, je n'ai pas immédiatement ressenti cet impératif d'évasion vers les étoiles, vers les mondes. Et puis peu à peu, lentement, à mesure que mes connaissances s'enrichissaient, à mesure que je m'adaptais, un violent désir fit de moi un égoïste. J'étais tellement devenu un Zulh, par esprit, par raison, par intelligence, que je devins jaloux de nos maîtres. Les supplanter devint mon impératif. Les supplanter et me substituer

entièrement à eux. Est-ce un rêve raisonnable, Itrios ? Ce dernier hésita.

— L'avenir le dira, Kemnon... Mais qu'as-tu ?

Le chef du cargo fronçait de plus en plus le sourcil. Jamais il n'avait offert un visage aussi renfrogné. Il alluma les écrans extérieurs. Une énorme boule lumineuse surgit, à la surface bourrelée de cratères.

Kemnon vérifia encore divers appareils de contrôle. Dans sa mémoire, il essaya de se souvenir de ce que lui avaient appris les Zulhs. Il ne trouva pas ce qu'il cherchait. Devant ces événements, il semblait désarmé. C'est qu'il ne s'était jamais heurté à une telle situation, à un tel embarras, à une telle confusion. Dans son cerveau, de multiples connaissances se bouscullaient mais il n'arrivait pas à en extirper la bonne. Et pour cause ! Le psycho-inducteur n'avait pas prévu l'éventualité d'une erreur du pilotage automatique !

— Aucun doute, Itrios. Le cargo dévie de sa trajectoire préalablement établie avant le départ. Pourtant, tout fonctionnait parfaitement. Regarde ce compteur de lustration : trois degrés, quatre degrés, cinq degrés... Et ça continue. Sept degrés de déviation ! Or, pour atteindre Ob-T-14, le système solaire le plus proche, il faudrait corriger cette erreur de trajectoire. Le cerveau électronique devrait normalement rectifier de lui-même et replacer la nef dans le bon chemin.

Itrios, affolé, observait les multiples claviers. Il s'épouvantait pour la première fois devant la complexité de ces appareils dont il connaissait pourtant le fonctionnement.

— Le cerveau électronique serait-il détraqué ? balbutia-t-il livide.

Sur les écrans extérieurs, la boule bourrelée de cratères grossissait terriblement. Kemnon, impuissant, haussa les épaules.

— Je l'ignore. S'il existe une défaillance du pilotage automatique, il faudrait y suppléer en agissant sur les commandes manuelles de secours.

— Eh bien ? s'étonna l'ancien berger en désignant les claviers et en voyant que son compagnon restait immobile.

— Le psycho-inducteur, Itrios, nous a inculqué les notions indispensables à la conduite du vaisseau dans des conditions normales, lorsque le pilotage automatique fonctionne parfaitement. Il ne nous a pas enseigné les moyens de lutter contre une situation ANORMALE, qui nécessite alors des connaissances plus approfondies de mécanique, d'électronique, d'astronavigation. Tu comprends ?

— Je comprends, Kemnon, qu'à côté des Zulhs, nous sommes encore des barbares.

— Je te défends de prononcer ce mot ! hurla le commandant, courroucé. Les barbares n'existent plus. Nos cerveaux sont intelligents. Nous...

— Kemnon ! coupa Itrios, désignant des écrans parcourus de zigzags lumineux. Nous entrons dans la zone d'attraction de cet astre, de cet astre rond que nous contemplons toutes les nuits de notre planète.

— La Lune ?

— Oui, la Lune. Vois. Elle se rapproche. Elle vient vers nous. Nous allons nous poser à sa surface.

Effrayé, Kemnon interrogea un compteur.

— Nous aurons parcouru à peine trois cents mille kilomètres, alors qu'Ob-T-14 se situait à plus de quatre années de lumière... Mais tout est conforme. L'atterrissage se déroule dans des conditions normales et nul doute que le pilote automatique nous déposera sur le satellite sans incident.

— Je préviens la colonie ? demanda Itrios.

— Oui. Dis-lui qu'il ne s'agit que d'une escale provisoire et que sous peu, nous repartirons en direction d'Ob-T-14.

— Tu espères donc quitter la Lune ? Pour cela, il faudrait réparer le cerveau électronique défaillant. Nous en sommes incapables, tu le sais.

— C'est mon affaire, Itrios. Exécute mes ordres.

Resté seul, Kemnon, réfléchit profondément. Sortirait-il vainqueur de l'impasse ? Jamais problème aussi ambigu ne s'était posé à son cerveau tout fraîchement enrichi.

Le cargo descendait vers la Lune. Un énorme cratère apparut sur les écrans. Les rétrofusées freinaient la chute. Le sol se rapprochait et bientôt, l'énorme vaisseau se posa au fond même d'une gigantesque cuvette qui aurait pu être une mer intérieure.

Une poussière impalpable, fine, grisâtre, accompagna l'atterrissage. Un voile opaque enveloppa la nef. Enfin, au bout de longues minutes, le nuage se déchira. La poussière retombait lentement sur le sol.

Itrios rejoignit le commandant.

— Interrogeons les tests, préconisa ce dernier, tourné vers des instruments de mesure.

Un sourire de désappointement tirailla sa bouche.

— Hum ! Absence d'atmosphère. Pesanteur trois fois moindre que sur notre planète... Bombardement dangereux de rayons cosmiques et d'ultraviolets, sans compter la poussière météoritique. Ce satellite n'offre aucun intérêt. Je ne vois même pas la nécessité de l'explorer à l'aide d'un aérojet.

— Astre mort, souligna Itrios écoeuré. Des combinaisons isothermiques s'imposent... Si nous sommes cloués ici...

— Tais-toi, Itrios ! gronda Kemnon, furieux, lançant vers son second un regard chargé de reproche. Mous repartirons ! Je vais calculer la nouvelle trajectoire nécessaire pour atteindre Ob-T-14.

— Vous aurez besoin, pour ces calculs, du cerveau électronique. Or si ce cerveau est détraqué...

Le commandant, excédé, brandit le poing. Ses yeux flamboyèrent. La colère colorait son visage.

— À la fin, Itrios, va-t'en ! Ton pessimisme devient malsain. Va-t'en, te dis-je, et ne reviens que lorsque tu auras de bonnes nouvelles à m'annoncer.

L'ancien berger, confus, baissa la tête. Il sortit, laissant son chef en proie à ses réflexions. Dans une course, il se heurta à Odila.

La jeune femme était pâle, un peu tremblante. La mine renfrognée d'Itrios concordait avec le malaise qui régnait à bord.

— Croyez-vous, Itrios, que Kemnon me recevra ?

— Certainement pas. Il m'a chassé et exige qu'on ne le dérange pas. De graves problèmes le préoccupent, Odila.

— Vous m'effrayez. Pourquoi s'est-on posé sur la Lune ?

— Le cerveau électronique du cargo semble détraqué. Il n'a pas suivi la trajectoire imposée au départ. Or, sans le secours du pilotage automatique, nous sommes incapables de diriger la nef. J'ai peur que nous ne soyons cloués sur ce satellite jusqu'à la fin de nos jours.

— Ce serait affreux ! Affreux ! gémit la jeune femme. Cet astre n'offre aucune condition de vie. Serions-nous condamnés à achever notre existence dans ce cargo ? Or les réserves nutritives s'épuiseront et notre agonie risque d'être terrible.

Le fils d'Alus baissa la tête. Bien que Kemnon ait pris l'initiative de cette émigration, de cet exil volontaire, il se sentait quand même un peu responsable. Il aurait pu, par des paroles persuasives, convaincre son chef de sa folie. Au lieu de cela, il était demeuré parfaitement indifférent, passif, résigné.

— Tout espoir n'est cependant pas perdu, Odila. Kemnon cherche une autre trajectoire. Quand il l'aura trouvée, nous repartirons.

— Mais repartirons-nous ?

— Nous essaierons, dit Itrios, évasif.

Au cours de son périple à travers le vaisseau, le second rencontra bien des visages sombres. Sous les serre-tête, les regards se chargeaient d'angoisse, d'incertitude. La confiance envers Kemnon faiblissait, s'amenuisait au fil des heures. Des murmures montaient des cabines, des labos. Des conversations à voix basse s'échangeaient et s'arrêtaient sur le passage d'Itrios. Les policiers eux-mêmes ne paraissaient plus tellement sûrs, car ils se mêlaient aux conciliabules.

Odila, affolée, vint retrouver Itrios dans sa cabine. À l'entrée de la jeune fille, l'ancien berger se dressa de sa couchette de relaxation. Il comprit que de graves événements menaçaient.

— À force de nous comporter comme les Zulhs, haleta Odila, nous éprouvons les mêmes sentiments qu'eux, les mêmes difficultés. Nous réagissons de façon identique. Le pouls de la colonie s'accélère. La fièvre monte... Ils vont tout casser et lyncher Kemnon. Je vous en

prie, Itrios, Il faut éviter ce déchirement !

Odila sanglotait. Elle ne tremblait pas pour elle, encore moins pour la colonie, mais pour Kemnon qu'elle aimait. Elle portait un enfant dans son sein et pour rien au monde elle ne voulait que ce petit être, cet innocent, souffrît de la lutte fratricide. D'ailleurs, d'autres femmes se trouvaient dans son cas, car toutes avaient trouvé un époux. La colonie se partageait rigoureusement en un nombre égal d'hommes et de femmes. Les couples s'harmonisaient et le choix n'avait pas été imposé.

— Il faut éviter cela, Itrios ! Pour nos enfants, surtout... Sans nous, la colonie mourra. Sans nous tous, la mort nous guette. Alors, que la raison l'emporte sur la haine, le découragement, la rancune, la violence. Serions-nous retombés dans la barbarie ?

L'adjoint de Kemnon soupira profondément. Il prit Odila par les épaules et son désespoir l'émut. Sa voix marqua une grande volonté.

— Ayez confiance, Odila. Je vais leur parler. Je les raisonnerai. Je suis certain que tous comprendront que notre salut n'est pas dans notre division, mais dans notre unité. Nous avons embarqué sur ce cargo pour le meilleur et pour le pire. Si le pire arrive, nous l'accepterons ensemble. Mais nous aurons alors usé toutes nos forces.

Très droit, le masque énergique, Itrios quitta sa cabine et s'enfonça dans les flancs du vaisseau. Il sentait que la gigantesque carcasse métallique devenait une chair palpitante, blessée, abattue, qui lançait des plaintes déchirantes...

*

* *

Itrios déclencha le voyant lumineux. Dans la cabine, la lampe clignota. Alors, le panneau se démasqua. L'adjoint rejoignit son chef.

— Ils sont calmés, Kemnon, momentanément. Ils n'ont pas voulu s'entre-déchirer à cause des futurs enfants.

— Que leur as-tu dit ?

— Rien de persuasif. Je leur ai expliqué que la révolte n'arrangerait pas la situation, au contraire. Ils ont accepté un nouveau sursis.

— Un sursis ! gronda le commandant. Cela signifie que si je ne parviens pas à quitter la Lune, ils recommenceront ! Pourquoi m'accablent-ils à ce point ?

— Ils sont inquiets pour leur avenir. Comprends-les. La Lune n'offre aucune chance de survie... As-tu calculé la nouvelle trajectoire ?

— Oui, acquiesça Kemnon en désignant des cartes perforées. Je t'attendais pour me livrer aux essais.

— Tu es confiant ?

Kemnon haussa les épaules. Il ne savait pas. Il se dirigea vers le pilote automatique et glissa les cartes perforées dans les fentes

appropriées. Immédiatement, de complexes opérations se déclenchèrent. Le cerveau électronique enregistrait la nouvelle trajectoire et distribuait le travail à l'ensemble des autres organes du vaisseau.

Le commandant tourna des boutons. Il suivit des yeux des écrans, des compteurs gradués.

— Essai des réacteurs, annonça-t-il.

Anxieux, Itrios consultait les mêmes écrans, les mêmes compteurs. Des gouttes de sueur perlaient à son front. Pourtant, à l'intérieur du cargo, la température se stabilisait à vingt degrés, comme le témoignaient des thermomètres enregistreurs.

L'adjoint avala sa salive.

— Indice thermique en ascendance progressive, nota-t-il. Maximum atteint. Parés au départ, Kemnon !

Ce dernier n'avait qu'un geste à faire et la nef décollerait. Une simple touche à enfoncer et le pilotage automatique s'occuperait du reste.

Kemnon passait par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Enfin, il se décida. Il enfonça la touche. Mais le vaisseau resta immobile, rivé sur la Lune.

— On ne décolle pas, Itrios ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

L'ancien berger semblait aussi affolé que son camarade. Il ouvrait des yeux exorbités. Il était pâle, livide.

— Je n'y comprends rien. Les réacteurs fonctionnent, mais le cargo ne bouge pas, comme...

Il s'arrêta, observant son ami au visage défait.

— Comme quoi, Itrios ? Achève ta pensée, je te l'ordonne ! hurla Kemnon.

— Comme si le cerveau électronique n'avait pas distribué les ordres aux multiples circuits ! soupira le fils d'Alus.

Le commandant marcha de long en large, les mains derrière le dos, le front bas.

— Maintenant, le sursis s'achève. J'ai perdu. Ils vont recommencer à gémir, à hurler, à menacer. Ils apprendront que nous sommes définitivement cloués sur la Lune, que l'agonie nous guette...

— Il reste peut-être un espoir, Kemnon. Celui-ci s'arrêta de marcher et redressa la tête.

— Un espoir ?

— Oui... Nock !

— Nock, le Zulh ? Je ne comprends pas.

— Contactons-le. Il connaît mieux que nous ce vaisseau. Il nous apprendra pourquoi nous sommes cloués sur la Lune, pourquoi le cerveau électronique ne distribue pas les ordres. Enfin, il nous conseillera.

— Tu as raison, Itrios. Ça ne coûte rien d'essayer... Éteins les réacteurs. Je vais me mettre en rapport avec l'aérojet des Zulhs, à trois cent quatre-vingt mille kilomètres de là.

Quand les aiguilles des indices thermiques furent revenues sur le zéro, Kemnon s'installa devant l'émetteur. Le psycho-inducteur lui avait appris comment fonctionnait un appareil radio.

L'écran s'éclaira. Puis au bout de quelques minutes, le visage de Nock apparut, assez nettement malgré la distance.

— Nock, avoua Kemnon, j'ai besoin de vos compétences. Le vaisseau nous a emmenés sur la Lune, alors que le cerveau électronique était réglé pour nous conduire sur Ob-T-14. Quelque chose s'est donc détraqué. Or, détail plus grave, nous sommes dans l'incapacité de repartir du satellite.

Le Zulh resta impassible.

— Je vous avais averti, Kemnon. Le voyage cosmique nécessite des connaissances spéciales que le psycho-inducteur a omis de vous donner. Je vous conseille d'appuyer sur la touche Z-19 du tableau K2.

— Que se passera-t-il ?

— Vous le verrez bien. C'est la seule solution que vous puissiez envisager et je m'attendais à ce que vous sollicitiez mon aide... Heu... Excusez-moi, Kemnon. Abn me demande.

Nock disparut de l'écran prématurément. Il avait même coupé l'émission, comme le témoignait la lampe contrôle. Kemnon entra dans une rage folle. Il brandit le poing.

— C'est une machination des Zulhs ! fulmina-t-il. En appuyant sur cette satanée touche, nous risquons de nous perdre dans le cosmos ou de désintégrer le cargo.

— Nous n'avons pas le choix, remarqua Itrios, pas d'autre éventualité, sinon celle de rester ici, à jamais.

— Tu veux donc céder aux Zulhs ?

— Crois-moi, c'est le plus sage, quoi qu'il arrive. Si tu t'obstines, non seulement tu resteras sur la Lune, mais la colonie se révoltera et te tiendra pour responsable.

— Je suis déjà responsable ! rectifia Kemnon. Je le sais. J'ai pris mes risques... Notre voyage s'achèverait-il déjà ?

— Ça dépend de Nock et de la touche Z-19.

Les deux hommes s'approchèrent du clavier K2. Ils repèrent rapidement le bouton Z-19 qui ne se différenciait des autres que par son numéro.

— À quoi sert cette touche ? demanda Kemnon. Nous l'ignorons. D'ailleurs, nous ignorons pas mal de choses. Nous nous sommes fiés à un cerveau électronique. Nous avons confié nos vies à une machine automatique.

— Alors, Kemnon, s'impacienta Itrios ; tu appuies ?

Le commandant hésita encore quelques secondes puis résolument, en désespoir de cause, il enfonça la touche.

Ils attendirent, anxieux, inquiets. Il ne se produisit rien d'anormal. À croire que la touche Z-19 ne servait à rien.

— Nock s'est moqué de nous ! hurla le commandant, furibond.

— Attends ! fit Itrios, moins emporté. Si nous tentions de partir ?

— Décoller de la Lune ? s'étonna Kemnon. Comment le pourrions-nous ? Le cerveau électronique reste détraqué, et ce n'est pas le fait d'appuyer sur un simple bouton numéroté qui changera quelque chose.

— On peut toujours essayer.

— Bon, grogna le chef. Vas-y. Allume les réacteurs.

Itrios s'exécuta. De nouveau, il contrôla l'indice thermique des chambres de combustible. Quand la température critique fut atteinte, Kemnon poussa la touche du départ. À sa plus grande stupéfaction, le vaisseau vibra. L'altimètre apprit rapidement que le cargo décollait. Sur les écrans extérieurs, la Lune s'éloignait déjà.

— Nous sommes partis ! cria le commandant. Nous filons vers Ob-T-14. Le pilotage automatique fonctionne de nouveau. Nous ignorons ce qui l'avait perturbé.

Excité, il coupla les haut-parleurs et les écrans des labos et des cabines. Son visage surgit aux quatre coins de la nef. Sa voix trahissait une certaine émotion :

— Mes amis... mes amis. Nous avons quitté la Lune !

La nouvelle plongea la colonie dans le plus profond émoi. Chacun s'attendait à apprendre que le vaisseau était cloué à jamais sur le satellite. Cette annonce spectaculaire fut accueillie par des cris de joie, une salve d'applaudissements et des manifestations spontanées de loyalisme. La confiance revint sur les visages burinés par l'anxiété, l'incertitude.

Odila, radieuse, pénétra dans la cabine centrale, véritable relais névralgique du navire. Elle se jeta dans les bras de Kemnon.

— Je savais que tu réussirais, que tout espoir n'était pas perdu ! Nos enfants vivront, enfin, ailleurs qu'à l'intérieur d'une carcasse d'acier.

— Oui, Odila. J'avais réglé le pilotage automatique sur Ob-T-14. J'ai vérifié une fois de plus les coordonnées. Je ne me suis pas trompé. Maintenant que le cerveau électronique obéit de nouveau, nous sommes certains d'atteindre notre but.

— Rien ne prouve qu'Ob-T-14 offre des conditions de vie.

— Alors nous irons plus loin, encore plus loin ! s'exalta Kemnon, les yeux brillants. Quand nous serons assurés que la trajectoire se poursuit sans faille, nous nous hiberterons pendant quatre années. Nous ne vieillirons pas et nous nous réveillerons à proximité d'un monde nouveau.

— Kemnon ! appela soudain Itrios d'une voix blanche.

— Quoi donc ? Pourquoi ces yeux hagards ? Pourquoi cette pâleur ? Aurais-tu encore une mauvaise nouvelle à m'annoncer ?

— Je ne sais pas s'il s'agit d'une mauvaise nouvelle. Regarde !

Le commandant observa les divers foyers de contrôle que lui désignait Itrios. Il reçut un grand coup dans la poitrine. Il parut assommé, anéanti. Ses épaules se voûtèrent, ses traits se creusèrent.

— Malédiction ! glapit-il. Est-ce possible ?

Dans un coin, Odila présagea un nouveau malheur, car les visages de Kemnon et d'Itrios trahissaient un profond désappointement...

CHAPITRE VII

Dans l'île où ils avaient élu domicile, les Zulhs achevaient leur installation. Une clôture d'éléments légers, ajourés, ceinturait leur camp. Pratiquement, les exilés ne sortaient pas de l'enceinte, hormis par nécessité. À l'intérieur de leur périmètre, une source leur fournissait de l'eau en quantité suffisante.

Une aire d'atterrissage, en dur, avait été construite pour l'aérojet. Sous les palmiers et les cocotiers, les maisons préfabriquées, basses, avaient poussé comme des champignons.

L'engin discoïde se trouvait sur son aire d'envol. À l'intérieur, Nock et Kroul observaient un écran-radar parcouru d'ondes lumineuses.

— Le vaisseau approche, concluait Nock. Abn a parfaitement réussi sa modification. Sa maîtrise en électronique est incontestable.

— Cela signifie-t-il que nous allons reprendre notre route ?

— Oui, Kroul. Cela vous chagrine-t-il ?

— Eh bien, je crois que nous nous serions habitués à cette île.

— La colonie sait que nous devons repartir. Je lui ai parlé. Notre installation n'est que provisoire. J'ai voulu donner à Kemnon l'illusion qu'il triomphait. Sa déception l'abattrait plus sûrement. J'ai expliqué aussi à la colonie qu'il n'était pas possible de cohabiter avec un embryon de race possédant notre culture. En restant ici, nous nous serions constamment opposés à Kemnon, à Ogao... Il y avait, bien sûr, le moyen de se débarrasser des indigènes en les laissant maîtres du cargo. C'était leur donner une puissance supérieure à la nôtre. En faisant échec aux ambitions de Kemnon, j'ai rétabli le juste équilibre, restauré notre prestige. J'ai démontré que nous restions les maîtres.

Sur l'écran du radar, les points lumineux crépitaient plus rapidement. Nock demeura attentif.

— Dans quelques minutes, ils seront ici.

Les deux Zulhs sortirent de l'aérojet. Ils contemplèrent le ciel idéalement bleu. À quelques centaines de mètres, invisible, l'océan caressait la plage de sa lèvre humide, gourmande.

Un point rougeoyant apparut au-dessus de l'île, à la verticale. Il se mua rapidement en une traînée lumineuse qui fit pâlir l'éclat du soleil.

— Le cargo ! fit Nock, une main tendue, l'autre en abat-jour sur les yeux.

Le lourd et imposant véhicule, dans un grondement, se posa sur le plateau rocheux d'où il s'était envolé plusieurs heures auparavant. Puis il s'immobilisa définitivement. Le bruit des réacteurs décrut et mourut. Dans le silence, Kemnon et Itrios débarquèrent et se dirigèrent vers le camp des Zulhs. Ils semblaient amèrement déçus. Chez Kemnon, surtout, on devinait une sourde colère. Un désir de

vengeance l'animait.

Il ne serra pas la main de Nock. Il resta froid, distant. Le Zulh conduisit les deux indigènes dans celle des maisons préfabriquées qui ressemblait à un laboratoire. Les meubles, réduits au minimum, étaient tristes, géométriques, sans attrait. Le confort semblait camouflé.

Le Zulh portait, en sautoir, le traducteur linguistique portatif.

— Le contacteur Z-19 du clavier K2 vous a ramenés sur votre planète. Vous touchez peut-être du doigt votre folie. Supposez qu'une semblable défaillance du cerveau électronique se soit produite à des dizaines d'années de lumière. Vous n'auriez jamais pu revenir à votre point de départ, votre monde. Vous étiez condamnés à errer éternellement dans le froid du cosmos, jusqu'à épuisement de vos réserves nutritives. En vous laissant quand même partir, je vous ai démontré que vous n'étiez pas mûrs pour un voyage dans l'espace.

La voix de Kemnon se montra incisive, presque dure :

— Sans votre intervention, le pilotage automatique ne se serait jamais dérégulé et nous aurions atteint Ob-T-14.

— C'est vrai, reconnut Nock. Sur mon ordre, Abn a modifié le cerveau électronique du cargo. Il a fait en sorte que le vaisseau se dirige sur la Lune, sans qu'on puisse modifier sa trajectoire. La touche Z-19 du clavier K2, était destinée à ramener la nef. Mon but ne consistait pas à vous abandonner sur la Lune et je savais que vous demanderiez mon aide. Ce petit tour dans l'espace a prouvé que votre sort tient à une machine, à une machine en laquelle il ne faut pas avoir une absolue confiance car elle peut être source d'erreurs. Et puis pourquoi vous le cacher, nous ne désirions pas rester sur votre planète.

— Je le savais ! gronda l'ancien marin. Notre voyage sur la Lune ne s'imposait pas.

— Exact. Abn aurait pu tout aussi bien modifier les circuits pour que le cargo ne décolle même pas d'ici. J'ai voulu vous humilier, Kemnon. Non seulement à vos yeux, mais aux yeux de vos compagnons. Leur confiance en vous a été brutalement ébranlée. Je suis certain qu'à présent, ils ne permettraient pas un second départ.

Au comble de la rage, Kemnon dégaina son réfriray et le braqua sur le Zulh. Il écumait. Ses yeux étincelaient, Il suffoquait car sa fierté était atteinte.

— Quelle diabolique créature vous êtes, Nock ! Vous donnez l'intelligence à un cerveau pour parvenir à vos fins. Je ne vous croyais pas aussi rusé. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot. Vous ne m'effrayez pas. Mes policiers sont prêts à m'obéir. Ce réfriray que j'ai dans la main ne sert à rien. Mais je connais d'autres armes qui donnent la mort. Alors, Nock, si vous ne voulez pas mourir vous et vos

compagnons, ordonnez à Abn de remettre en état normal le pilotage automatique du cargo !

Itrios s'interposa.

— Je t'en prie, Kemnon ! Les Zulhs nous ont donné l'intelligence. Sans eux, tu serais un barbare. Souviens-toi.

— Nock m'a humilié ! Abn réparera le cerveau électronique sinon tous les Zulhs mourront ! J'ai donné la mort avec des moyens beaucoup plus archaïques. Les glaives transperceront les corps des Zulhs !

— La colère t'aveugle, Kemnon ! hurla Itrios en se jetant sur son compagnon. Tu es fou. Tu ne peux donner cet ordre. D'ailleurs, personne ne t'obéirait.

Les yeux de l'ancien marin s'exorbitèrent.

— Toi, Itrios, tu me trahis ?

Le fils d'Alus tordit la main de son chef et le réfriray tomba à terre. Itrios dégaina sa propre arme.

— Je te trahis au nom de la sagesse, Kemnon, au nom de nos amis qui m'approuvent. Déjà, à grand-peine, j'ai maté la révolte sur la Lune. Nos compagnons ne recommenceraient pas le voyage. La peur se lit dans leurs yeux. Les femmes tremblent pour leurs enfants futurs. L'avenir, trop incertain, n'attire personne. Je suis désolé de te faire autant de peine, mais Odila ne partirait pas avec toi.

Kemnon devint un pantin vidé de son. Sa colère tomba d'un coup. Il réalisa que ses amis, ses amis les plus fidèles, l'abandonnaient.

— Odila m'aime. Elle me suivrait.

— Elle t'aime, oui. Mais elle attend un enfant, le tien. Elle ne veut pas le sacrifier. Elle a peur des étoiles, maintenant.

Itrios tira. L'onde réfrigérante gicla sournoisement et figea l'homme dont la suprême ambition s'écroulait. Puis le fils d'Alus remit son arme à Nock. C'était sa façon de se soumettre aux Zulhs.

*

* *

Plusieurs aérojets revinrent à la pyramide, au bord du grand fleuve se terminant par un delta dans la vaste mer fermée. Dans la riante vallée, des hommes et des femmes débarquèrent. Le grand monument édifié par Tirp redevint une ruche bourdonnante.

Pourtant, parmi cette colonie qui retrouvait non sans déplaisir sa planète natale après une escale inutile sur la Lune, une ombre, un malaise planait. Le promoteur, l'âme véritable de cet embryon civilisé, était absent. Nul ne connaissait sa cachette, son refuge, son sort.

Odila, abattue, errait le long du fleuve, triste, le regard noyé de larmes. Elle savait que les Zulhs retenaient Kemnon captif. Elle souffrait terriblement de cette séparation. Kemnon ne verrait-il pas

naître son enfant ?

Itrios rejoignit la jeune femme à un endroit où, jadis, elle s'était séchée au soleil après un bain en compagnie de celui qu'elle aimait.

— Je sais, Odila. Vous me maudissez. Si je n'avais pas désarmé Kemnon, si je ne l'avais pas trahi, il serait là aujourd'hui. Mais il aurait du sang sur la conscience, le sang des Zulhs qu'il aurait tués.

— Vous m'avez expliqué la scène qui a opposé Kemnon à Nock, soupira l'ancienne esclave. Vous avez pris parti pour les Zulhs, Itrios, et je vous en sais gré. En conséquence, je ne vous en veux pas. Vous avez agi sagement, et la colonie approuve votre initiative. Je n'aurais pas raisonné Kemnon. Il voulait voyager parmi les étoiles, et il aurait tout tenté pour qu'Abn remette en état le cerveau électronique du cargo. Tout. Même la violence. Il aurait tué les Zulhs, les uns après les autres, et Abn aurait peut-être cédé. Alors, nous serions repartis vers les étoiles, vers l'incertitude des lendemains, parce que Kemnon commandait.

— J'ai évité des drames, Odila. D'abord la tuerie des Zulhs. Car je connais Kemnon aussi bien que vous. Il désirait venger son humiliation... Ensuite, la colonie aurait refusé de repartir. D'où nouveau conflit fratricide. En livrant Kemnon à Nock, j'ai agi pour le bien des deux civilisations, celle qui restera sur la planète et celle qui poursuivra sa route.

Odila regarda le fils d'Alus bien en face. Elle sentit que son interlocuteur baissait les yeux. Un affreux soupçon l'effleura.

— Que vont faire les Zulhs de Kemnon ? Je vous en prie, Itrios, ne me laissez pas dans cette terrible expectative. Mes nerfs céderont si je n'ai pas de réponse. Vous avez approché Nock après notre retour de la Lune. Vous nous avez ramenés ici, dans cette vallée... Parlez, Itrios.

L'ancien berger hésita. Enfin, rassemblant son courage, il se décida. Il ignorait pourtant quelles seraient les réactions de la jeune femme.

— Soyez courageuse, Odila...

— Ils ont tué Kemnon, n'est-ce pas ? devina la malheureuse, le visage creusé par la douleur.

— Non. Il est vivant. Seulement, Nock a pensé que Kemnon n'était plus digne de diriger notre colonie. Son égoïsme risquait de compromettre le développement de la nouvelle race. En réalité, si Nock avait remis en liberté son rival, il replaçait les choses exactement au point où elles en étaient lorsque le cargo est rentré de la Lune.

— Nock retient Kemnon prisonnier jusqu'à ce que les Zulhs aient quitté la planète ?

Itrios parut ennuyé. C'est là que les explications devenaient délicates, gênantes.

— Non, Odila. Nock a estimé que Kemnon méritait un châtement sévère, car il a trahi la confiance des Zulhs. À l'heure actuelle, des

machines effacent de sa mémoire tout ce que le psycho-inducteur lui avait appris.

La jeune femme tomba à genoux dans le sable. Elle sanglota.

— Alors, Kemnon va redevenir un homme comme auparavant, un barbare, un ancien marin, un Arya ! Il ne restera rien, dans son cerveau, qui lui rappellera le souvenir des Zulhs.

— Rien ! dit Itrios durement. Je n'ai pu fléchir la volonté de Nock. Croyez-moi, Odila. Les Zulhs sont terriblement puissants et nous ne pouvions leur résister.

L'ancienne esclave se redressa, les yeux secs. Une étrange volonté émanait d'elle. Elle agrippa les mains du fils d'Alus et les serra.

— Je ne puis concevoir l'idée de me séparer à jamais de Kemnon. L'enfant que je porte est le sien. Moi, intelligente, lui, barbare... Notre union, notre amour, ne seraient plus possibles. Aussi, Itrios, j'ai décidé de suivre celui que j'aime, de le suivre et de l'aider. Je sacrifie tout ce que j'ai appris et je vais demander à Nock, le supplier s'il le faut, d'effacer de ma mémoire les connaissances inculquées par le psycho-inducteur.

— Réfléchissez, Odila. Vous sacrifiez votre vie, une vie de créature civilisée. C'est beaucoup pour un amour.

— Vous n'aimez peut-être pas à ce point, Itrios. Sinon vous renonceriez, comme moi. Je suis certaine d'écouter mon cœur, ma conscience... Conduisez-moi chez les Zulhs.

— C'est votre dernier mot ? soupira l'ancien berger.

— Oui. Ma décision est irrévocable. Rien ne me fera changer d'avis.

— Dommage, Odila. Nous aurions pu refaire notre vie ensemble.

— Vous avez une compagne, Itrios.

— Je sais. Mais je ne l'aime pas... Enfin, je n'ai pas le droit de vous détourner de votre devoir. Soyez heureuse, Odila. Il est probable que nous ne nous reverrons jamais.

Ils marchèrent vers la pyramide, silencieux. Des problèmes différents les assaillaient. Leurs chemins divergeaient et ils en étaient arrivés au point où les grandes décisions sapaient les rêves ébauchés.

Ils entrèrent dans la pyramide. Quelques minutes plus tard, l'aérojet mettait le cap vers l'est, vers le grand océan et les archipels dorés de soleil.

*

* *

La nuit enveloppait la Terre. Une nuit diaphane, translucide, où les ombres surgissaient comme des fantômes dans la clarté de la Lune et des étoiles.

L'aérojet survolait la ville. Invisible, très haut dans l'atmosphère, il planait depuis quelques minutes. On devinait des maisons basses

accroupies auprès des palais, des temples. Parfois, des lueurs de torches fulguraient, fugitives.

Les humains dormaient, ignorant qu'une machine de l'espace les survolait, les épiait. Alors, lentement, doucement, l'aérojet plongeait vers la Terre et se posa en dehors de la cité.

Kemnon et Odila descendirent de l'engin. Ils avaient revêtu des oripeaux, de ces vêtements affreux que portaient les barbares. Ils avaient quitté les collants en fibrosynthetic, les serre-tête.

Ils se retournèrent. Itrios les dévisagea et leur tendit la main.

— Adieu, Kemnon. Adieu, Odila.

— Ma tête est lourde, fit l'Arya, passant une main égarée sur son front. Je ne me souviens plus... Qui es-tu, toi qui nous parles ?

— Itrios. Tu ne te souviens plus de moi, Kemnon ?

— Attends... Itrios. Ce nom me dît quelque chose. Mais c'est loin, très loin dans mon esprit. Tu n'es pas habillé comme nous. Tu ne peux être l'un des nôtres.

Le fils d'Alus éprouva une émotion intense. Les machines avaient effacé de la mémoire de Kemnon et d'Odila tout ce que le psycho-inducteur leur avait appris. C'était terrible, ce retour vers le passé.

— Allez, mes amis. Retournez vers vos semblables, vers la ville.

Kemnon serra Odila contre lui. La nuit était froide. La jeune femme aussi émergeait d'un rêve, d'un brouillard. Sa tête lui pesait. Comme une automate, elle suivit son compagnon, et leurs deux silhouettes se perdirent dans la nuit.

Alors Itrios eut un sanglot. Il perdait un ami et un souvenir. Oui, il aimait Odila en secret. Il n'avait rien dit, rien fait, quand Nock avait décidé de renvoyer Kemnon à la barbarie. Rien. Peut-être aurait-il pu le sauver. Mais le visage d'Odila était apparu devant lui, dans son esprit. En éliminant Kemnon, il avait cru ravir Odila. Or celle-ci avait voulu partager le sort de Kemnon et Itrios n'avait pu que s'incliner devant cette volonté. Nock avait accepté de rendre la jeune femme à celui qu'elle aimait.

Itrios avait tout perdu maintenant. Pourtant, il restait un civilisé. Jusqu'à la dernière seconde, il avait espéré qu'Odila renoncerait à son sacrifice.

Nock l'avait chargé de ramener ses amis dans leur pays. Babylone s'étendait dans la plaine, avec ses fastes, ses misères, sa corruption. Un moment, Itrios songea à suivre Kemnon et Odila. Pourquoi souffrir davantage ? Pourquoi torturer son esprit ? Odila était perdue pour lui, définitivement perdue. Elle appartenait à Kemnon. Et puis un mur, une véritable muraille d'intelligence, la séparait d'Itrios. Elle était redevenue une barbare.

L'ancien berger attendit encore quelques minutes puis il s'installa aux commandes de l'aérojet. Il oublierait Odila, l'esclave. Il oublierait

avec le temps. Comme il oublierait Kemnon.

L'engin décolla. Il resta suspendu au-dessus de la ville endormie, puis, trait fulgurant, il plongea dans les ténèbres en direction du continent transocéanique. Là-bas, c'était le jour.

*
* *

Ogao était petit, sec, nerveux. Ses yeux bridés brillaient comme des braises. Sous le serre-tête des Zulhs, son teint jaune lui donnait un air maladif. Son collant de fibrosynthic moulait un corps trop maigre.

Pourtant, il dirigeait la pyramide transocéanique avec maîtrise, habileté. De multiples projets s'ébauchaient dans son cerveau. Il espérait construire d'autres pyramides et convertir des indigènes à la civilisation des Zulhs.

— Nock va partir, expliquait Itrios. Vous n'aurez plus le psycho-inducteur à votre service.

— Qu'importe ! J'instruirai les autochtones. Je les initierai. L'absence des Zulhs se fera cruellement sentir mais notre volonté triomphera des difficultés.

Ogao devint sombre. Son front se plissa.

— Est-ce vrai que Kemnon... ?

— Oui, trancha Itrios en soupirant. Il a réintégré son monde, son milieu. Il est redevenu un barbare, un sauvage. Odila, son épouse, l'a suivi dans sa décadence.

— Ainsi, Itrios, vous voilà promu chef de la pyramide, en remplacement de Kemnon. Mes félicitations.

Le fils d'Alus esquissa un geste de découragement.

— Ces nouvelles fonctions n'entament pas le regret que j'éprouve d'avoir perdu un ami. Car Kemnon était mon ami. Le verdict de Nock a été impitoyable... Croyez-vous, Ogao, que nous survivrons au départ des Zulhs ? Nous n'aurons plus de moyens de communication. Nos deux pyramides évolueront dans l'ignorance l'une de l'autre.

Le mongolitique hochait la tête.

— Nous possédons la même civilisation, les mêmes connaissances. Nous les transmettons héréditairement à nos descendants. Ainsi, notre race se perpétuera.

Itrios tendit la main au Jaune.

— Adieu, Ogao. Nous ne nous reverrons sans doute plus. Il se peut que nos descendants, un jour, se retrouvent. Car ils auront découvert le moyen de voyager sur l'eau, dans l'air ou sur terre. Ils seront alors étonnés de la similitude de nos deux civilisations.

Les deux hommes, aussi émus l'un que l'autre, se serrèrent longuement la main. Ils auraient aimé unir leurs chances de salut, mais un immense océan les séparerait. C'était voulu, étudié. L'une ou

l'autre des pyramides défilait le temps, les âges.

Les Zulhs attendaient le retour d'Itrios pour quitter la planète. L'ancien berger le savait. Aussi, quand il atterrit à l'endroit où les exilés de l'espace avaient édifié leur camp provisoire, il ne découvrit qu'un terrain vide. Les maisons préfabriquées avaient disparu. Les Zulhs avaient plié bagage et se trouvaient déjà dans le cargo, prêts au départ. Ils avaient rééquipé leurs laboratoires.

Nock se présenta devant le fils d'Alus.

— Je vais vous reconduire à votre pyramide, Itrios.

Ils montèrent dans l'aérojet. Nock prit les commandes. Il se repéra sur des appareils de contrôle et immédiatement, l'engin discoïde mit le cap sur la fertile vallée jadis choisie par Kemnon.

— Nous périrons, Nock, après votre départ, augura Itrios très sombre. Privés de ressources, de connaissances, nous retomberons dans la barbarie.

— Non, assura le Zulh. Le psycho-inducteur vous a inculqué des notions qui ne s'effaceront pas de vos mémoires. Vos enfants hériteront de votre savoir. Ils apprendront peu à peu à mettre en pratique les théories apprises. Car vous n'avez appris que des théories. Une civilisation ne naît jamais spontanément. Elle doit se façonner. Des inventions naîtront de vos cerveaux devenus inventifs. Nous vous avons aidés. Notre rôle se borne là.

L'aérojet survolait la vallée. Sur les écrans extérieurs, la pyramide se dessina, trapue, imposante. Pourtant, elle se trouvait encore à plusieurs kilomètres.

L'engin atterrit.

— Vous êtes arrivé, dit Nock. Adieu, Itrios. Notre escale sur votre planète s'achève. Mais nous avons semé des graines derrière nous. Elles germeront et elles donneront naissance à quelque chose de fécond, de solide, qui sera notre œuvre.

Itrios quitta le Zulh. Ses pas s'imprégnèrent sur le sable. Quand il se retourna, l'aérojet décollait dans une auréole lumineuse. Alors il marcha vers la pyramide.

*

* *

Nock et Kroul contemplaient les écrans extérieurs. La grosse boule bleutée de la Terre fuyait à une vitesse vertigineuse. Bientôt, les détails s'amenuisèrent. Il ne fut plus possible de distinguer les continents. Plus d'un million de kilomètres séparaient maintenant les Zulhs de la planète qu'ils venaient de quitter.

— Ka-M-23, à sept années de lumière, confirma Kroul, interrogeant des instruments de contrôle. Le pilotage automatique fonctionne normalement. Erreur : un vingtième de degré. Le cerveau électronique

rectifie.

— Bien, approuva Nock. Avertissez la colonie. Suspension des activités dans les divers laboratoires. Prise de comprimés nutritifs avant l'hibernation pour sept ans. Vérifiez les chambres d'hypothermie, Kroul, et fournissez-moi un rapport d'urgence. Contrôlez la cessation d'activité et la bonne application des consignes.

L'adjoint allait sortir quand Nock le rappela.

— Heu... L'incarcération de Géou ne se justifie plus. Libérez la prisonnière et dites-lui que je l'attends.

Kroul sourit, satisfait. Il esquissa même un coup d'œil de complicité à son chef.

— C'est la meilleure solution, commandant. Géou sera heureuse.

Dix minutes plus tard, la jeune biologiste entra dans la cabine centrale. Elle ignorait l'accueil de Nock. Sa détention l'avait amaigri. Elle était pâle, déprimée. Elle évita le regard de son amant.

— Tu es libre, Géou. Lurt et Uhel sont les véritables instigateurs du complot. Ils sont déjà dans les chambres d'hibernation. Je savais que tu n'étais pas coupable, que seul ton amour t'avait conduite à te dresser contre moi.

— Tu me pardonnes vraiment, Nock ?

— En doutes-tu ?

Le chef des exilés tendait les bras et Géou s'y blottit. Elle pleura.

— J'étais jalouse de Panq. C'était idiot, je sais.

— Je n'ai jamais aimé que toi.

Brusquement, la jeune fille s'arracha des bras du commandant. Elle observait les écrans extérieurs où une lueur bleu verdâtre surgissait dans le noir de l'espace. Elle replongea dans la réalité.

— Nous sommes partis, Nock, n'est-ce pas ?

— Oui. Le cargo fonce vers Ka-M-23. Aie confiance, chérie. Nous découvrirons une planète vivable. Ne regrette pas les îles que nous venons de quitter. Laissons en paix ces indigènes.

— Tu as fait ce que tu as voulu, Nock. Tu as façonné un groupe d'autochtones à notre image, pour qu'il nous tienne tête, pour qu'il nous oblige à partir. Tu as gagné. J'ai tout tenté pour t'avoir à moi, définitivement. Tant pis, Nock. De nouveau, nous connaissons les heures sombres du cargo, nos amours fugitives, secrètes, les angoisses, les incertitudes. C'est le destin des exilés.

— Tais-toi, Géou. Il est impossible que dans l'univers, nous ne découvrons pas une planète aux conditions de vie acceptables. Nous la chercherons. Nous la trouverons. Parce que je t'aime et que l'amour donne de la force, de la confiance.

— Oh ! Nock ! Puisse-tu dire vrai et me faire oublier la planète que nous venons de quitter !

Le Zulh attira la jeune fille dans ses bras. Il l'embrassa.

— Je te ferai oublier tout ce que tu as connu, Géou.

Kroul entra. Les deux amants se séparèrent vivement. L'adjoint parut gêné.

— Vérification des chambres d'hibernation achevée, commandant. Tout est en ordre.

Nock sourit. Il se tourna vers la biologiste.

— Tu as entendu, Géou ? Allons, il est temps de s'hiberner.

Tous trois quittèrent la cabine centrale, confiée désormais au cerveau électronique, et ils s'engagèrent dans les longs couloirs du vaisseau.

*

* *

La Lune caressait la Terre de ses rayons d'argent. À quelques mètres de là, le fleuve coulait, vociférant, impétueux, gonflé par les récentes pluies. Ses alluvions fertilisaient la vallée quand, paresseux, il se prélassait dans son lit.

La colonne avait fait halte pour la nuit. Les esclaves, parqués au centre du camp, entre les feux, sommeillaient. Ils avaient fourni une longue marche dans le désert, sous l'implacable soleil. Ils étaient rompus de fatigue. Couchés à même le sol, les mains liées, attachés les uns aux autres, ils récupéraient leurs pauvres forces.

Quelques gardes veillaient. Ils savaient que les esclaves n'iraient pas loin. D'abord, les malheureux étaient enchaînés. Ensuite leur faiblesse extrême ne leur permettait pas de tenter une évasion, d'ailleurs punie de mort. Enfin, les gardes disposaient de chevaux rapides pour rejoindre éventuellement des fugitifs.

La colonne venait du nord et se dirigeait vers le sud. Elle suivait le fleuve. Dès l'aube, elle reprendrait sa route.

Les gardes étaient des hommes athlétiques, au teint fortement basané. Ils portaient des casques pointus. Un baudrier de cuir bardait leur poitrine nue et à leur ceinture, pendaient un glaive et un bouclier.

Soudain, l'une des sentinelles s'affaissa en gémissant. Immédiatement, l'un de ses congénères accourut. Il se baissa et il constata que son compagnon portait une tige de bois, mince, effilée, fichée dans son dos comme un poignard.

Il retira le dard et le contempla. C'était la première fois qu'il voyait un tel objet. Il se terminait par une pointe de fer acérée.

Le garde, perplexe, se redressa. Un sifflement déchira l'air et une seconde flèche abattit la deuxième sentinelle. Dès lors, dans le camp, ce fut la panique. Les gardes endormis s'éveillèrent. Une pluie de flèches s'abattit sur les soldats et les décima. Pas un n'échappa au massacre. Aucun d'eux n'eut le temps de sauter sur son cheval.

Épargnés, les esclaves tremblaient dans la nuit, au milieu des feux

crépitants. Puis ils aperçurent leurs sauveteurs, ou leurs nouveaux maîtres. C'étaient des créatures bizarres, vêtues de collants et coiffées de serre-tête.

Itrios mit son arc en bandoulière. Il s'approcha des esclaves et trancha leurs liens.

— Vous êtes libres, annonça-t-il. Que les plus jeunes et les plus vigoureux d'entre vous nous suivent. Je vois qu'il y a aussi des femmes.

Le tri s'opéra facilement. La plupart des esclaves étaient choisis parmi des individus sains, forts. Les faibles, les vieux, étaient éliminés.

Itrios décida d'emmener tout le monde à la pyramide. En pleine nuit, la troupe quitta le campement, laissant sur place les cadavres des soldats.

Enor, l'adjoint d'Itrios, rejoignit son chef.

— Nous emmenons aussi les chevaux ?

— Oui, ils seront utiles. Vois-tu, Enor, nos cerveaux imaginatifs ont inventé un arc et des flèches, depuis que les Zulhs nous ont soustrait les réfrirays.

— C'est vrai, ils ont emporté leurs armes. La flèche possède sur le glaive ou la lance une incontestable supériorité. Nous voici armés solidement. C'était un impératif si nous ne voulions pas mourir. La loi du plus fort prévaut toujours. Nous déjouerons les tentatives de nos ennemis, qui chercheront à nous abattre. Nous inventerons d'autres armes plus puissantes.

— La pyramide défie toute attaque. Il faudra pourtant prévoir l'avenir. Les comprimés nutritifs s'épuisent. Nous sécherons la viande, le poisson. Nous cultiverons des graines. Nous construirons d'autres pyramides et nous continuerons d'embaumer nos morts.

Itrios désigna les esclaves encadrés par des hommes en collants de fibrosynthetic et serre-tête.

— Nous éduquerons ces malheureux, ces barbares. Nous leur apprendrons la civilisation des Zulhs, notre civilisation. Certes, il faudra de la patience et nous substituer au psycho-inducteur. Mais un cerveau se travaille et ne demande qu'à développer ses connaissances. Alors, notre communauté s'agrandira, se métamorphosera, s'élargira, gagnera la planète entière, rejoindra la communauté transocéanique d'Ogao. La volonté de Nock était que les graines qu'il a semées germent, prospèrent. Elles germeront et elles prospéreront car nous sommes là pour les cultiver.

Dans le lointain, la pyramide surgissait comme un symbole. Quand les esclaves parvinrent sous les murs gigantesques du monument, ils se sentirent écrasés. Ils s'agenouillèrent et levèrent les mains au ciel.

— Allons, leur dit Itrios. Ne croyez pas au miracle. Cette pyramide a été construite par des créatures venues des étoiles. Nous héritons de

leur civilisation. Nous deviendrons à notre tour forts, puissants, respectés, enviés. N'ayez aucune crainte. Nous vous accueillons comme des nôtres. Nous avons besoin de vous.

Rassurés par ces paroles douces, apaisantes, qui contrastaient avec les voix autoritaires, brutales des soldats, les esclaves pénétrèrent dans la pyramide et immédiatement, ils se trouvèrent dans un monde nouveau.

Une silhouette frêle, menue, gracieuse, se coula vers Itrios. Dans la poussière lumineuse de la lune, deux ombres s'enlacèrent.

— Iréna, dit le chef. Je t'aime. Parce que j'ai compris, enfin, que mon bonheur, notre avenir, était auprès de toi. J'ai non seulement appris à te comprendre, depuis le départ des Zulhs, mais à t'entourer d'affection.

— Itrios, tu auras bientôt un enfant ! annonça Iréna.

La joie inonda le visage du fils d'Alus, Alus le père oublié.

— Alors, notre race est sur la bonne voie. Nous aurons d'autres enfants. Quel exaltant combat nous attend contre la vie !

Symbole du futur, de l'avenir, symbole aussi de l'unité, de l'amour, leurs regards se levèrent vers le ciel, le ciel constellé, noir, limpide. Les Zulhs étaient là-haut, sur quelque monde inconnu. À moins qu'ils n'errassent dans l'espace, prisonniers de leur cargo métallique, prisonniers de leur exil, à la recherche improbable d'une terre accueillante...

*

* *

Les années, les siècles ont passé depuis l'escale des Zulhs sur la Terre. Les ethnologues s'interrogent toujours sur le mystère du peuplement des Amériques. Pour certains, des négroïdes auraient envahi l'Amérique par le nord, par le détroit de Behring, après avoir traversé le continent asiatique. Puis des mongolitiques auraient, à leur tour, passé le détroit, chassant les négroïdes vers le sud.

D'autres ethnologues ne se sont jamais expliqué pourquoi la civilisation égyptienne et celle des Mayas se ressemblaient étrangement, par certains côtés, alors qu'un océan les séparait. Or, les Égyptiens habitaient la vallée du Nil, où Kemnon avait choisi d'édifier la première pyramide. Les Mayas, eux, naquirent au Yucatan, précisément où s'établit jadis Ogao.

Certes, tout cela pourrait n'être que coïncidence. Les Zulhs, s'ils revenaient un jour sur la Terre, nous apprendraient sûrement la vérité, cette vérité que nos savants s'acharnent à découvrir, et qu'ils ne sont pas près de trouver.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT,
126, AV. DE FONTAINEBLEAU,
KREMLIN-BICÊTRE (SEINE)

IMPRIMÉ EN FRANCE

Dépôt légal : 4^e trimestre 1964

PUBLICATION MENSUELLE